

Les cent métiers de  
Bécassine / texte de M.-L.  
Caumery ; illustrations de J.  
Pinchon

Caumery (1867-1941). Auteur du texte. Les cent métiers de Bécassine / texte de M.-L. Caumery ; illustrations de J. Pinchon. 1920.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

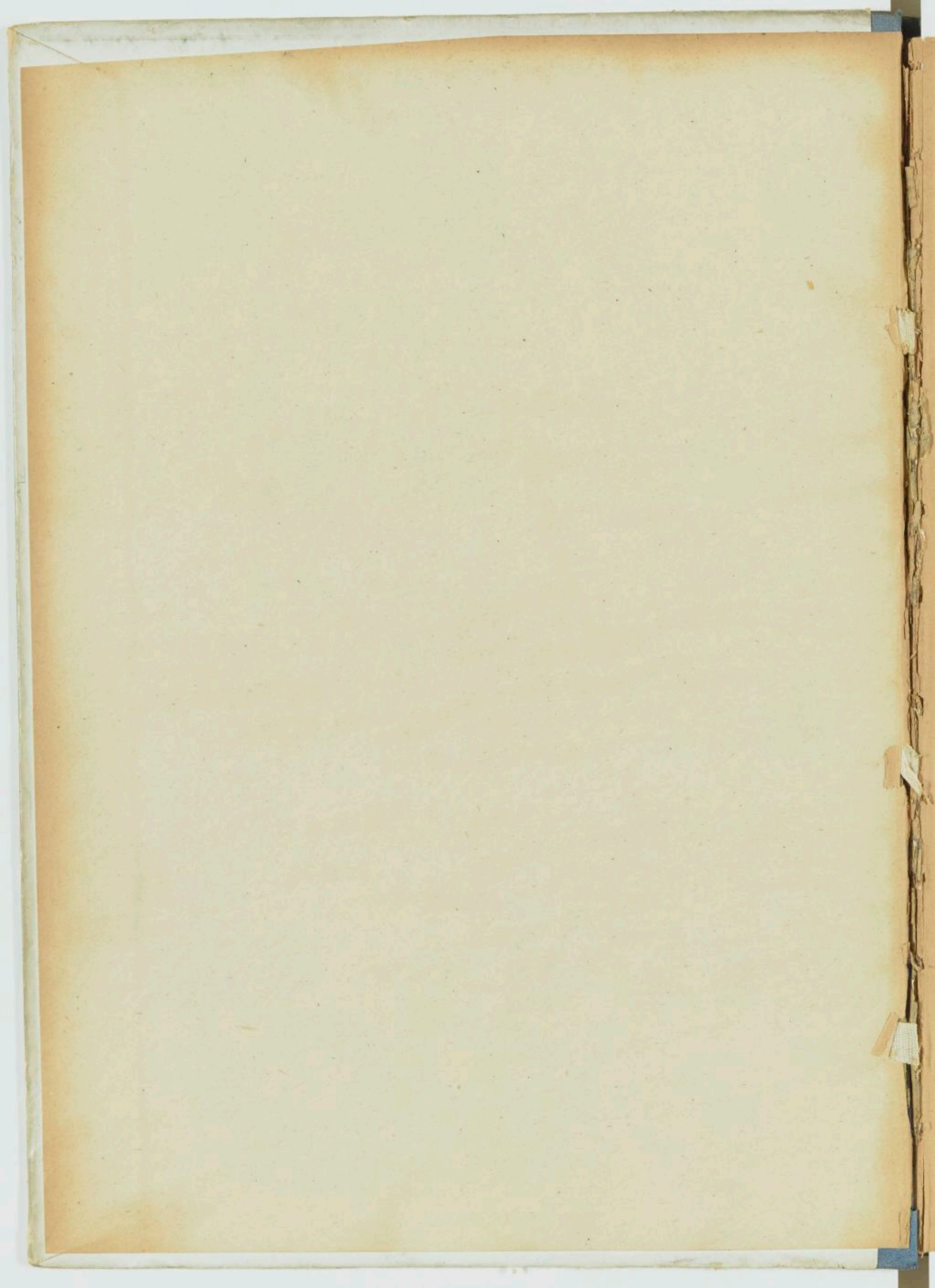
**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

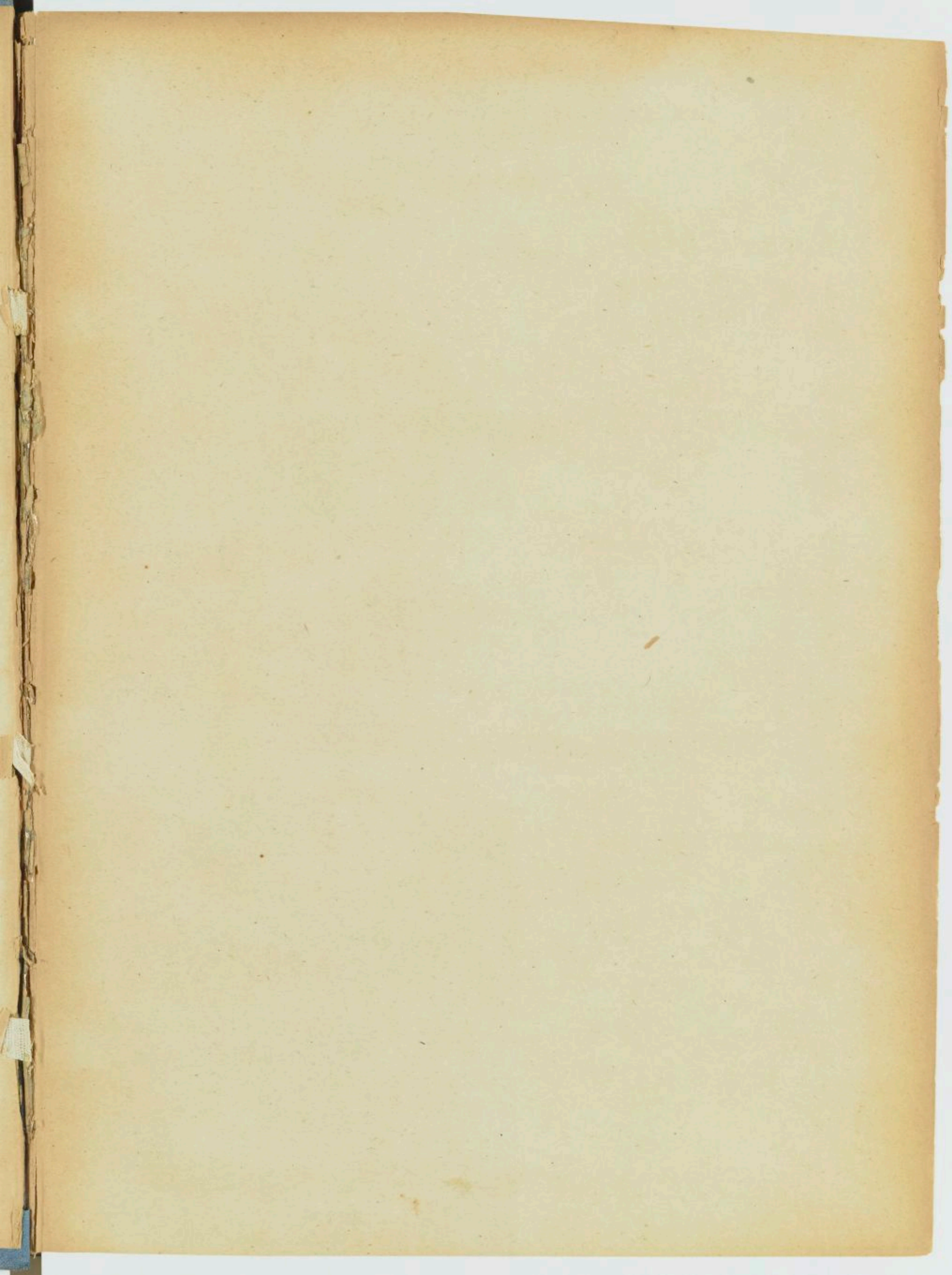
**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

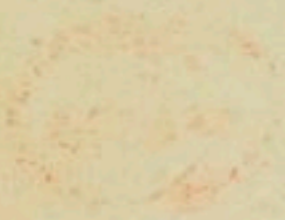
# LES CENT METIERS DE BECASSINE



Edition de la "Semaine de Suzette" 55 Quai des Grands Augustins, Paris







Édition de la Semaine de Suzette

# Les Cent Métiers de Bécassine



Texte de M.-L. CAUMERY  
Illustrations de J. PINCHON



~~Vol. Ya  
400~~

LIBRAIRIE HENRI GAUTIER  
GAUTIER ET LANGUEREAU, ÉDITEURS  
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55  
PARIS



4°Ka. 135 (7)

EN VENTE

L'ENFANCE DE BÉCASSINE.....	1 Album.
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE.....	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE.....	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS.....	—
BÉCASSINE MOBILISÉE.....	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS.....	—
LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE.....	—
BÉCASSINE VOYAGE.....	—

---

L'ALPHABET DE BÉCASSINE.....	1 Album.
------------------------------	----------

# LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE



Un matin de l'automne 1919.  
Bécassine, agitée, fiévreuse, va et vient dans la  
petite chambre qu'elle occupe chez M<sup>me</sup> la mar-  
quise de Grand-Air, à Versailles.

La pièce est encombrée  
de paperasses. Il y en a,  
posées par piles, sur le lit,  
sur la table, sur les chaises.

Bécassine en tient d'autres sur  
sa poitrine, dans son tablier.



Hésitante, embarras-  
sée, elle ajoute un pa-  
pier, tantôt à une pile,  
tantôt à une autre.



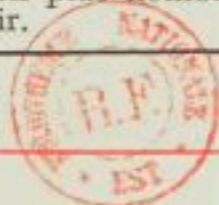
Et elle murmure : « Faut faire du classement; faut  
s'y reconnaître; faut mettre ensemble les lettres qui  
parlent de la même chose. Vrai, c'est pas commode! »  
Sa figure marque un grand effort d'attention.

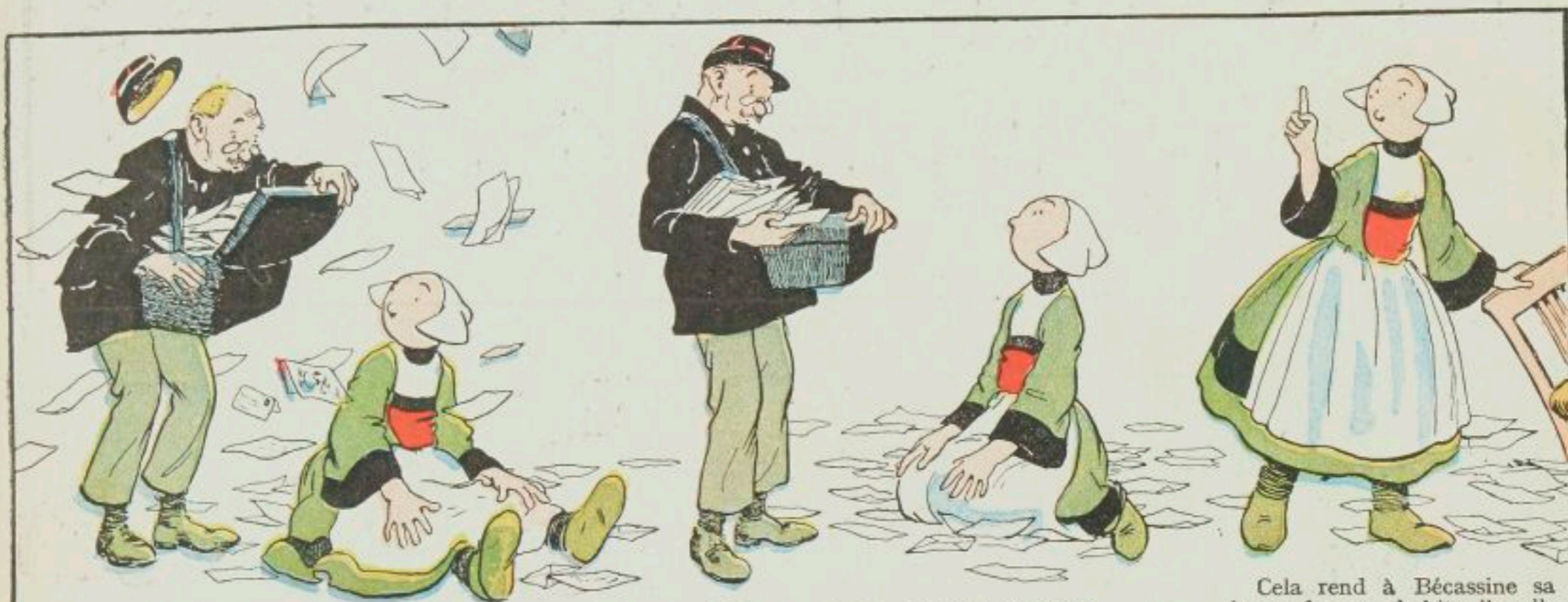


D'émotion, Bécas-  
sine a laissé choir les  
papiers qu'elle te-  
nait : « Manquait plus que  
ça, gémit-elle. C'est tout  
brouillé, tout à refaire!  
j'y arriverai jamais. »

Elle s'élançe, poursuit les feuilles  
qui, de plus en plus nombreuses,  
dansent en l'air.

Puis, constatant  
l'inutilité de ses efforts, elle se laisse  
choir à terre, navrée, pleurant presque





A ce moment, un *toc-toc* retentit à la porte. « Entrez ! » crie Bécassine. Un facteur fait son apparition. « Des lettres pour vous, mam'zelle Bécassine. Non, vrai, ce que vous en recevez !... »

« ... Mais vous avez une drôle de façon de les lire. » Il a fermé la fenêtre. Les papiers qui volaient s'abattent mollement, comme des oiseaux se posent. Le calme se rétablit dans la chambrette.

Cela rend à Bécassine sa bonne humeur habituelle; elle se remet sur ses pieds, et, offrant une chaise au postier : « Reposez-vous un instant en faisant un brin de causette, M'sieu Chemineau. — C'est pas de refus. »



Chemineau s'est assis. Bécassine, qui sait les lois de l'hospitalité, voudrait lui offrir de se désaltérer. Faute de mieux, elle verse, dans son verre de toilette, de l'eau et un peu de dentifrice.



Chemineau boit, s'essuie les lèvres d'un revers de main, fait claquer sa langue, et déclare : « Ça vaut pas du bon vin; mais c'est frais à la bouche... Merci de votre honnêteté, mam'zelle. »



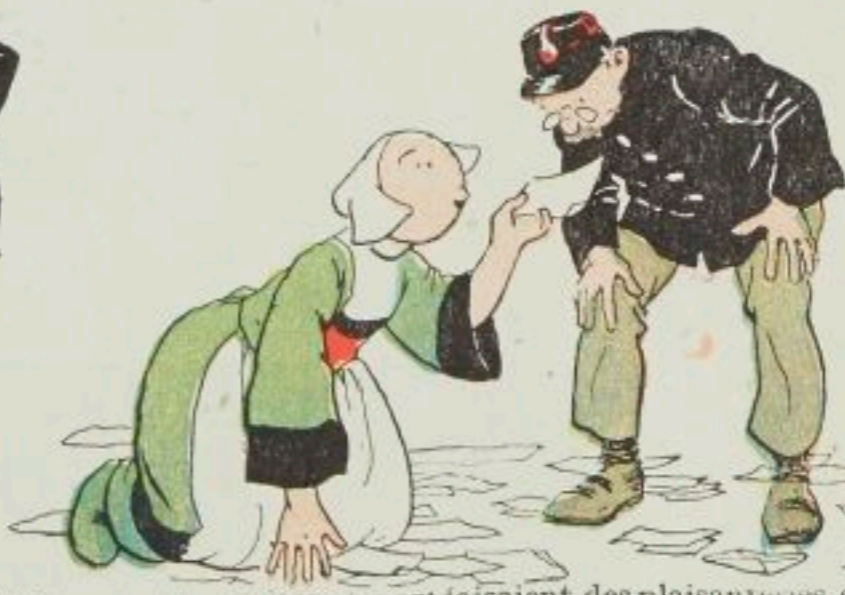
Puis il demande : « Si je ne suis pas indiscret, dites-moi donc ce que c'est que toutes ces lettres que vous recevez? — C'est des réponses à une annonce que j'ai publiée dans les journaux... »

Jeune fille ayant de  
un peu tou les  
maitièr y compris  
aviation, naufrage  
et course de chamo  
demande situatôn,  
mouvemētée  
de préferānse

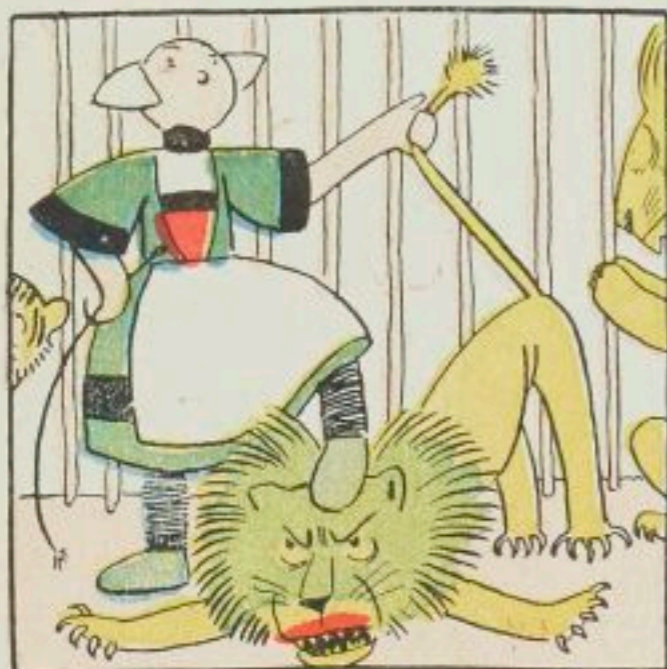
« ... et dont voici le  
texte... »



« ... Ça a eu un succès!... poursuit Bécassine... Surtout auprès de mes bonnes petites de la *Semaine de Suzette*. Il y en avait qui m'offraient des vraies places... »



« ... mais la plupart faisaient des plaisanteries, et elles joignaient aux lettres des dessins me représentant dans les emplois proposés. Ce qu'elles ont des idées, ce qu'elles sont drôles!... Regardez! L-tôt... »



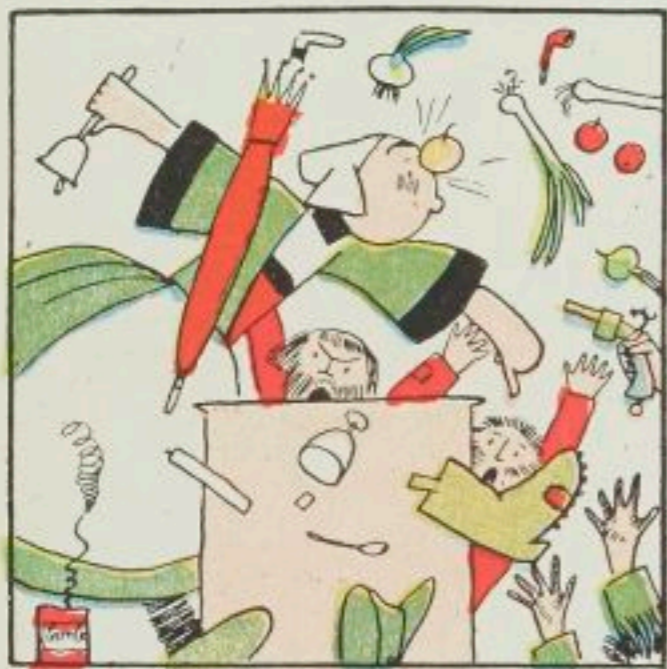
« l'enez, me voila en dompteuse de lions de l'Atlas...



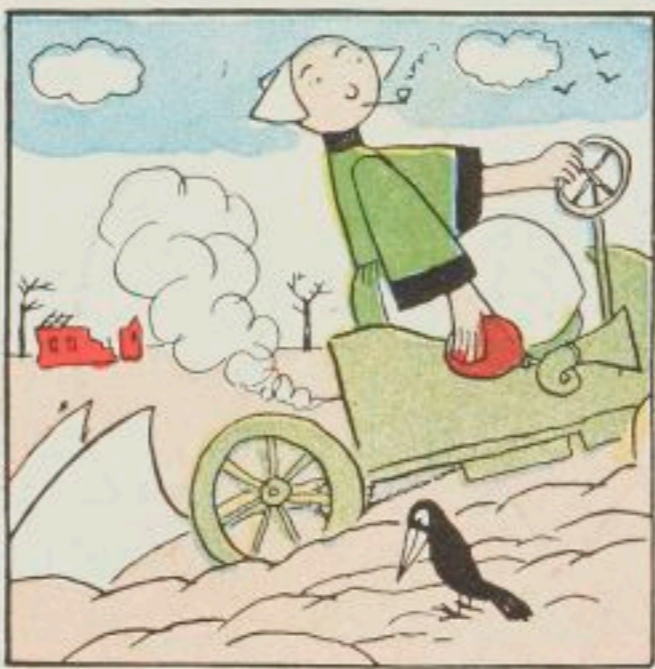
« ... en danseuse de cirque...



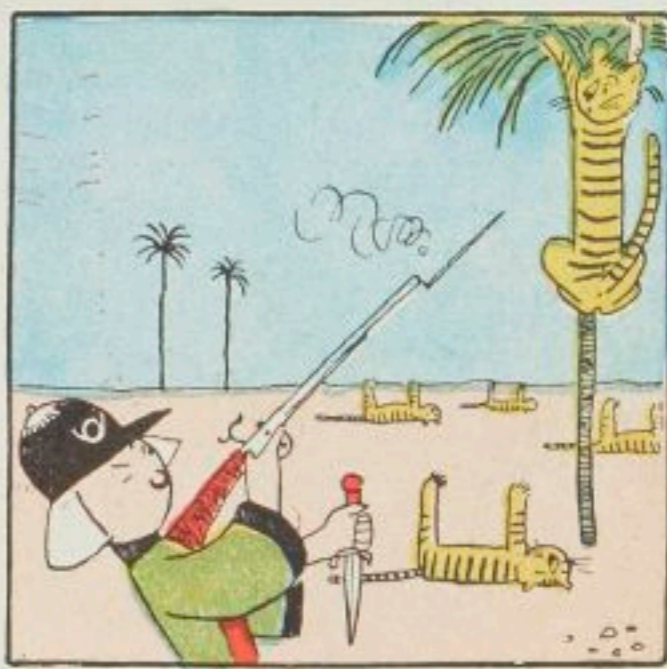
« ... en receveuse à bord d'un aéro de la E.G.T.M.P.A. ce qui veut dire Entreprise Générale de Transports Mondiaux par Avions...



« ... en faiseuse de conférences anti-voches chez les bolcheviks...



« ... en conductrice de charrue automobile dans les pays dévastés.



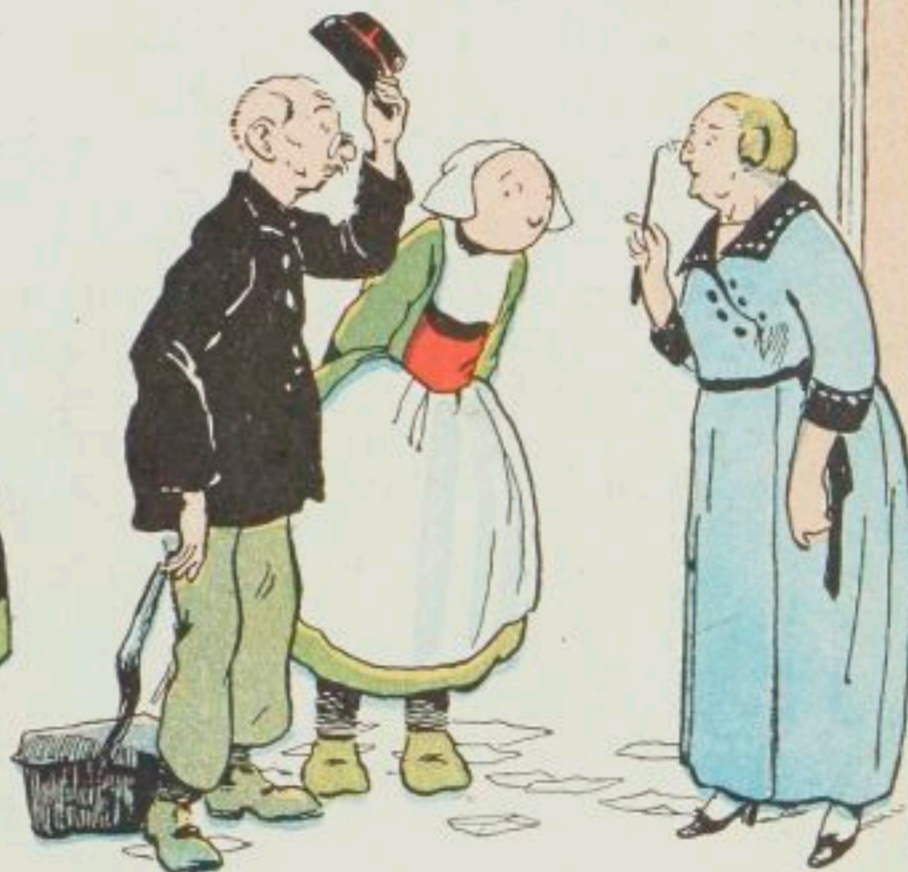
« ... en garde-chasse dans le Sahara. »



Absorbé par la contemplation des dessins, le postier oubliait complètement qu'il avait encore une longue tournée à faire.



Lui et Bécassine s'amusaient follement, riaient à gorge déployée, si fort qu'ils n'entendirent pas des coups discrets frappés à la porte.



Soudain, ils se dressèrent, gênés, un peu honteux: M<sup>me</sup> de Grand-Air venait d'entrer dans la chambre.



Aux rires, avait succédé un silence embarrassé. D'un air mécontent, Mme de Grand-Air examinait la chambre en désordre.

Géné, Chemineau ajustait à son épaule la bretelle de sa sacoche. Il balbutia : « Faut que je reprenne ma tournée : bien le bonjour, mesdames et la compagnie. »

Et il s'esquiva. Mme de Grand-Air n'attendait que sa sortie pour faire sa petite semonce : elle n'aimait pas le bruit dans...

... sa maison ; de la rue, on entendait les éclats de rire ; quelques passants s'étaient arrêtés ; cela n'était pas convenable. Larmoyante, Bécassine s'excusa.



Bien sûr, elle avait eu tort ; mais comment ne pas rire en voyant les lettres si drôles des chères petites de la *Semaine de Suzette* ? Madame pouvait juger elle-même. La marquise prit quelques lettres...



... s'en amusa, ce qui dissipa son mécontentement. Elle demanda : « Parmi tous ces emplois qu'on vous propose, Bécassine, en avez-vous choisi un ? — Pas encore, madame. »



« Alors, vous pourrez peut-être rendre service à ma vieille amie, la comtesse de Kercoz. Sa cuisinière l'a quittée ; elle ne parvient pas à lui trouver une remplaçante ; cette question des cuisinières devient très préoccupante... »



« ... pour les maîtresses de maison. — Ah ! les cuisinières d'aujourd'hui, c'est de la jolie graine. Ça veut tout gagner et rien faire. » Ces mots jaillirent de la bouche de Marie, la vieille bonne de la marquise...



... qui, cherchant sa maîtresse, était montée à la chambre et entraînait dans la conversation avec sa fougue habituelle. Elle continua : « Tenez, madame, hier, ayant lu une affiche qui annonçait pour le soir une réunion de cuisinières... »



« ... un *métingue*, comme on dit maintenant, j'y suis allée par curiosité. Eh bien, madame, les discours que j'ai entendus, c'était à frémir... »



« Pas faire de ménage, pas faire de vaisselle, ni d'argenterie, ni rien de rien et toucher des 200 francs par mois, plus le vin ! Voilà ce qu'elles demandaient, les orateuses. Alors la colère m'a empoignée... »



« ... j'ai crié : Prendre l'argent des maîtres sans travailler, moi j'appelle ça du vol. J'avais pas plutôt parlé que les autres étaient sur moi comme des furies... »

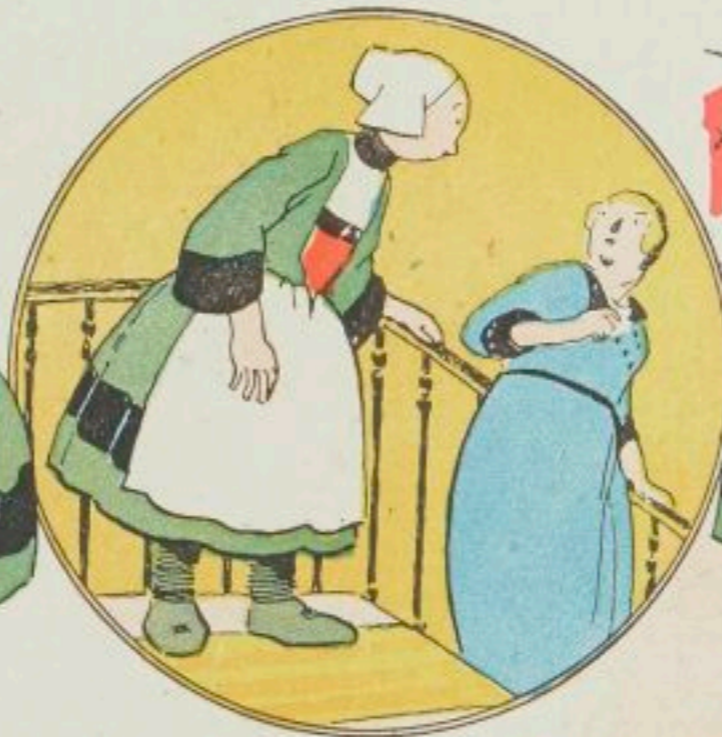


« ... à me bousculer, à me houspiller malgré mes cheveux blancs; j'ai eu bien de la peine à me tirer de leurs mains. C'est pas des femmes, ces femmes-là, c'est des bolcheviques. »



Avec quelques bonnes paroles, M<sup>me</sup> de Grand-Air calma l'excellente Marie, encore frémissante d'indignation...

... puis elle continua ses explications à Bécassine. Elle lui demanda de surseoir à sa recherche d'une situation mouvementée et d'aller, pendant un mois environ, faire la cuisine à Kercoz. « Bien sûr, répondit la brave fille, que je ne laisserai pas dans l'embarras une amie de madame. Les avions, la place de dompteuse et la chasse au tigre... »



« ... ça peut attendre. Mais où que c'est, Kercoz? — En Bretagne, aux confins de l'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord. — Et quand qu'il faut partir? — Ce soir même. Venez, je vais vous donner toutes les indications. » Elles descendirent dans le bureau de M<sup>me</sup> de Grand-Air, qui... »



... s'aidant de la lettre de son amie et d'un indicateur des chemins de fer de l'Ouest-Etat, rédigea une note claire et détaillée de l'itinéraire.



Bécassine lut : Prendre le train de 22 h. 20, gare des Chantiers, billet pour Dinard. « Bon dit-elle, ça suffit pour l'instant, je verrai le reste plus tard. Je vas m'occuper de mes bagages. »



Elle remonta à sa chambre, prépara sa valise, jugea superflu d'y mettre beaucoup de vêtements...



... mais la bourra de virtuelles diverses, qu'elle alla acheter ; le chemin de fer lui donna toujours un appétit féroce.



Alors elle murmura : « Etre cuisinière, c'est pas une situation mouvementée; mais ça commence par un voyage, donc c'est mouvementé tout de même. Et puis, l'important, c'est de faire plaisir à madame, qui est si bonne. »



Bécassine avait rassemblé, dans le vestibule, sa valise, un paquet noué d'un grand foulard à carreaux et son parapluie. Agitée, impatiente...



... toutes les cinq minutes elle ouvrait la porte du salon, regardait l'heure, puis s'excusait auprès de M<sup>me</sup> de Grand-Air : « Bien le pardon, madame c'est crainte de manquer le train. »



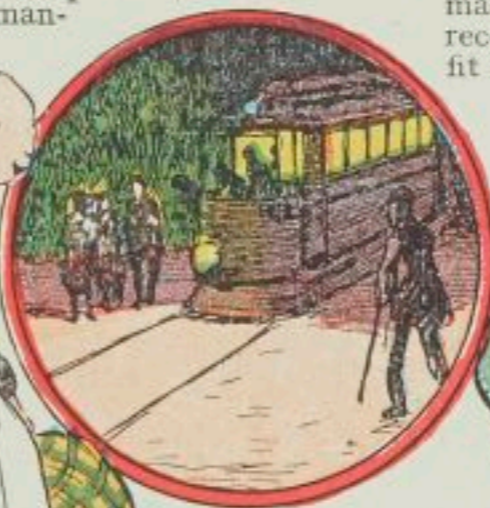
— « Calmez-vous, ma bonne Bécassine, vous n'attendrez que trop à la gare. — Je comprends, madame. » Et quelques instants après, elle recommençait. Enfin, n'y tenant plus, elle fit ses adieux, et partit.



Dès le seuil, elle crut devoir prendre le pas de course. Quand elle parvint en vue de la gare des Chantiers, l'horloge marquait neuf heures, vingt et une heures, comme on dit maintenant.



J'suis bête, s'avoua-t-elle le train n'est que pour 22 h. 30, sans compter le retard. — Quoi que je vas faire? »



Sur la place déserte, les lumières d'un tramway luisaient, éblouissantes; quelques voyageurs descendirent, le mécanicien les suivit et soudain...



... deux exclamations jaillirent, simultanées : « Bécassine ! — Monsieur Lemboité !... En voilà une chance, continua Bécassine, enchantée de retrouver son conducteur du temps... »

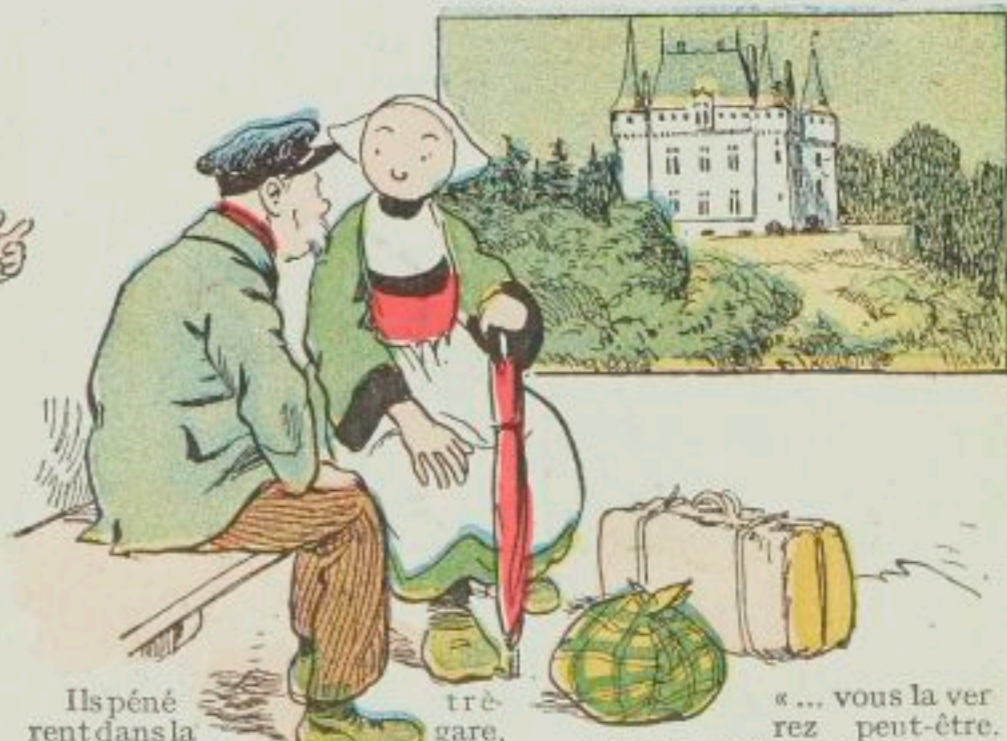


... où elle était receveuse de tramway (1) M'sieu, Lemboité, demandez donc à un camarade de rentrer la voiture au dépôt et venez faire un...

(1) Voir Bécassine mobilisée.



« ... bout de causette. — C'est pas de refus. » Les choses furent rapidement arrangées au gré de Bécassine. Galamment, Lemboité se chargea des bagages.



Ils pénétrèrent dans la gare, s'assirent et le défilé des souvenirs commença. Bécassine s'informa de son amie Virginie Despois, surnommée Virginie Patate. « Puisque vous allez en Bretagne dit Lemboité,

très gare, vous la verrez peut-être. Elle y habite un château. Pas plus tard que ce matin, j'en ai reçu la photo sur carte postale Tenez, la voilà. — C'est conséquent, » remarqua Bécassine.



« Quoi qu'elle ait, Virginie, dans ce château à oreilles. Elle y est domestique? — Que non pas, le château est à elle. Parait qu'elle s'est enrichie dans la culture et l'alimentation, qu'elle a des millions. »

« — Tant mieux pour elle, conclut Bécassine, c'est une brave fille et une bonne travailleuse. » Elle se leva et, l'heure du train de Bretagne approchant, elle prit la queue au guichet des billets.

La gare s'était emplies d'une foule de voyageurs, traînant des bagages encombrants. Dans un coin...

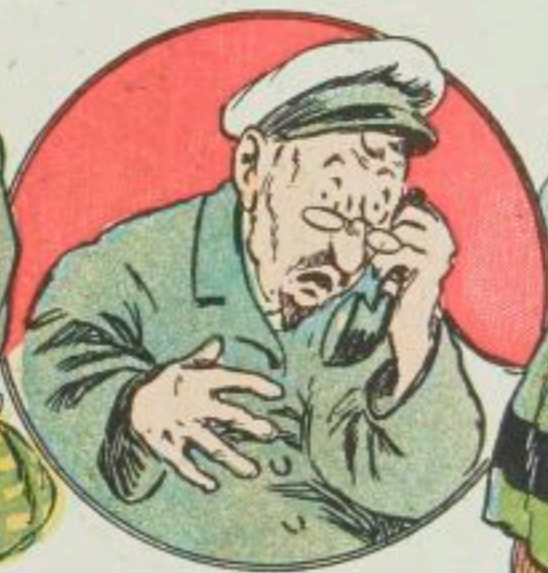
... des permissionnaires avaient organisé une sorte de campement; l'un d'eux, sur son clairon, jouait une marche que les autres chantaient en chœur.



« Dans le train, remarqua Bécassine, on va être comme des sardines dans leur boîte, et ce sera de la chance si on peut seulement fermer l'œil. » Puis un employé passa...



... annonça un retard d'une heure. Des cris, des réclamations s'élevèrent de toutes parts. « Je connais le sous-chef, dit Lemboité. Allons nous informer. » Ils le trouvèrent dans son bureau, téléphonant.



L'oreille au récepteur, il murmurait : « Le BX 17 arrêté à Viroflay.. Prodigieux!... Le BX 33 en panne sous le tunnel de Meudon... Fantastique!... Le BX 39 encore en gare à Paris... Stupéfiant!... »



« ... Plus d'exactitude, plus d'horaire, plus rien!... Nous sommes dans les méandres et nous courons à l'abîme. » Il raccrocha son récepteur. « Et savez-vous, mademoiselle et monsieur, la cause de ce désarroi, disons mieux, de cet embouteillage?... »



« ... C'est qu'un souverain, le dix-septième en quinze jours est venu aujourd'hui à Versailles, à la Conférence de la Paix, Le souverain d'aujourd'hui, c'est un nègre, roi de je ne sais plus-quoi.

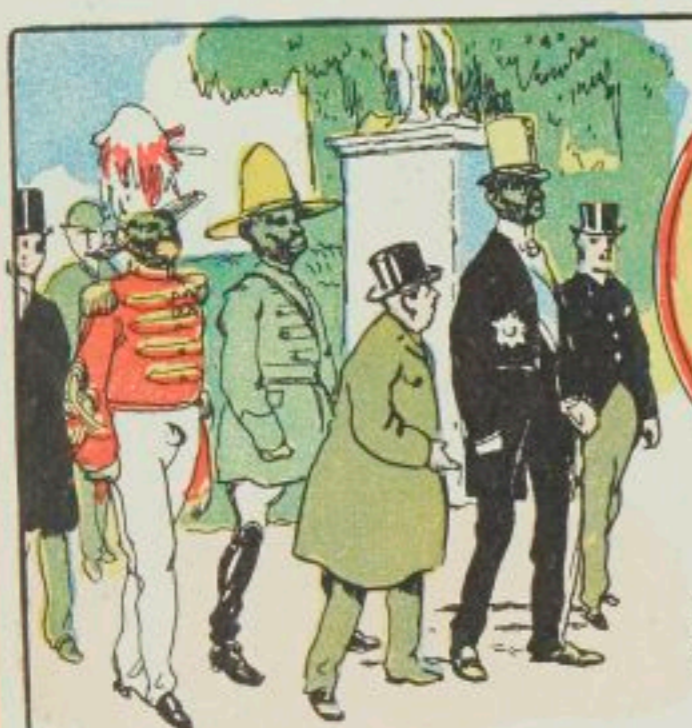


« ... Eh bien, l'aiguilleur de la bifurcation Rive-Gauche-Chantiers a lâché son aiguille pour aller regarder le cortège. Les trains ne peuvent plus passer, et comme l'aiguilleur est secrétaire de son syndicat, vous verrez qu'on n'osera pas le destituer.



« ... Méandres et abîme!... Abîme et catastrophe! » Il eut un geste de navrement si tragique que Bécassine, apitoyée, lui prodigua ses consolations.

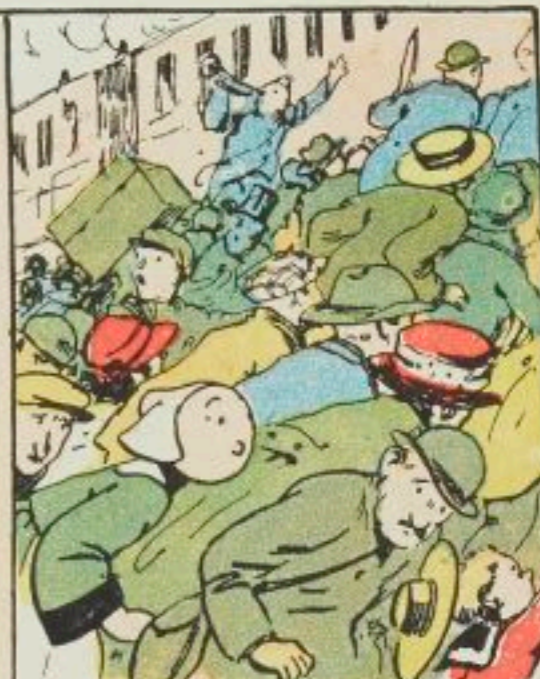
L'EMBARQUEMENT DIFFICILE



... Alors, l'aiguilleur de la bifurcation Chantiers-Rive gauche regagna son poste.

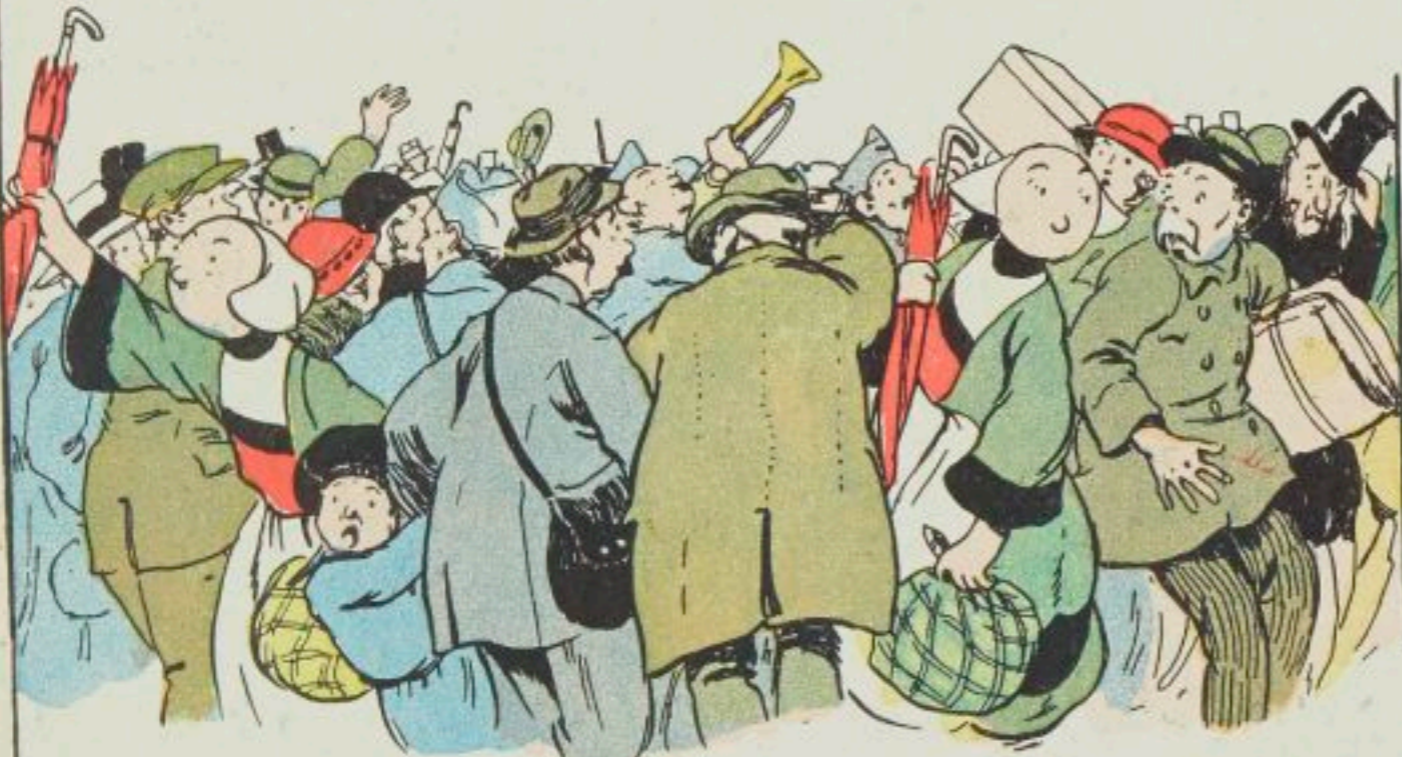


Satisfait de sa journée, il fit jouer allégrement leviers et disques. Les trains en panne purent enfin reprendre leur marche.



Peu de temps après, le B 53 faisait, avec deux bonnes heures de retard, son entrée dans la gare de Versailles-Chantiers. Les voyageurs se lancèrent à l'assaut des wagons déjà bondés.

Tandis qu'ils causaient, le roi nègre et son cortège achevaient de défilé dans les majestueuses avenues de Versailles...

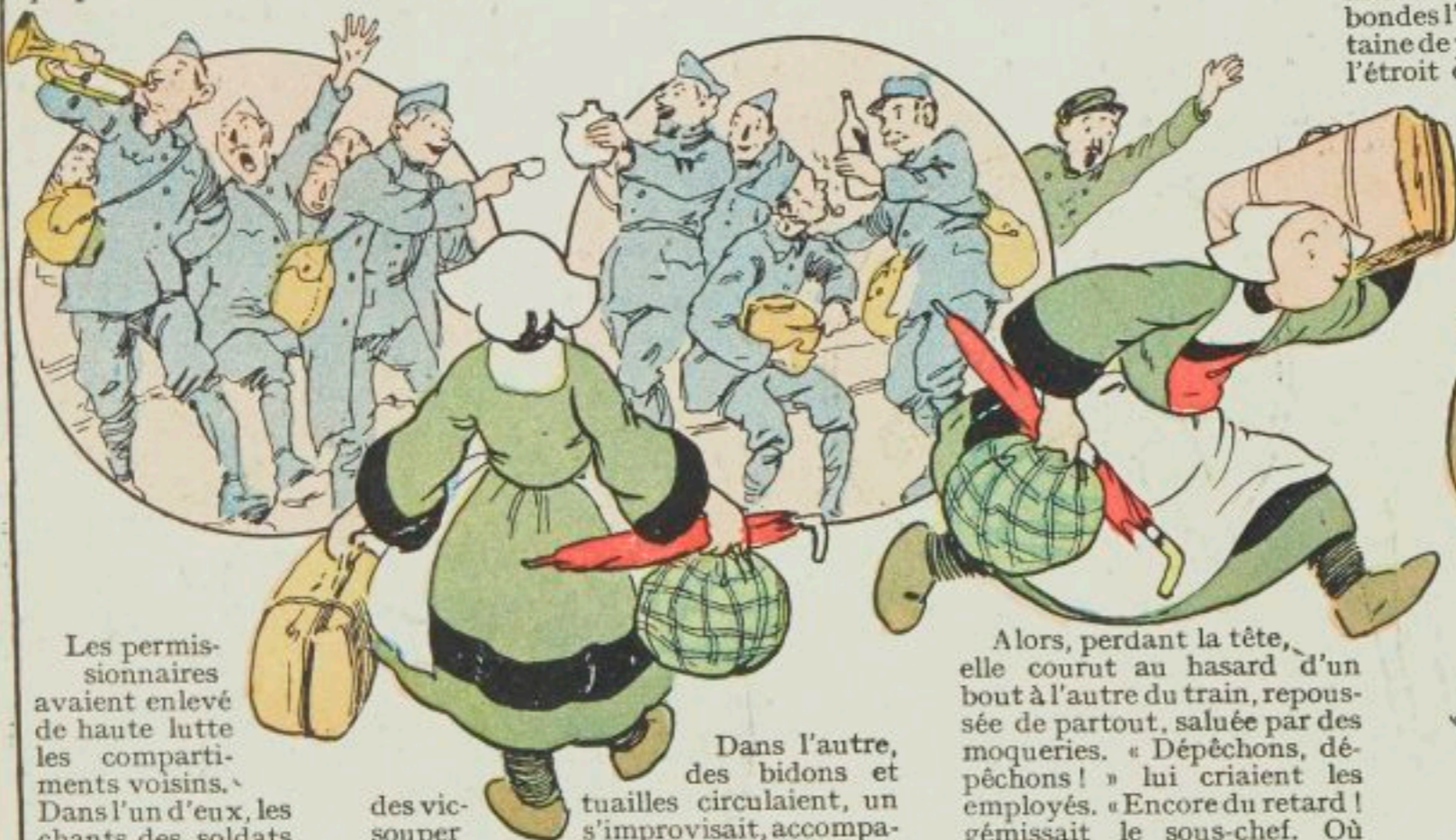


Ce fut une formidable ruée, une folle bousculade. Prise dans les remous de la foule, Bécassine appelait désespérément Lemboité, qui portait sa valise...

... et qui ne parvenait pas à la rejoindre. Un nouveau remous les jeta l'un contre l'autre. Elle prit ses bagages, jeta un rapide: « Au revoir et merci, m'sieu Lemboité... »



... puis tenta de s'introduire dans un compartiment de troisième classe. Des exclamations furibondes l'accueillirent. Déjà une vingtaine de personnes s'empilaient dans l'étroit espace.



Les permissionnaires avaient enlevé de haute lutte les compartiments voisins. Dans l'un d'eux, les chants des soldats et la sonnerie du clairon avaient recommencé.

Dans l'autre, des bidons et des vic-tuailles circulaient, un souper s'improvisait, accompagné d'éclats de rire et de grosses plaisanteries. Bécassine recula devant ce vacarme et cette gaieté bruyante.

Alors, perdant la tête, elle courut au hasard, d'un bout à l'autre du train, repoussée de partout, saluée par des moqueries. « Dépêchons, dépêchons! » lui criaient les employés. « Encore du retard! gémissait le sous-chef. Où allons-nous?... Les méandres!... Le gouffre!... le cataclysme!... »



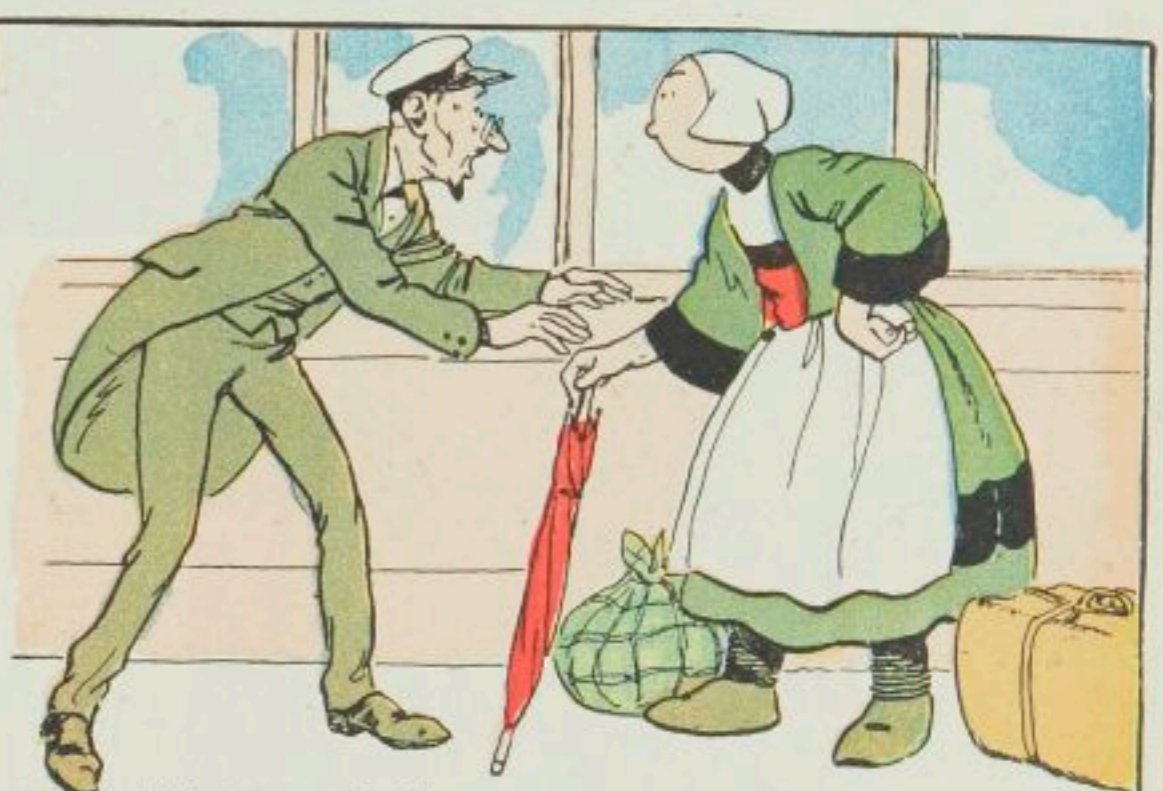
S'approchant de Bécassine, il lui dit: « Ce n'est pas régulier, mais tant pis!... Montez en seconde... »



« ... en première, n'importe où. » Elle était, à ce moment, en tête du train, devant un grand wagon, où nul bruit ne s'entendait, où, nulle tête ne paraissait aux fenêtres. Elle monta...



... et se trouva dans un couloir sur lequel donnaient des portes sans vitres, toutes fermées. « Ouf ! fit-elle me voilà casée, ça n'a pas été sans peine ! »



Mais le sous-chef l'avait suivie, et il criait : « Non, pas là !... Il n'y a que là qu'il ne fallait pas monter !... C'est le wagon de luxe, le wagon-lits, le sleeping. » Pour la première fois de sa vie, Bécassine eut un mouvement de révolte contre l'autorité.



Elle posa à terre sa valise, s'assit dessus et, répétant sans s'en douter une phrase historique, elle déclara : « J'y suis, j'y reste ! »



« — Descendez, je vous en prie, suppliait le sous-chef. Si vous refusez, je serai contraint d'employer la force, ce qui répugne à ma galanterie naturelle. » Bécassine s'obstinant, lui et l'agent du sleeping l'entraînèrent vers la sortie.



Elle luttait. Elle cria : « Laissez-moi. Faut que je parte. J'ai promis à une amie de ma maîtresse de faire chez elle la cuisinière. Je ne veux pas manquer ma promesse. Faut que je parte ! »



Alors, une des portes s'ouvrit ; une jeune femme parut. Elle demanda : « J'ai bien entendu ?... Vous êtes cuisinière ?... Vous avez un engagement ?... Vous ne voulez pas manquer votre engagement ?... — Oui, madame, j'ai dit ça, et c'est la pure vérité. — Ah ! que c'est bien, ce que vous avez dit là ! »



La dame me considérait Bécassine avec une stupéfaction admirative : puis, se tournant vers les deux employés : « Laissez cette jeune fille en repos et préparez le second lit de ma cabine. Je paye le supplément de classe, je paye le supplément de sleeping. Je paye tout. » Elle fit entrer Bécassine dans la cabine, la regarda encore...



... et reprit : « Vous êtes cuisinière et vous consentez à faire la cuisine !... Vous acceptez un engagement et vous voulez y être fidèle... C'est prodigieux ! c'est admirable ! Jeune fille, cela mériterait un prix Monthyon ! »



Quand le garçon du sleeping eut achevé l'installation de la cabine, la dame blonde fit asseoir Bécassine près d'elle et lui dit : « Jeune fille, vous avez dû me croire un peu folle...

« ...je ne le suis pas, mais je suis très malheureuse : je suis un victime de la crise des domestiques. » Elle lui raconta son histoire. Elle s'appelait M<sup>lle</sup> Sanbone. Elle vivait très retirée...

... sortant peu, ne recevant guère. Pendant plus de dix ans, elle avait eu chez elle deux sœurs, l'une cuisinière, et l'autre femme de chambre, honnêtes, actives, dévouées.



Ayant fait un petit héritage, toutes deux étaient retournées dans leur pays, et alors avaient commencé les tribulations de M<sup>lle</sup> Sanbone. La vie devenant chère, imposant des économies...



... elle avait décidé de se contenter d'une seule servante. « J'ai des goûts simples, expliqua-t-elle. Faire un lit, épousseter, coudre, repasser, cela ne me coûte guère...

« ... mais je suis incapable de m'occuper de cuisine : la chaleur du fourneau me donne des vertiges; la vue des aliments crus me lève le cœur. »



M<sup>lle</sup> Sanbone se mit donc en quête d'une cuisinière. Elle s'adressa, suivant l'usage, aux fournisseurs. « Une cuisinière ! répondit la bouchère, dédaigneuse, et pour une maison sans autre domestique !... Autant chercher...



« ... la lune en plein midi ! » Avec plus d'aménité, la boulangère opina dans le même sens. : « Une cuisinière à tout faire, ma bonne chère dame, mais c'est un article introuvable. Personne ne veut plus servir en maison.

« ... Toutes les femmes vont à l'usine où on leur donne des cent et des mille ! Enfin, voyez le bureau de placement. » M<sup>lle</sup> Sanbone y alla. On lui fit signer l'engagement de verser le tiers...

... du premier mois de gages, après quoi les candidates défilèrent. La plupart rirent au nez de cette dame qui prétendait leur faire laver la vaisselle et nettoyer leur cuisine.



L'une d'elles, enfin, déclara qu'elle consentait à essayer, au prix de 150 francs et 20 francs de vin, et qu'elle entrerait dans trois jours. « Je l'en ai remerciée, dit M<sup>lle</sup> Sanbone, comme d'une grande faveur...



« ... Pendant trois jours, j'ai frotté, astiqué, arrangé l'appartement, avec autant de soin que si j'attendais la visite d'un grand personnage.



« Elle est arrivée. Le cœur me battait tandis que je lui faisais visiter le logis. Grâce au ciel, il lui a plu. J'étais bien heureuse !... Mais les choses ont changé quand je lui ai montré sa chambre.



« — Elle donne sur la cour, a-t-elle fait; jamais je ne consentirai à habiter une chambre sur cour. Cela me rendrait neurasthénique. Je suis une Parisienne; j'ai besoin de l'animation de la rue...



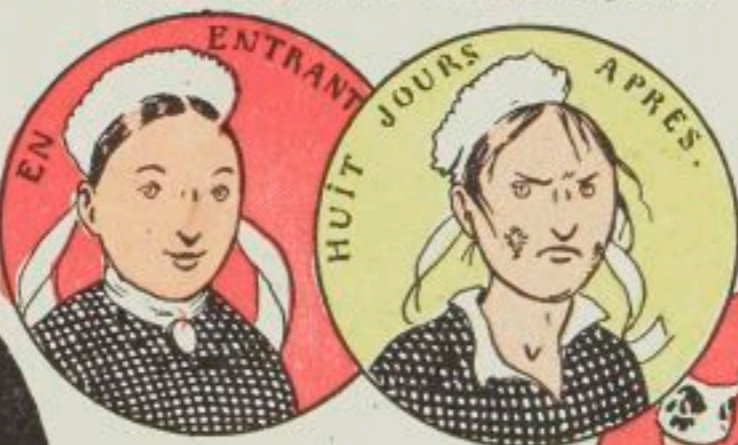
« ... Adieu, madame. » J'ai dû retourner au bureau de placement, et un défilé extraordinaire a commencé. J'ai eu une cuisinière qui avait l'estomac délicat : je me suis mise au régime des nouilles et des compotes...



« ... que moi, je digère mal. J'ai eu une cuisinière qui craignait la solitude : elle passait les soirées dans mon boudoir et je lui faisais de la musique.



« J'ai eu une cuisinière à qui le bleu ne plaisait pas. J'ai fait changer le papier de mon salon. Je satisfaisais toutes leurs fantaisies; c'était moi qui les servais; pourtant, au bout d'une semaine, de quinze jours au plus, elles rendaient leur tablier.



« Une nouvelle entrait; pendant vingt-quatre heures, je la prenais pour une perle, et puis les ennuis recommençaient... J'ai assez de cette existence; j'y laisserais ma santé et ma raison... Aussi, je vais me reposer quelques semaines.



« ... dans une pension de famille, et peut-être qu'en Bretagne, dans votre pays, je découvrirai une brave et honnête fille comme vous, Bécassine, une perle... Mais vous tombez de sommeil, ma pauvre enfant. »



En effet, pendant ce récit, Bécassine s'était peu à peu assoupie. M<sup>lle</sup> Sanbone la fit coucher, la borda avec des soins maternels, et longtemps elle la regarda dormir en murmurant : « Brave et honnête fille !... Type des domestiques de la vieille France !... Une perle ! »



Un gai rayon de soleil éveilla Bécassine. Elle se leva et explora l'étroit espace de la cabine. Elle y était seule.



... elle constata que le train avait stoppé en rase campagne. Devant le sleeping se tenait un groupe d'employés et de...

Mlle Sanbone avait disparu. « Probablement, monologua en riant Bécassine, qu'elle cherche aux environs sa cuisinière, sa perle. » Elle s'habilla, s'amusant fort de l'ingénieuse disposition du cabinet de toilette et, continuant son monologue :

« Ce que c'est commode, dit-elle, de voyager comme ça avec tout un appartement... Mais voilà bien longtemps qu'on est arrêté. On doit être à une grande gare. » Sortant dans le couloir...



... voyageurs. Bécassine se mêla à eux et demanda : « Quoi qu'y a de cassé ? » A ce moment, le garçon du sleeping sortait de dessous le wagon. Il expliqua : « On nous a attelés, au Mans, à une locomotive trop faible. Faute de vapeur, notre frein fonctionne mal ; il nous a obligés à marcher à une allure de tortue ; maintenant, il est bloqué et je ne parviens pas à l'arranger. »

Une voyageuse opina qu'il fallait appeler à l'aide le mécanicien du train. « Hum ! fit le conducteur, le mécanicien, c'est Lerouge, une mauvaise tête ; il va m'envoyer promener. »



« ... Enfin, je me risque tout de même. » Il partit vers la locomotive ; on le vit parlementer longuement avec le terrible Lerouge, et son acolyte, son chauffeur, Lenoir.



Sans doute fut-il persuasif, car enfin les deux hommes se décidèrent à rejoindre le groupe. Lerouge marchait en tête. Il était rouge de cheveux et de figure. Quant à Lenoir, une épaisse couche de suie et de charbon...



... le reconnaissait, ce qui ne permettait pas de deviner s'il était naturellement noir, blond ou d'une autre couleur. Lerouge toisa assez insolemment les voyageurs, regarda un instant les roues du wagon puis prononça : « C'est une panne de frein. C'est pas...



« ... Mon affaire. S'pas, Lenoir ? — J'comprends, Lerouge », répondit Lenoir. Bécassine crut devoir intervenir :

« — Si vous voulez, m'sieur, je suis sûre que vous auriez vite fait de l'arranger, ce frein ! »



Lerouge se tourna vers elle d'un air farouche: « Si je voulais !... Mais je ne veux pas. Vu que je suis un homme libre conscient et syndiqué... S'pas, Lenoir? — J'comprends Lerouge. — Alors, mon syndicat m'a commandé de m'occuper de ma... »

« ... locomotive et de rien autre. Un homme conscient, syndiqué et libre, obéit à son syndicat. S'pas, Lenoir? — J'comprends, Lerouge. — Et que vous soyez contents ou pas, je m'en moque... S'pas, Lenoir? »

« — J'comprends, Lerouge. » Ils tournèrent les talons et rejoignirent leur locomotive.

Les voyageurs se regardaient consternés. Peu à peu, leur groupe se grossissait. Des gens mal éveillés, emmitoufflés à cause de l'air piquant du matin, descendaient des wagons...



... s'informaient, réclamaient auprès du malheureux conducteur. Celui-ci ne savait ni que dire, ni que faire. Enfin, il se décida à courir à un village voisin, dont on apercevait le clocher...



... pour téléphoner à ses chefs. Il revint, annonça que, de Rennes, on envoyait une locomotive de secours. A ce moment, un vieux petit monsieur s'approcha, dit qu'il était ingénieur, assez bon mécanicien : peut-être pourrait-il faire la réparation.



La foule applaudit. Le monsieur plongea sous le wagon. Avec beaucoup d'adresse et plus de force que son aspect n'en faisait supposer, il attaqua le jeu compliqué des vis, écrous et boulons. Au bout d'un quart d'heure, il reparut : « C'est fait, dit-il, le frein fonctionne. »



La foule applaudit de nouveau, et d'un élan, se porta vers la locomotive, criant : « Le frein fonctionne; on peut marcher; on peut partir. »



Du haut de son tender, Lerouge dominait les voyageurs. Il eut un mauvais ricanement, puis prononça : « Moi, je ne marche pas. J'ai fait mes huit heures. Mon syndicat m'a commandé de ne jamais travailler plus de huit heures... »



« ... J'suis un homme libre, j'obéis à mon syndicat. S'pas, Lenoir? — J'com... » commença Lenoir. Mais il ne put achever. Soulevée par l'indignation, Bécassine lui coupa la parole. Et elle criait : — « Moi, j'comprends pas, Lerouge, j'comprends pas que, syndiqué ou non, on laisse des braves gens dans l'embarras quand on peut les en sortir. »

Sans lui répondre, Lerouge et Lenoir s'en allaient à grands pas vers le village voisin.



La locomotive envoyée de Rennes arriva au bout de deux heures, et le B. 53 put se remettre en route. Mais en raison de son retard, il trouvait fermés presque tous les signaux de bifurcation.

Puis il dut se garer pour laisser passer des trains de soldats américains rentrant dans leurs foyers.

Pendant les arrêts, tout le monde descendait sur la voie ou dans les champs d'alentour. Des repas en plein air s'improvisaient; on échangeait des provisions. Bécassine tirait de son bagage les victuailles les plus inattendues et les distribuait généreusement.

Une grande intimité s'était établie entre les voyageurs. On voisinait de classe à classe. Notre héroïne ne voyait plus guère M<sup>lle</sup> Sanbone. Toujours en proie au désir de trouver une cuisinière, celle-ci explorait les compartiments de troisième.



A un arrêt, elle apparut, transfigurée, radieuse : « J'en ai une, dit-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler; n'est-ce pas qu'elle a une bonne figure? Une vraie perle! » Elle montrait une campagnarde rougeaude et courteaude.

Un peu gênée, elle demanda à Bécassine de lui céder sa place de sleeping : « Vous comprenez, il faut que je garde ma perle près de moi. On pourrait me la prendre. — Bien sûr, mademoiselle, et je remercie bien Mademoiselle de ses bontés. » Tandis qu'elle prenait congé...



... la perle parla. « Y a rien de fait si j'ai pas le pousse-café chaque repas. — Certainement, mon enfant, consentit M<sup>lle</sup> Sanbone. Vous aurez même un verre de malaga au goûter. » Bécassine sortit...

... en étouffant une forte envie de rire. Tout arrive, même un train de l'Ouest-Etat. Le B. 53 finit donc par arriver à Dinard. Il avait un peu plus de 24 heures de retard. Bécassine descendit...

M<sup>me</sup> de Grand-Air avait écrit le détail de son itinéraire, et elle lut : *A Dinard, prendre le tramway pour Saint-Briac.*

... sortit sur la place de la gare. Là seulement elle tira de sa poche le papier sur lequel

Elle n'eut que la place à traverser pour trouver la station du tramway.



Il apparaissait au tournant de la route, crachant, soufflant et geignant, sale à faire frémir. Ce détail n'offusqua nullement Bécassine. Elle monta dans une baladeuse ouverte, où étaient empilées une vingtaine de personnes, pour la plupart paysannes revenant du marché de Dinard.



La conversation s'engagea. « Tout était hors de prix au marché, » fit une jeune femme.

« — La crise de la vie chère, » prononça un monsieur tout de noir vêtu.

Sa voisine dit : « Même au poids de l'or, on n'aurait pu avoir du beurre. Alors, avec quoi qu'on fera la soupe? »



« — La crise du beurre, » articula le monsieur noir.

Une dame reprit : « Et comment la faire cuire, la soupe? Voilà huit jours que je cours pour avoir du charbon. Pas moyen d'en obtenir. Pourtant, j'en ai vu des montagnes, l'autre semaine, sur les quais de Saint-Malo. Qu'est-ce qu'on en fait? »



« — Crise du charbon... Crise des transports, opina le monsieur noir... Mesdames, l'époque que nous vivons portera dans l'histoire le nom d'époque des crises. »

Il fut interrompu par l'entrée de l'employé qui venait recevoir les places.

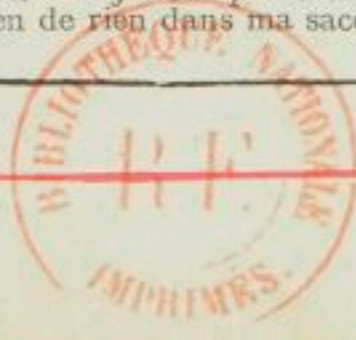


A sa vue, d'un seul mouvement, toutes les femmes et le monsieur lui-même sortirent de leur poche des billets, qui de 5 francs, qui de 10 francs, qui de 20 francs.

« — Toujours la même chose, gémit le receveur; où voulez-vous que je prenne de quoi vous rendre? Je n'ai pas un sou, pas un franc, rien de rien dans ma sacoche. »



« — La crise de la monnaie! » dit le monsieur noir, de plus en plus solennel et lugubre

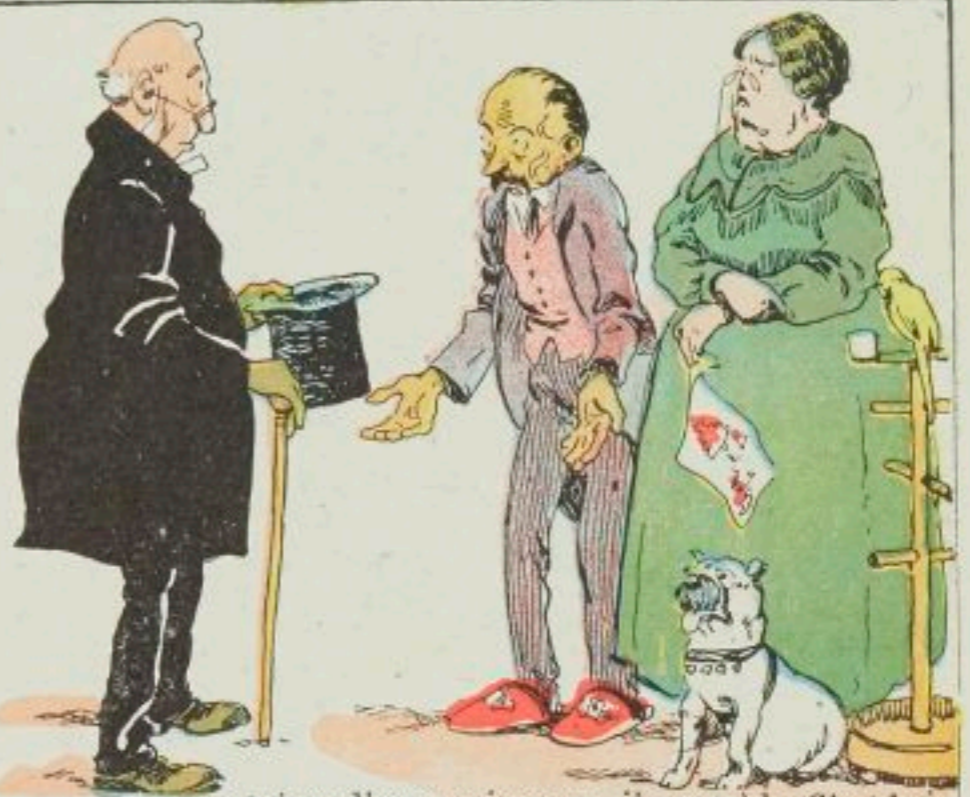




Touchée par l'air malheureux du receveur du tramway, Bécassine explorait sa bourse. Elle n'y trouva pas la moindre pièce blanche et seulement quelques sous. « Alors, demar-dat-elle...



« ... la crise de la monnaie, en province tout comme à Paris? — Si ça existe, mademoiselle, fit le monsieur noir, si ça existe!... Tenez, au-jour d'hui, je suis allé à Dinard tâcher d'obtenir un peu d'argent...



« ... des locataires d'une maison que j'y possède. C'est le motif qui m'a fait endosser mon vêtement de cérémonie; j'ai pensé que cela poserait bien... Ils ont préten-du n'avoir pas de monnaie...



« ... Crise des loyers! Crise de la monnaie!... Ah! ces crises, j'en mourrai! » Cependant le receveur tendait la main à Bécassine : « J'ai pas de monnaie, fit celle-ci, mais à Paris on paye avec des tickets de métro. J'en ai. Les voulez-vous? »



Le receveur objecta que le métro ne desservait pas encore la côte bretonne. Alors une paysanne intervint, conciliante : il fallait, comme à Paris, payer avec des choses utilisables. Pour prix de sa place, elle proposa un artichaut et un œuf. Le receveur trouverait bien à les revendre, et sans doute il y aurait du bénéfice.



« Essayons! » fit le receveur. En quelques instants, il se trouva possesseur d'un approvisionnement important de légumes, fruits et denrées diverses.



« ... dix francs. Il y eut quelques discussions, mais l'accord se fit cependant. Bécassine s'amusait follement. Elle répétait: « Vous voyez, en y mettant de la bonne volonté, tout s'arrange. » Elle eut pour sa part une botte de carottes, un chou-fleur, et elle déclarait n'avoir jamais vu d'aussi beaux légumes.



Tandis que se terminaient ces négociations compliquées, le tramway, dont l'allure était déjà faible, ralentit encore. Puis il s'arrêta. Une femme dit : « Va falloir faire à pied la montée de Saint-Lunaire. » Les wagons se vidèrent...



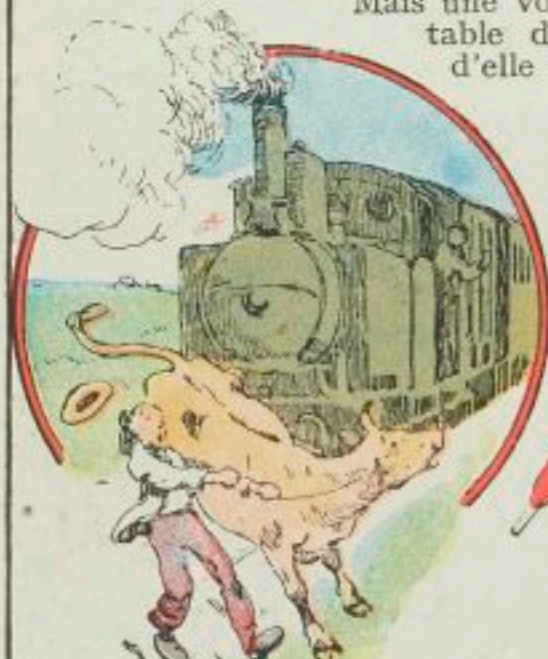
« ... dix francs. Il y eut quelques discussions, mais l'accord se fit cependant. Bécassine s'amusait follement. Elle répétait: « Vous voyez, en y mettant de la bonne volonté, tout s'arrange. » Elle eut pour sa part une botte de carottes, un chou-fleur, et elle déclarait n'avoir jamais vu d'aussi beaux légumes.



... et les voyageurs se mirent à gravir la côte, précédant le tramway, qui, déchargé, reprenait sa marche non sans peine. Toujours optimiste, Bécassine déclarait le voyage charmant : cette petite grimpette dégoûdissait les jambes. Mais une voix lamentable dit, près d'elle :

« Anémie des locomotives ! Encore une crise de notre triste époque. — Ça vous donne bien du tourment, monsieur, toutes ces crises ? » questionna Bécassine compatissante.

Le monsieur noir repartit : « Mademoiselle, ça me donne plus que du tourment, ça me donne une crise, la plus grave de toutes : une crise de foie. Et comme voici ma maison, je vais me mettre au lit... Je vous salue, mademoiselle. »



La fin du trajet se passa paisiblement, à ces détails près, qu'à un brusque tournant de route, on faillit dérailler, et qu'à un autre, on tamponna une vache...



Elle regarda. Nulle voiture en vue. Bécassine avisa une maisonnette sur laquelle on lisait : Agence de locations. Renseignements. Elle entra, demanda si on avait...



... vu la voiture de Kercoz. Oui, on l'avait vue, elle avait attendu toute la journée de la veille, toute la nuit, puis elle était repartie, le cocher pensant que la cuisinière ne viendrait pas. « C'est pas de chance, » fit Bécassine.

... ce sont menus incidents de chaque jour sur la ligne Dinard-Saint-Briac. Enfin, on atteint ce dernier village. Bécassine descendit, reprit le papier de M<sup>me</sup> de Grand-Air et lut : A Saint-Briac, monter dans la voiture qu'aura envoyée M<sup>me</sup> la comtesse de Kercoz.

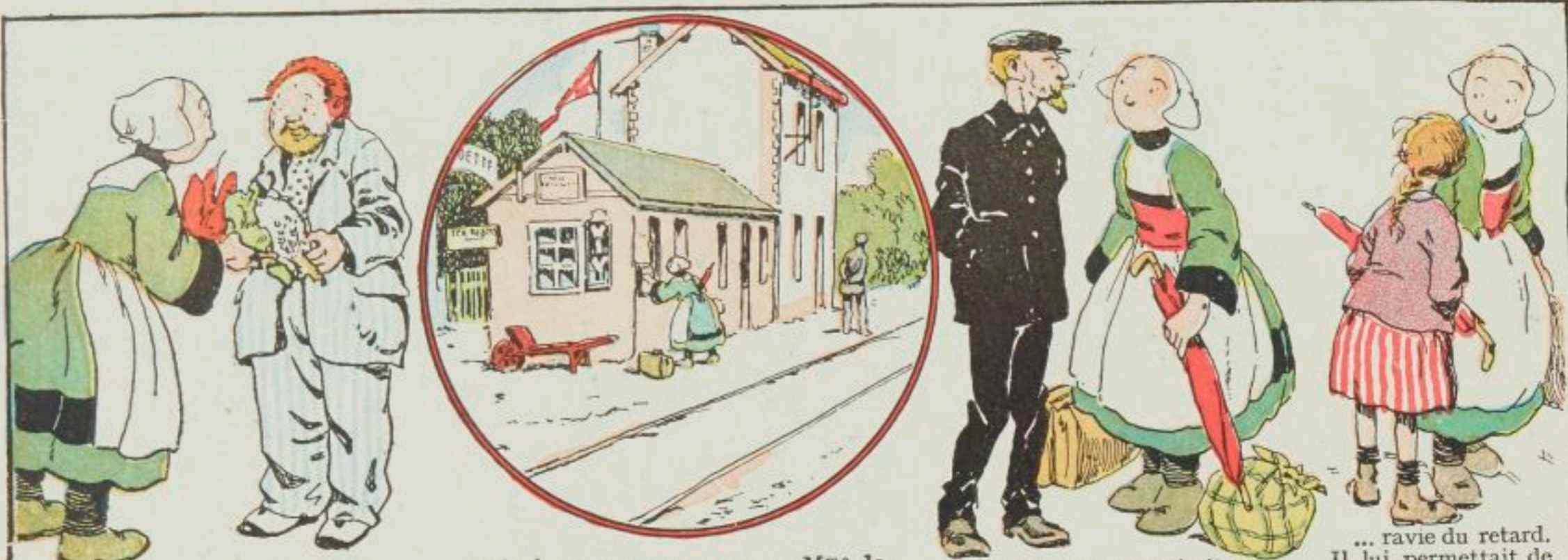


Après un silence, elle reprit : « Y a pas une voiture à louer dans le pays ? » Non, il n'y avait à Saint-Briac aucune voiture capable de faire une aussi longue route par des chemins fort mauvais. Nouveau silence : « Et le tramway ? » questionna Bécassine.

« — Le tramway, répondit le loueur, il ira à Kercoz quand il sera prolongé, dans deux ans. » Bécassine réfléchit de nouveau, puis dit : « Ça fait tout de même trop de temps à attendre ici. » Alors, elle prit son stylo et écrivit :



« Vu que le tramway n'ira chez mame dans deux ans, je dois renoncer à me rendre chez mame la comtesse, dont je lui dis mes excuses humbles et dévouées. » BÉCASSINE. »



Bécassine prit congé de l'obligeant agent de location, à qui elle offrit en remerciement les légumes qu'elle avait reçus dans le tramway. La conscience en repos, persuadée d'avoir fait tout le possible pour...

... tenir sa promesse envers Mme de Kercoz, elle traversa la route, alla jeter dans la boîte aux lettres sa remarquable missive. Puis elle s'informa de l'heure du prochain tramway. L'employé lui répondit que, faute de charbon, aucun...

... tramway ne partirait ce jour-là. « Très bien, dit Bécassine, je rentrerai à Versailles vingt-quatre heures plus tard...

... ravie du retard. Il lui permettait de séjourner un peu en Bretagne, de revoir la mer...

Pour ce que j'y ai à faire !... » Au fond, elle était...



... qu'elle aimait beaucoup. Elle demanda le chemin de la plage à une fillette qui passait. « J'y vais, fit l'enfant, venez avec moi. » Elles prirent une petite route qui les conduisit sur une grève. « C'est la grande plage, dit la fillette...

« ... Par là, il y en a une autre qu'on appelle la Salinette. » La grande plage était déserte. Bécassine, toute joyeuse, se mit à courir sur le sable, au ras des flots. Puis elle retira ses souliers...

... et ses bas, retroussa sa jupe, et entra jusqu'à mi-jambes dans une mare. Elle donna une chasse acharnée à de vives et minuscules crevettes. Et elle murmurait :



« Ce que je m'amuse !... mon vrai métier, je commence à croire que ce serait d'être pêcheuse. » Au bout d'une heure, elle avait pris quatre crevettes.

Elle les serra précieusement dans son mouchoir, pensant que c'était toujours un petit commencement de déjeuner et qu'en ce temps où tout est si cher, il ne faut rien laisser perdre. Elle décida alors d'aller voir l'autre plage, la Salinette. Elle se rechaussa. Une grimpe à travers des rochers...

... escarpés la conduisit sur la falaise. Et là, bien qu'elle n'ait pas l'âme contemplative ni poétique, elle ne put retenir un cri d'admiration. Un immense horizon se découvrait, une baie dentelée d'une infinité de pointes et de criques, parsemée d'îlots rocheux...



... grandiose et riante à la fois. « C'est-y beau, mon pays! murmurait Bécassine extasiée, plus beau encore que Versailles et son canal... ou que la pièce d'eau des Suisses. Mais quoi donc c'est que ça?... Peut-être qu'on prépare une fête, et qu'il y aura ce soir un feu d'artifice... Ça en serait une chance! »

Elle était tombée en arrêt devant un drapeau rouge planté au milieu d'un carré de gazon, qui faisait une tache verte sur l'herbe roussie de la falaise. Dec-i, de-là, d'autres carrés verts, d'autres drapeaux rouges s'apercevaient.

Tandis qu'elle les contemplait, Bécassine, soudain, sursauta: un projectile venait de la frapper assez rudement à l'épaule.



« ... La guerre est finie pourtant. » Elle fut interrompue par un nouveau coup à l'autre épaule.

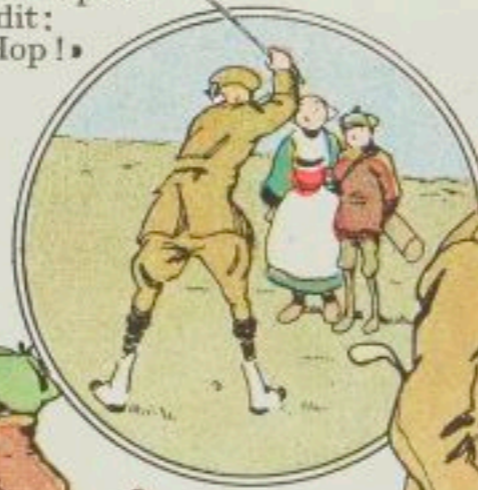
En même temps, une voix lui criait: « Hop! » Machinalement, elle répondit: « Hop! »



A peine avait-elle fermé la bouche, qu'elle vit, suivant une expression qu'elle affectionne, trente-six chandelles. Une troisième fois elle venait d'être frappée, et c'était en pleine figure.

Furieuse, elle se précipita vers une sorte de carrière, formant comme une vallée abrupte dans la falaise, d'où semblaient venir les projectiles mystérieux. Et elle cria: « Brutal! Assassin! Vous me tuez. Je me plaindrai à la gendarmerie! »

« Eh bien! eh bien! grogna-t-elle en frictionnant la partie endolorie, c'est-y un boche qui me tire à balle?... Une bertha qui me crades-sus?... »



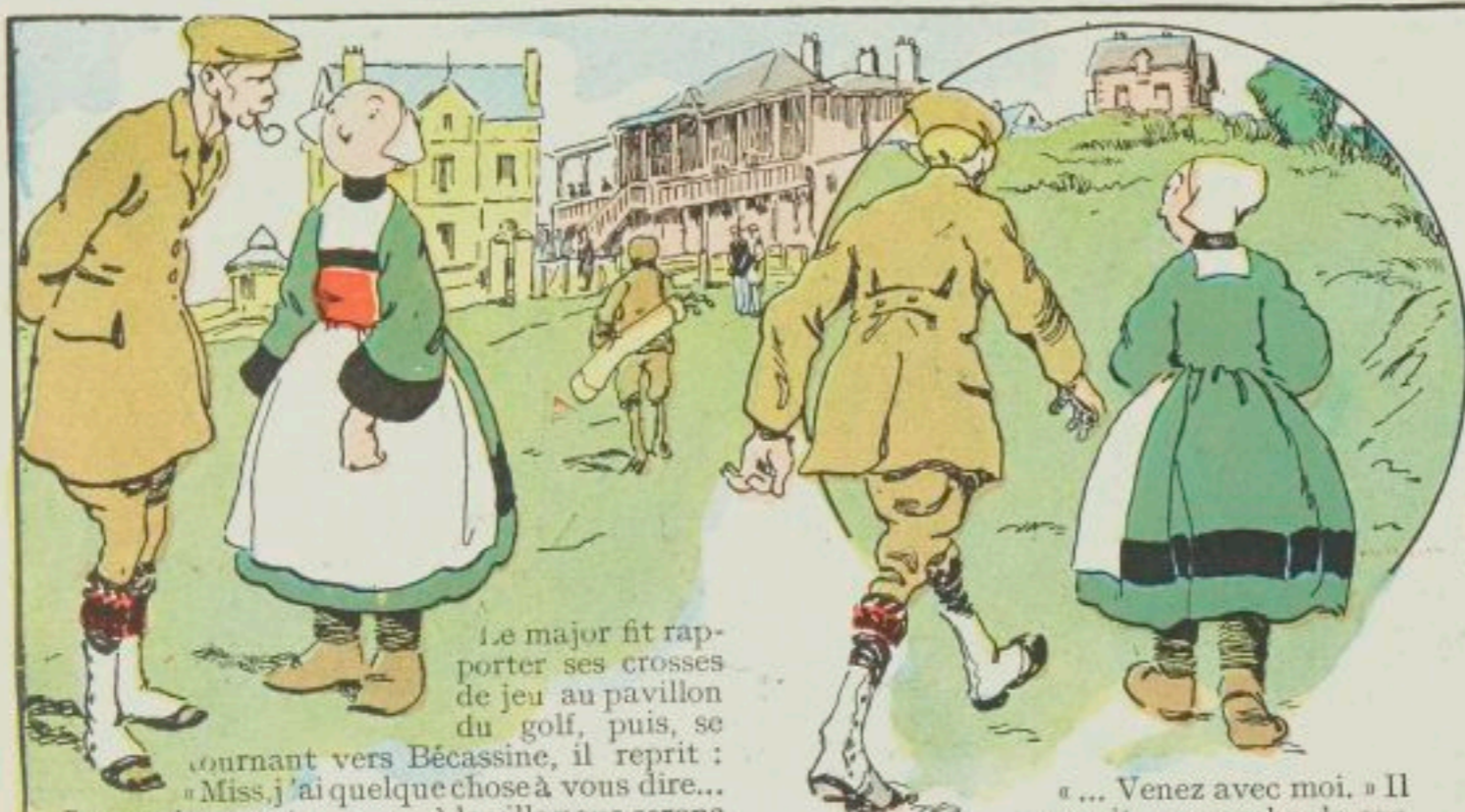
Sans plus s'occuper d'elle, il reprit son jeu. Bécassine le regardait avec une intense attention. Enfin elle murmura: « Ou bien, j'ai la berlué, ou bien c'est mon ami le major Tacy-Turn. » Il revenait à elle.

Un homme, suivi d'un gamin qui portait dans un sac de bizarres instruments, gravissait la pente. Très calme, il dit: « Aôh! Vous êtes sur le terrain de golf. Vous ne devez pas... Vous devez être punie: vous êtes... Cela est bien... Aôh! »

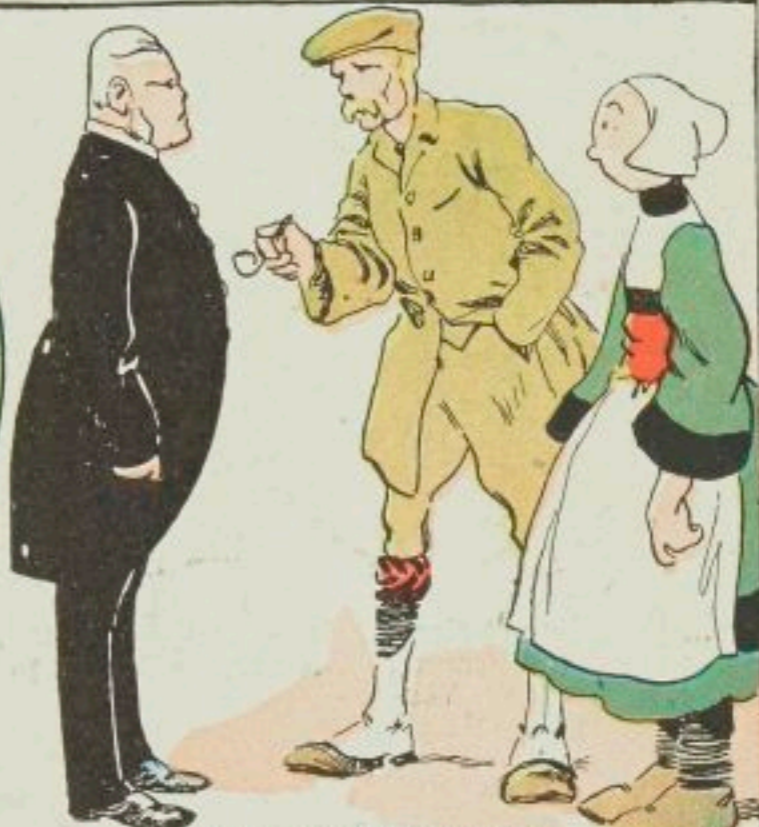
Il dit: « La berlué vous n'avez pas... Je suis le major... Vous êtes miss Bécassine... Je regrette vous avoir frappée... Je devais... j'ai dit hop, vous avez dit hop; je devais jouer la balle... »



« ... autrement, c'était contre le sport... Maintenant miss, j'ai fini le jeu, secouons les mains ensemble. » Et il lui donna un shake-hand à lui décrocher les bras.

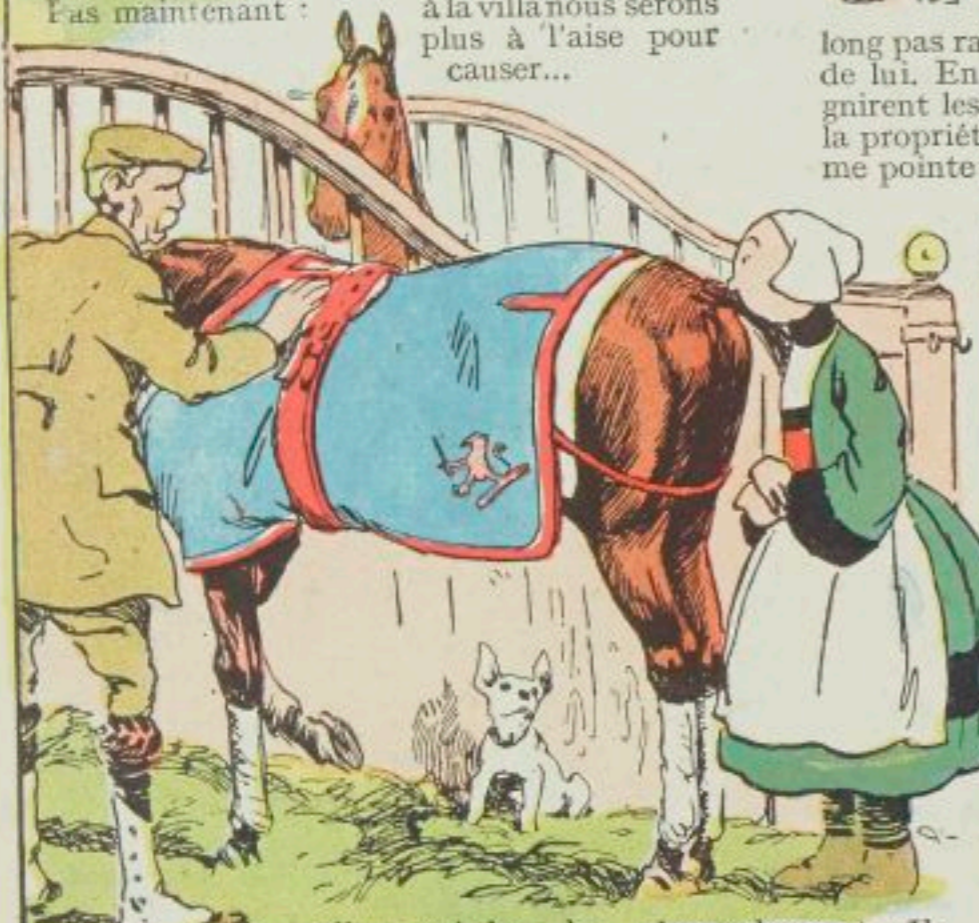


Le major fit rapporter ses crosses de jeu au pavillon du golf, puis, se tournant vers Bécassine, il reprit : « Miss, j'ai quelque chose à vous dire... Pas maintenant : à la villa nous serons plus à l'aise pour causer... »

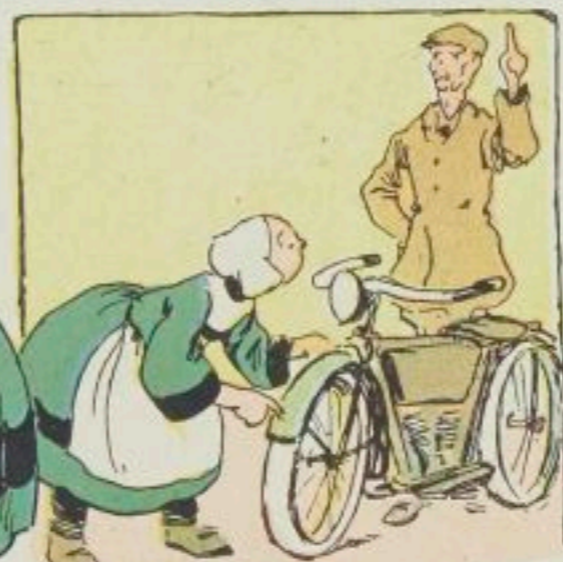


« ... Venez avec moi. » Il se mit en marche de son long pas raide, Bécassine trottaient près de lui. En quelques minutes, ils atteignirent les *Mouettes*. C'était le nom de la propriété du major, située à l'extrême pointe de la falaise.

Un valet de chambre, majestueux comme un ambassadeur, vint prendre les ordres. « John, commanda le major, servez le lunch. Un second couvert. En attendant, continua-t-il s'adressant à Bécassine... »



« ... allons voir les... les... choses de sport. » Ils entrèrent à l'écurie. Deux beaux chevaux dressèrent les oreilles et hennirent. Le major leur flattait l'encolure en murmurant : « Belles bêtes... sautent bien... galopent vite, très vite... Bon sport ! »



Dans la remise voisine, il montra une motocyclette, dont l'acier luisait comme de l'argent : « La plus vite du monde, dit-il, 120 à l'heure. Bon sport ! »



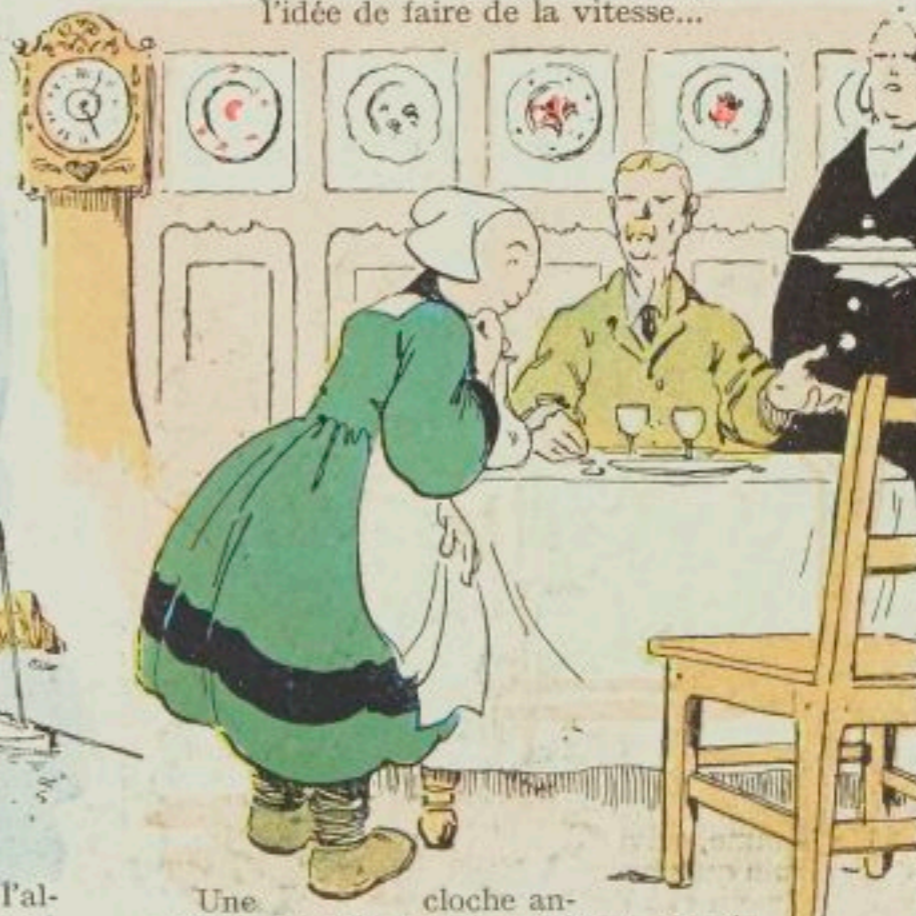
Puis, désignant un léger fauteuil de jonc : « Side-car... S'accroche à la moto... Pour vous, miss, promener avec moi. Bon sport ! » Bécassine, qui n'est brave que par saccades, eut une forte grimace à l'idée de faire de la vitesse...



« ... dans ce fragile engin. Mais le major l'entraînait dans une allée qui serpentait, à travers des roches, à une grande hauteur, au-dessus de la mer. »



Par une série de lacets, l'allée descendait à une sorte de petit port naturel, où un joli voilier se balançait gracieusement : « Mon yacht, dit le major, le *Floreal*, bon bateau, vite très vite. Pêche, chasse en mer. Bon sport ! »



Une cloche annonça le lunch. Ils remontèrent, entrèrent dans la petite salle à manger. Le major invita Bécassine à s'asseoir. Elle balbutia qu'elle n'était qu'une pauvre servante et qu'elle n'oserait jamais partager le repas de Monsieur le Major.



... comme jamais Bécassine ne l'avait entendu parler. Le toast est, pour les Anglais, une institution nationale. A l'heure du toast, les plus silencieux, dans l'ordinaire de la vie, brusquement, deviennent féconds en paroles, éloquents. Le major rappela leur première rencontre, au début de la guerre, quand il commandait un camp d'aviation, près d'Amiens (1).

(1) Voir Bécassine chez les Alliés.

Mais celui-ci dit avec force: « Vous devez... Je veux... Vous avez fait la guerre avec moi, vous pouvez manger avec moi. » Elle se laissa convaincre. D'ailleurs, elle mourait de faim. Elle s'assit, dévora avec un appétit féroce. Le repas fut excellent, mais bref et silencieux.

Au dessert, le major fit empiéter deux verres de vieux porto, en tendit un à Bécassine, se leva et dit: « Je vais porter un toast... Je lève mon verre, miss, en votre honneur, et en l'honneur du sport. » Et il parla...



Et Bécassine le revoyait, donnant en quelques mots brefs des ordres immédiatement obéis. Il rappela comment, ayant besoin de quelqu'un pour l'accompagner dans une reconnaissance...

... au-dessus des lignes boches, il avait requis Bécassine de monter dans son appareil. Elle revivait la scène, ses résistances, ses terreurs...

... puis l'envol, le courage lui revenant peu à peu, le sang-froid de l'officier la galvanisant, et, en dépit des obus qui éclataient autour de l'avion, lui donnant la force de prendre, au commandement, les photos nécessaires. Le major continuait. Maintenant, il disait

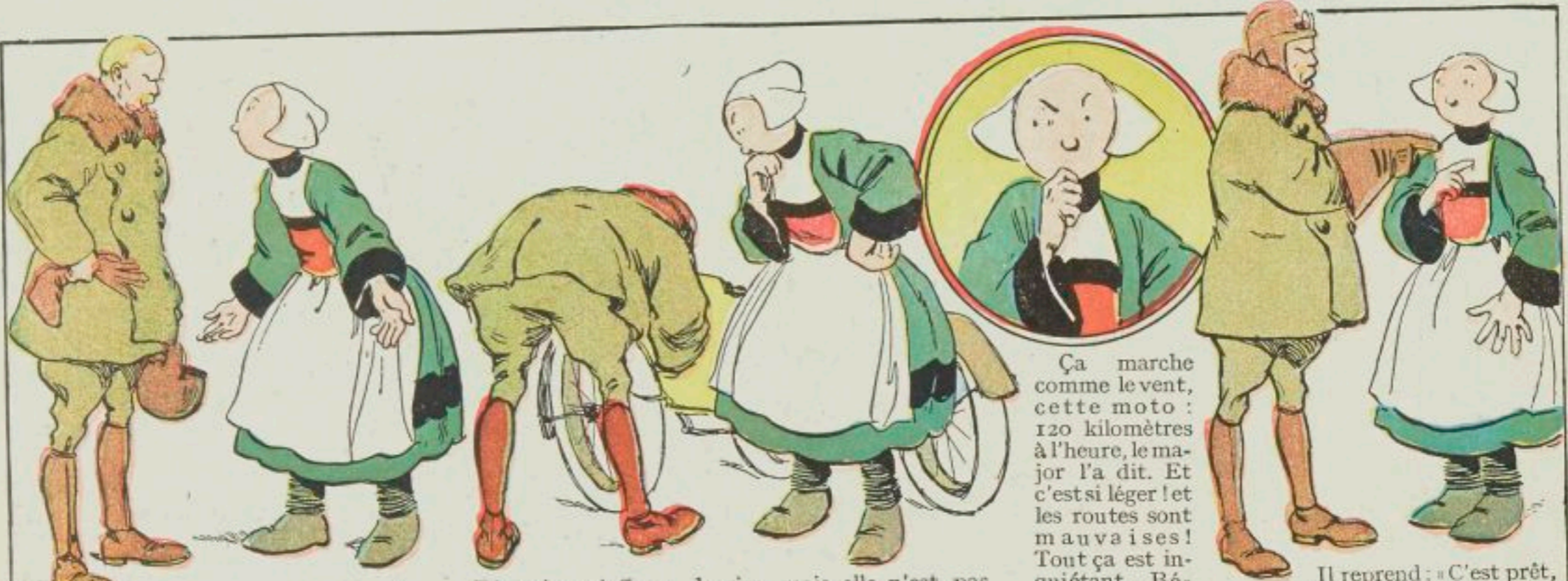


... désœuvrément, quand la démobilisation l'avait laissé sans emploi. Venu sur la côte bretonne, il s'y était plu, s'y était fixé. Il y vivait pour le sport. « Nous Anglais, miss, nous...

« ... aimons le sport... beaucoup fort... plus que tout après notre pays. Mais faire le sport tout seul, cela n'est pas le bon sport... Je cherche donc un compagnon pour le sport... Miss, voulez-vous être le compagnon pour le sport? »

« ... Je tâcherai de ne pas vous casser le cou... Je paierai généreusement... Voulez-vous, Miss? » Un peu troublée par le bon repas et par le porto, Bécassine eut un sourire béat. Elle dit: « Je veux bien être le compagnon...

« ... pour le sport; ça me fera un métier de plus... et tant pis si vous me cassez le cou. » En signe d'entente, ils choquèrent leurs verres.



« Miss Bécassine, nous ferons aujourd'hui un peu de motocyclette. — Bien, m'sieur le major, on va se préparer à se casser le cou. »

Bécassine s'efforce de rire, mais elle n'est pas rassurée. Elle glisse un regard méfiant vers la machine que le major est en train de mettre au point.

Ça marche comme le vent, cette moto : 120 kilomètres à l'heure, le major l'a dit. Et c'est si léger ! et les routes sont mauvaises ! Tout ça est inquiétant. Bécassine fait la grimace. Le major n'y prête pas attention.

Il reprend : « C'est prêt, nous allons partir. Mais je dois expliquer d'abord quoi vous ferez. » Et il explique : « Moi, je conduis. Vous, vous êtes le guide, l'orienteur... Vous criez : à droite, à gauche. Vous comprenez ? »



Non, Bécassine ne comprend pas comment elle pourra faire le guide, dans ce pays qu'elle ne connaît pas. Alors, le major développe devant elle une grande carte...



... et, de nouveau, il explique : ils doivent aller au phare du cap Fréhel, qui est ici, à ce point noir ; ce trait indique la route à suivre ; faire attention là et là, bifurcations un peu compliquées : « Vous comprenez ? »

« — Je comprends bien, mais je ne suis pas sûre de ne pas me tromper ; ça brouille les yeux, ces points et ces lignes. Si je ne m'y reconnais pas, je demanderai le chemin à un passant. — Aôh ! demander, vous ne devez pas ! »



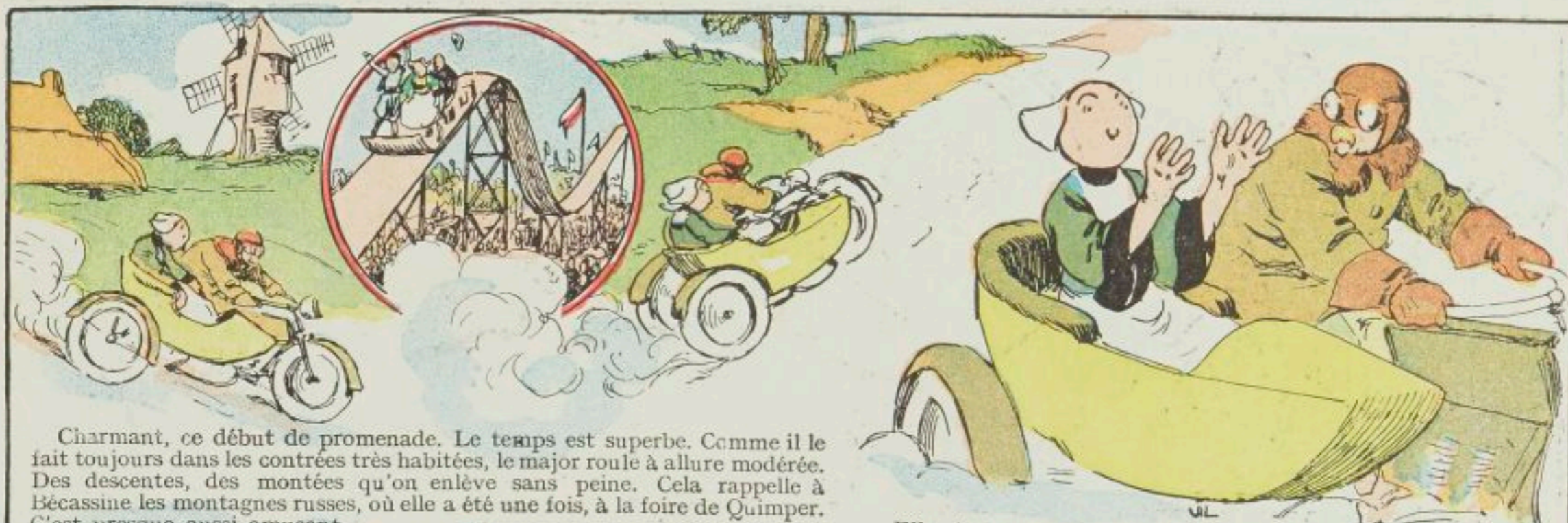
Le major s'est teinté de rouge de colère. D'une voix impérieuse, il reprend : « Aôh ! vous ne devez pas. Cela est contre le sport. Le guide, il doit trouver son chemin tout seul... Aôh ! »



« — Vous fâchez pas, m'sieur le major, dit Bécassine conciliante. Comme je ne suis pas très maligne, peut-être qu'on ira à Marseille au lieu du cap Fréhel, mais je ne demanderai rien à personne. » Elle s'installe dans le fauteuil.

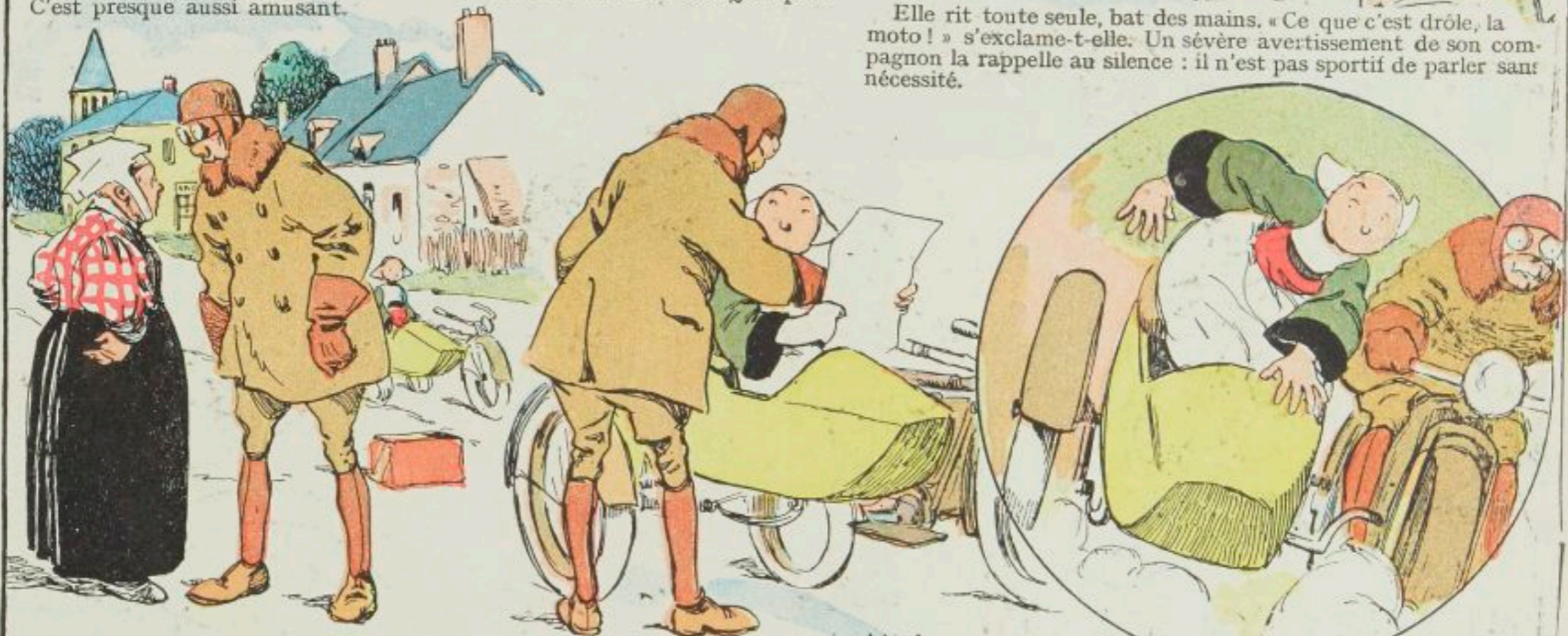


Apaisé, revenu à son calme habituel, le major met la moto en marche, l'enfourche, et l'on part.



Charmant, ce début de promenade. Le temps est superbe. Comme il le fait toujours dans les contrées très habitées, le major roule à allure modérée. Des descentes, des montées qu'on enlève sans peine. Cela rappelle à Bécassine les montagnes russes, où elle a été une fois, à la foire de Quimper. C'est presque aussi amusant.

Elle rit toute seule, bat des mains. « Ce que c'est drôle, la moto ! » s'exclame-t-elle. Un sévère avertissement de son compagnon la rappelle au silence : il n'est pas sportif de parler sans nécessité.



Maintenant, on traverse le village. Le major s'arrête devant une épicerie. Il veut compléter sa provision d'essence. Malheureusement, l'épicière n'a pas un seul bidon : elle est désolée de ne pouvoir ravitailler le major, un si bon client !...

... qui achète beaucoup, qui ne marchande jamais. Sûrement, il trouvera de l'essence à Ploubalay. « — Ploubalay, là ! » dit le major à Bécassine en montrant un point de la carte.

Et ils repartent. L'aure s'accélère, le chemin devient étroit et cahoteux. Bécassine, violemment secouée, se cramponne à son fauteuil. Elle néglige complètement la carte et oublie tout à fait son rôle de guide.

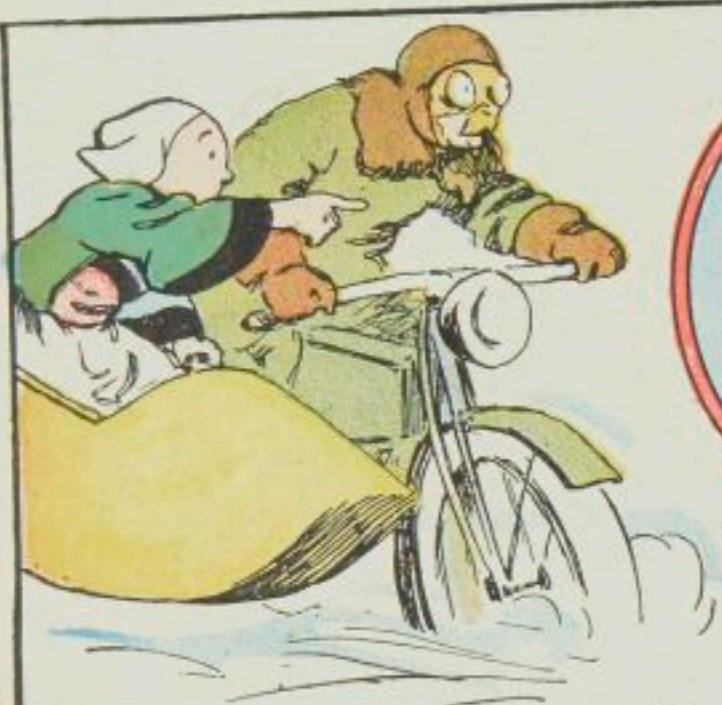


Un virage rapide, qui manque de la projeter à terre, et soudain apparaît une autre route, coupant à angle droit celle qu'ils suivent : « Tout droit?... A gauche?... A droite?... » questionne le major. D'une main fiévreuse, Bécassine tente de déplier la carte.

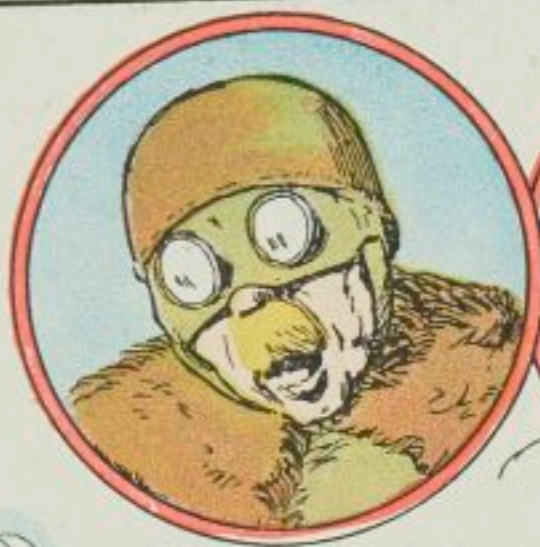
Maudite carte ! Le vent semble jouer avec elle, et tantôt en coiffe notre amie, et tantôt est sur le point de la lui arracher des mains.

La bifurcation n'est plus qu'à quelques mètres. Plus impérieusement, le major répète ses questions : « — Tout droit?... A droite?... A gauche ? » Bécassine s'affole.

Sauvée !... Un paysan est là, garé au bord de la route. On passe contre lui, si près qu'on le frôle presque. « Ploubalay ? » lui jette Bécassine, d'une voix qui s'entendrait à un kilomètre.



Du bras, le paysan a montré la route de droite. « A droite ! » crie Bécassine en se tournant vers le major. Elle est enchantée : comme elle a bien rempli son rôle de guide !



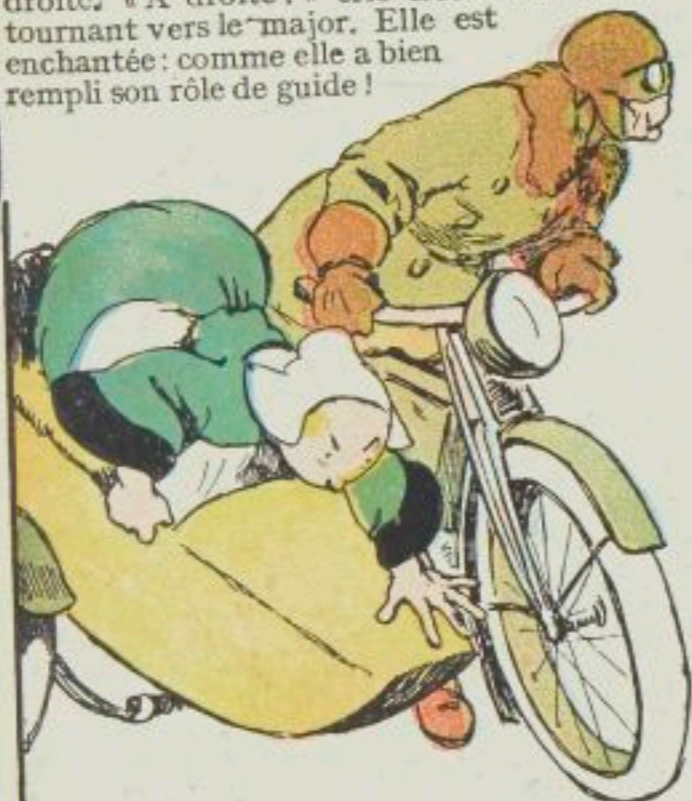
Un hurlement lui répond, auquel succèdent des mots anglais qui doivent être des invectives. Jamais Bécassine n'a vu le major aussi furieux. Qu'est-ce donc qu'il a ? Ah oui ! Il ne veut pas qu'on demande le chemin aux passants.



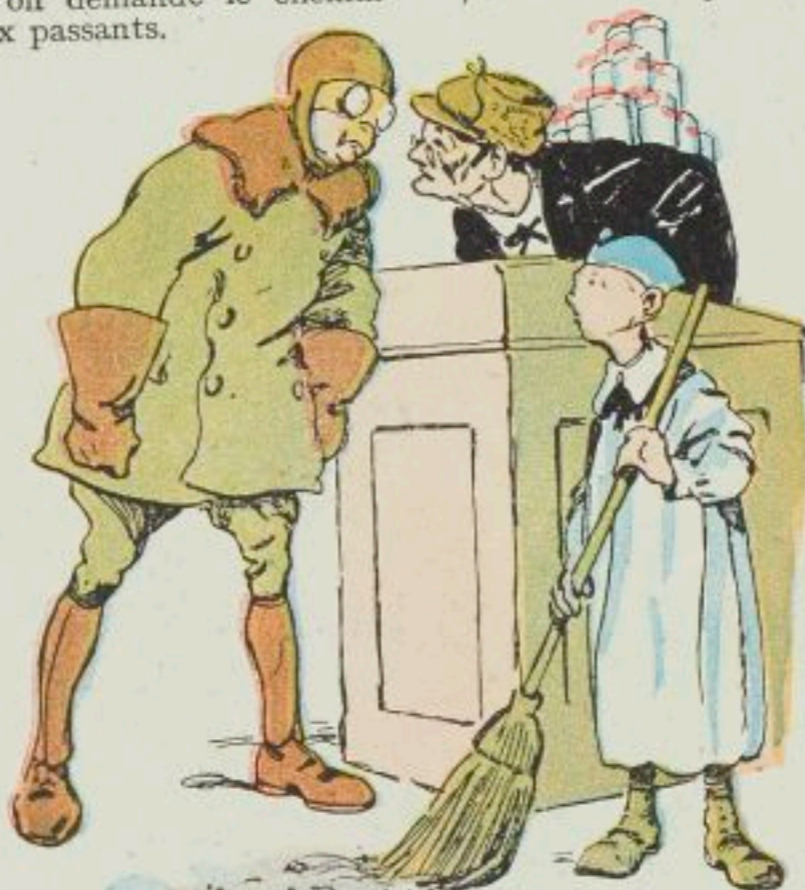
Dans son trouble, elle l'avait oublié ; elle se le rappelle maintenant. Navrée de sa désobéissance involontaire, elle se fait toute petite dans son panier.



Le major ne dit plus rien, mais il a la figure tendue, la contraction des sourcils et la ride au front de ses moments de colère. Il pousse à fond sa machine ; celle-ci semble voler ; la vitesse est vertigineuse.

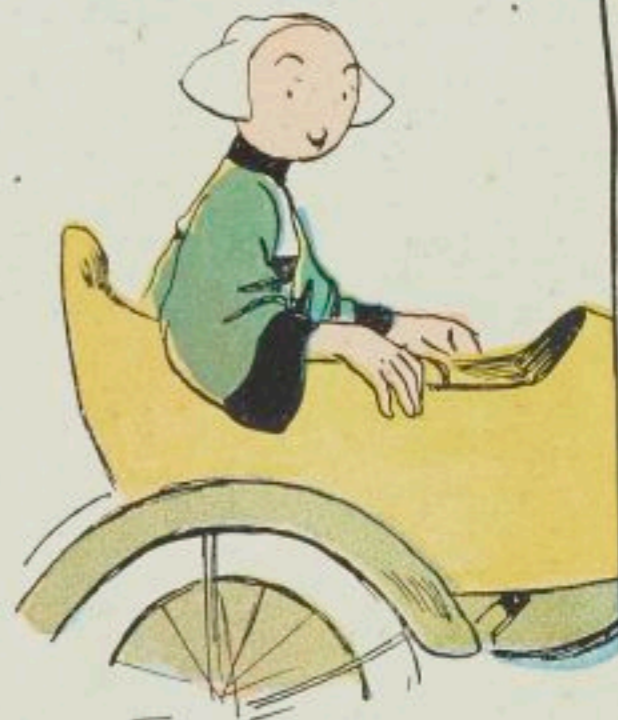


Un village : ce doit être Ploubalay. Arrêt brusque devant l'épicerie. Si Bécassine n'avait pas été cramponnée des deux mains à son siège, elle aurait fait une belle pirouette. Le major descend, demande si l'on a de l'essence.

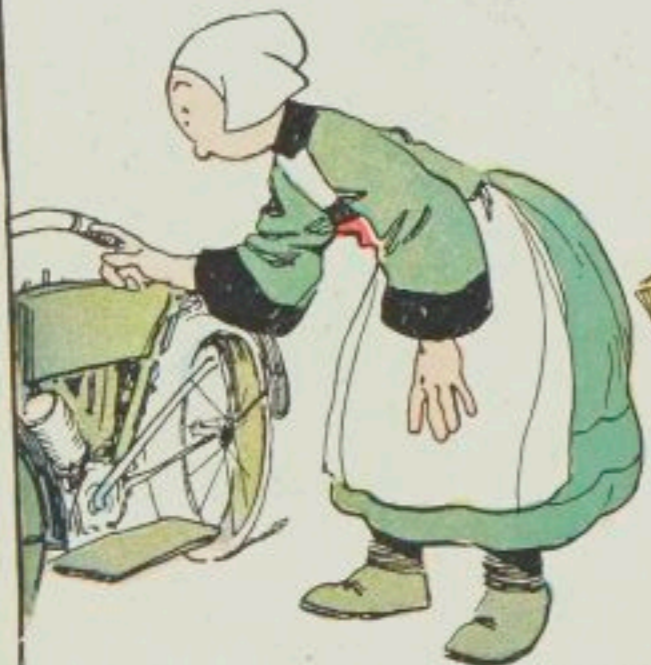


Oui, il y en a ; elle est en réserve à la cave ; le petit commis va l'aller chercher.

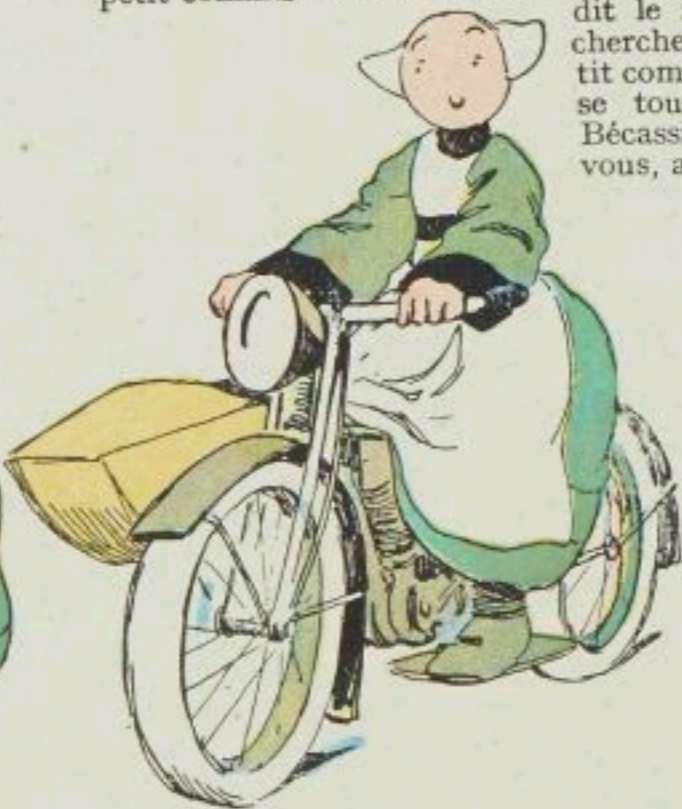
« Je suis pressé, dit le major, j'irai chercher avec le petit commis. » Et, se tournant vers Bécassine : « Aôh ! vous, attendez. »



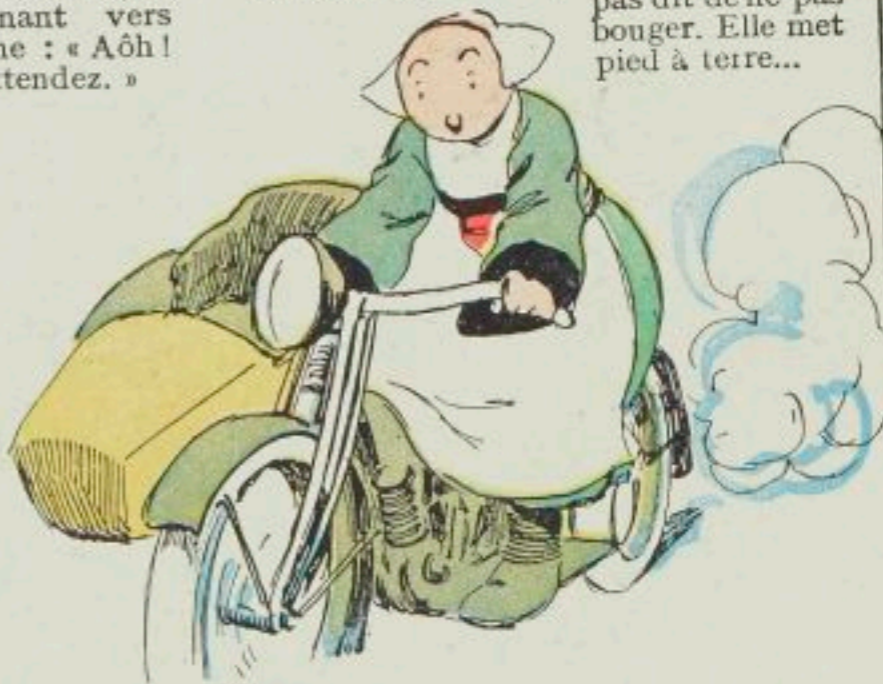
Il a dit Aôh, signe qu'il est encore fâché. Bécassine d'abord se tient bien sagement dans son fauteuil ; mais l'attente se prolongeant, elle s'ennuie ; elle voudrait bien se dégourdir les jambes. Après tout, le major ne lui a pas dit de ne pas bouger. Elle met pied à terre...



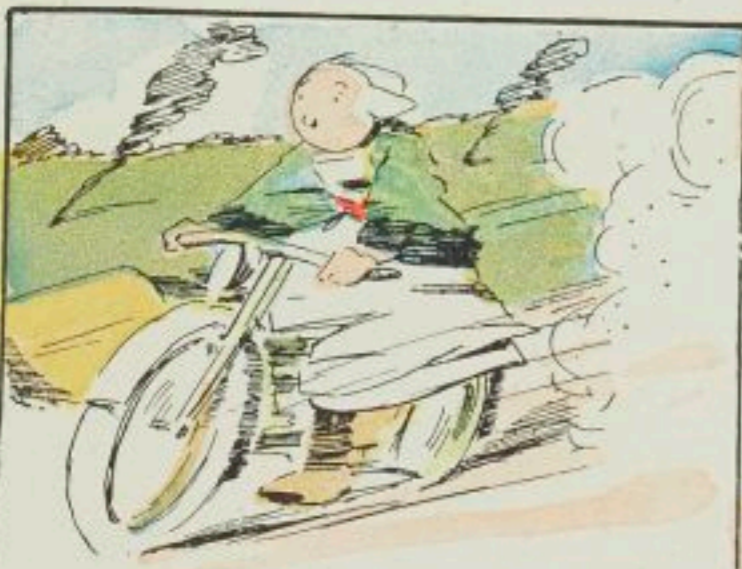
... regarde curieusement la moto. Est-ce drôle que cette machine, qui a l'air si tranquille, puisse devenir tout d'un coup pareille à une bête emballée... Comme on doit être secoué sur cette petite selle !



Est-elle bien rembourrée au moins ?... Mais oui, c'est assez doux ; vraiment, on n'est pas mal assis. C'est amusant, tout ça ; mais il faut descendre. Si le major revenait, il se fâcherait encore.



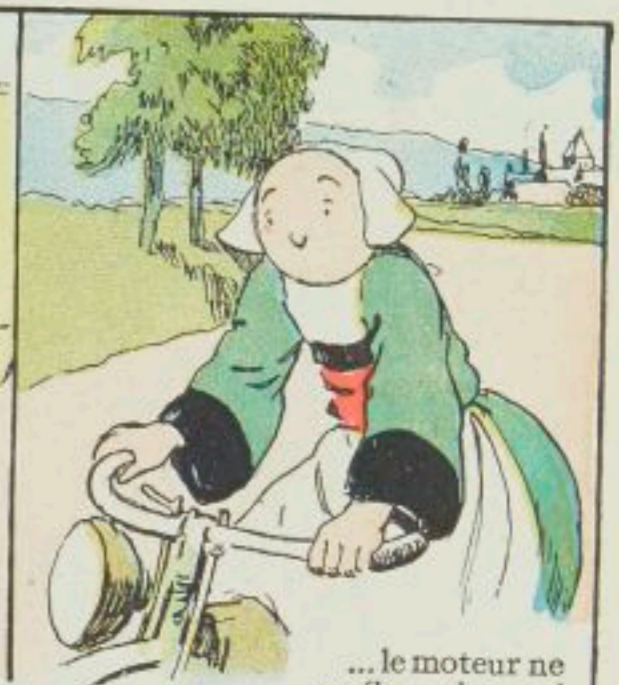
Qu'est-ce qu'a fait Bécassine ?... Voilà que, toute à sa curiosité, presque sans le vouloir, elle a tourné une poignée, manœuvré un levier. La moto, arrêtée à mi-côte, glisse sur la pente, doucement d'abord, puis plus vite.



Maintenant le moteur ronfle, pétarade, la vitesse s'accroît. Bécassine, qui a souvent fait de la bicyclette, réussit à maintenir la direction; mais comment arrêter cette machine du diable? Jusqu'où l'emènera-t-elle? Cramponnée au guidon, elle traverse en trombe des villages; les poules et les chiens s'enfuient épouvantés. « Arrêtez! » lui crient les paysans.



Elle voudrait bien, mais le moyen? Depuis combien de temps roule-t-elle ainsi? Quelques minutes ou des heures? Elle ne saurait le dire. Enfin, il lui semble que la vitesse diminue...



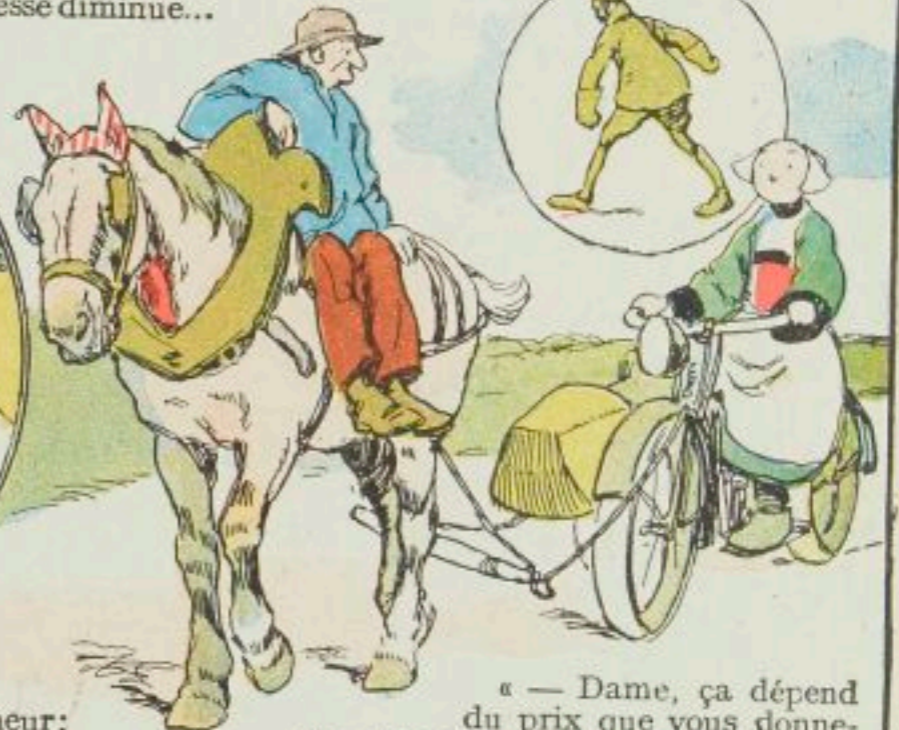
... le moteur ne ronfle plus si fort, il y a quelques ratés. Et puis, la machine s'immobilise, ayant consommé toute son essence.



Où est-elle? Très loin sans doute, peut-être aux environs de Marseille, dont elle parlait en riant le matin. La route est déserte. Mais au bout de quelques minutes passe un fermier, rentrant du labour. Bécassine s'informe.



Elle a de la chance dans son malheur; les routes qu'elle a prises au hasard l'ont ramenée du côté de Saint-Briac; elle n'en est qu'à une dizaine de kilomètres. Encore faut-il y rentrer. « Ce serait-il, m'sieu, à votre convenance d'atteler votre cheval sur cette machine? »



« — Dame, ça dépend du prix que vous donnerez. » Bécassine n'est pas regardante; elle offre vingt francs, qui sont acceptés. Le soleil se couchait quand elle arriva aux Mouettes. Bon marcheur, le major y était déjà. Il regarda Bécassine et dit: « Vous pas cassée... Bon. » Il regarda la moto et dit :



« Elle pas cassée... Bon! » puis, d'une voix tonnante, il cria: « Moi fâché, très!... — Probable, émit Bécassine, que c'est parce que j'ai fait faire à m'sieu le major tout son retour à pied. »



« — Non, dit le major. Ça, c'est du sport. — Probable, reprit Bécassine, que c'est parce que j'ai grimpé sans permission sur la machine. — Non, dit le major. Ça, c'est du sport. »



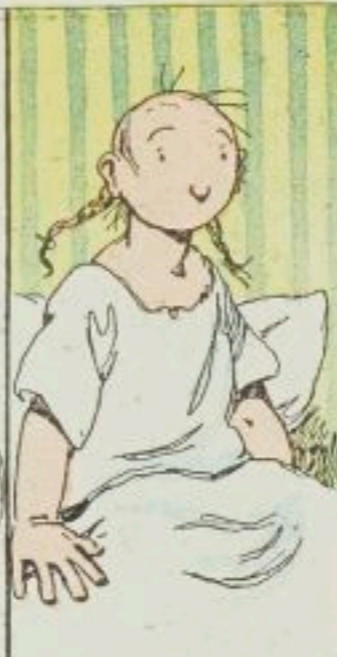
« — Alors, pourquoi que m'sieu le major est fâché? » Gravement, il prononça: « Parce que vous avez demandé, le chemin. Ça, c'est... »



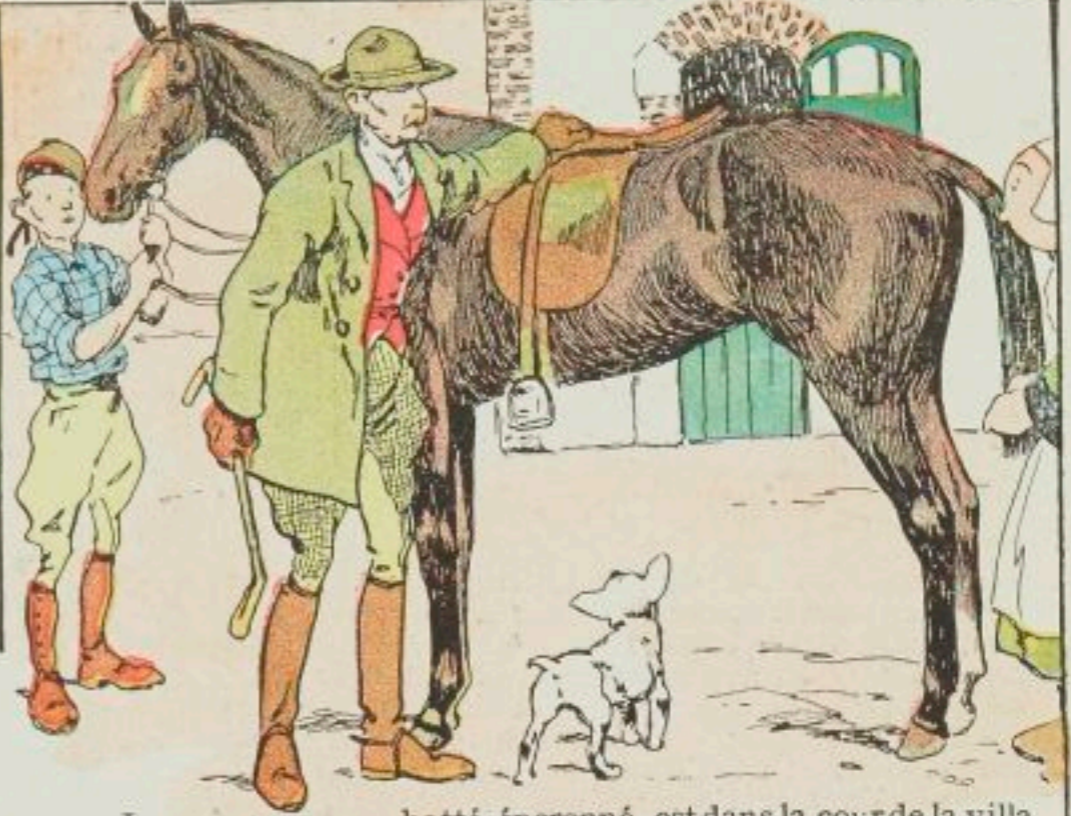
« ... contre le sport. » Et il conclut: « Si vous faites encore une chose, une seule, contre le sport, je chasserai vous... Aôh! »



La nuit d'après sa folle course en motocyclette, Bécassine a eu des cauchemars. Elle s'est vue traversant à toute vitesse des pays fantastiques, peuplés de sauvages qui la menaçaient. Au petit jour enfin elle a pu s'endormir d'un calme sommeil.



Deux heures après, la voix du major appelant miss Bécassine la réveille en sursaut. Elle s'habille, descend en hâte.



Le major, botté, éperonné, est dans la cour de la villa. Il caresse l'encolure d'un beau cheval qu'un groom tient en main : « Miss, dit-il, je vais voir un ami; repos pour vous aujourd'hui. Demain, nous reprendrons le sport ensemble. »



Il se met en selle, s'éloigne au petit galop de chasse. « Qu'est-ce qu'il va me faire faire demain? » murmure Bécassine.



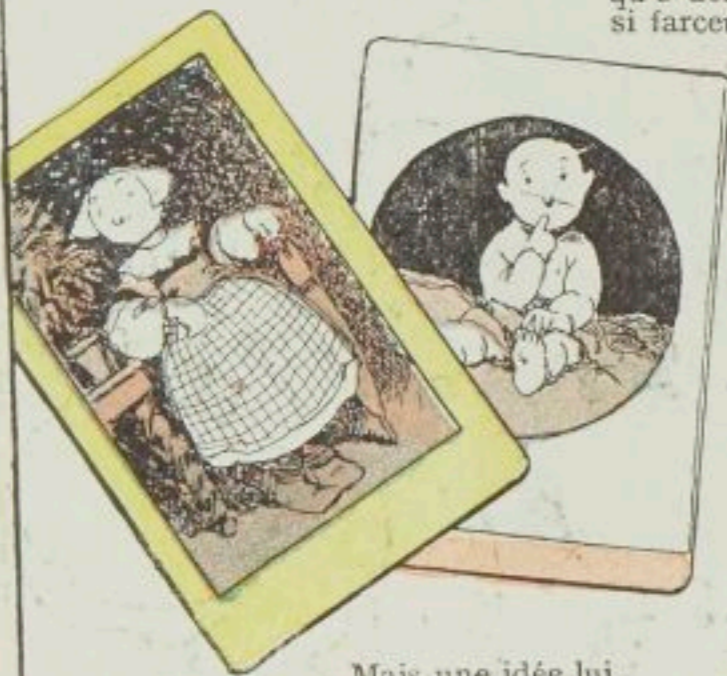
« — Probablement de l'avion, ou peut-être du scus-marin, » répond le groom. Bécassine ne le croit qu'à demi : il a l'air si farceur, ce groom, il ressemble à Zidore.



Cependant, elle demeure songeuse, vaguement inquiète. C'est dangereux, tous ces sports. Si, tout de même, elle se cassait le cou !... Tout en se promenant dans le jardin, elle s'attendrit...



... sur elle-même; elle a presque envie de pleurer. Son émotion lui rappelle que depuis bien longtemps elle n'a pas donné de ses nouvelles à ses parents, à son cher oncle Corentin. C'est très mal. Tirant des profondeurs de sa poche son fidèle stylo et un chiffon de papier, elle commence à leur écrire.



Mais une idée lui traverse l'esprit : ce qui leur ferait le plus plaisir, ce serait de leur envoyer son portrait. Ils n'en ont d'elle que du temps où elle était toute petite, du temps de l'Enfance de Bécassine et de Bécassine en apprentissage.



Puisqu'elle a sa journée libre, elle va se faire photographier. Elle remonte dans sa chambre, une belle chambre, avec une grande glace où elle se voit tout entière, et elle procède à une toilette soignée.



Il faut cela pour un portrait destiné à perpétuer son souvenir. Elle est satisfaite du résultat. Quand elle passe, dans sa tenue n° 1, devant le groom, celui-ci prend un air admiratif, lui demande si elle est de nocce



Bécassine, qui décidément ne sympathise pas avec lui, dédaigne de répondre. Mais y a-t-il un photographe à Saint-Briac? Le meilleur moyen de le savoir, c'est de le demander à l'aimable agent de...

... renseignements. Chance ! il est chez lui. « Non, dit-il, il n'y a de photographe, à cette époque de l'année, ni à Saint-Briac, ni à Saint-Lunaire. Il faut aller à Dinard. Justement le tramway va partir. »

L'ar extraordinaire, il est exact. Bécassine n'a que le temps de sauter sur le marchepied. Dans la baladeuse, elle retrouve le contrôleur qu'elle connaît déjà; elle fait avec lui un bout de conversation. Le temps passe vite, le tramway n'a pas une seule panne. Peu à peu, cette série de circonstances favorables dissipent la tristesse de Bécassine. Quand elle arrive à Dinard, elle a recouvré sa bonne humeur.



Sous l'écriteau, il y a une vitrine, et dans la vitrine des photographies représentant des dames, des messieurs, des enfants, tous très élégants, habillés à la dernière mode. Bécassine admire, mais se méfie.



C'est un photographe pour riches. Aujourd'hui où tout coûte si cher, il doit se faire payer des cents et des mille. Un petit marchand de fleurs passe. Bécassine s'informe : « Y a-t-il à Dinard un autre photographe? »

un photographe pour petites bourses? — Oui, il y en a un, par là, sous les baraquements qui sont près de la poste. » Bécassine remercie, se met à la recherche de la poste...

Dès la descente, au coin de la rue du Casino, un écriteau : *Photographe*, lui tire l'œil.



A la fenêtre, disposés dans des châssis, on voit des portraits de militaires, des portraits de pécheuses, des portraits de mariés et de fiancés. Bien sûr c'est moins joli qu'à l'autre boutique, mais c'est très bien tout de même et l'affiche dit *prix modérés*. Le parti de Bécassine est pris : c'est M. Gelatino qui aura l'honneur de reproduire ses traits.



D'une main ferme, elle tire le cordon de la sonnette.



... à la recherche des baraquements, tourne à droite, tourne à gauche, revient sur ses pas...



... se croit perdue, et enfin découvre une modeste masure sur laquelle elle lit : *M. Gelatino, photographe-artiste, prix modérés.*



Dès qu'elle eut sonné, Bécassine entendit des chuchotements. « Est-ce que ce sont eux? » demandait une voix d'homme. Une fillette regarda à la fenêtre et répondit : « Non, c'est une demoiselle. » Alors la porte s'ouvrit et M. Gelatino parut. Bécassine salua et dit : « Je viens pour me faire tirer en portrait. »



M. Gelatino la considéra longuement. Il murmura : « Type intéressant... Du caractère... Avec la tête de trois quarts et le corps de profil, on peut faire quelque chose de bien... »



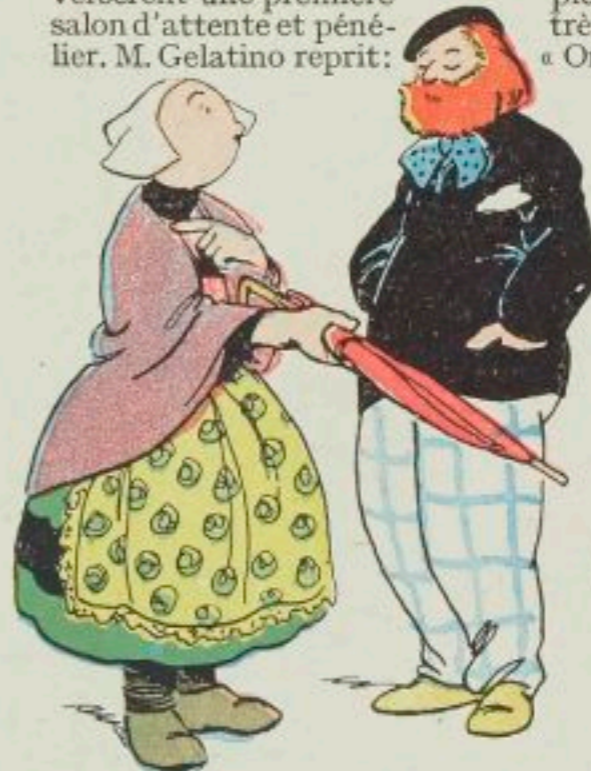
Il conclut : « Je suis photographe-artiste. Ce que je fais plaît beaucoup... C'est trois francs par portrait. Mes prix sont modérés. » Bécassine en convint. Ils traversèrent une première pièce qui était le salon d'attente et pénétrèrent dans l'atelier. M. Gelatino reprit : « On peut se faire... »



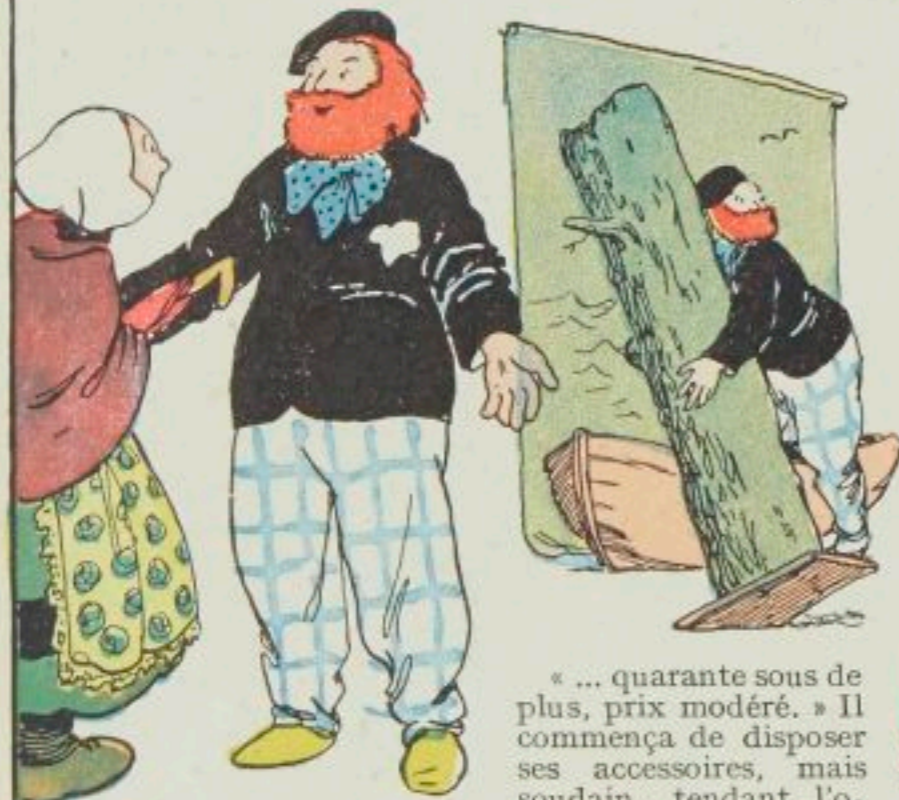
« ... tirer avec accessoire. Ça plaît beaucoup. C'est vingt sous de plus, prix modéré... Comme accessoires, nous avons ceci : on se met dans la barque, je dispose derrière une toile représentant la mer en furie. C'est dramatique, ça plaît beaucoup... Nous avons également ceci :



« ... On fait semblant de graver son chiffre dans l'écorce de l'arbre. C'est poétique, ça plaît beaucoup. » Hésitante, Bécassine regardait tour à tour la barque et l'arbre, également tentée par l'un et l'autre.



Elle demanda si elle ne pourrait pas, tout en étant dans la barque, graver son chiffre sur l'arbre. M. Gelatino réfléchit, puis dit : « Ça obligera à mettre l'arbre dans la mer. Après tout, dans ce pays... »



« ... les arbres poussent si près de la mer !... Ça peut se faire. Ça sera dramatique et poétique, ça plaira beaucoup. Deux accessoires, c'est... »



« ... quarante sous de plus, prix modéré. » Il commença de disposer ses accessoires, mais soudain, tendant l'oreille vers la porte, il dit : « Une seconde... Vous permettez? » Et il courut dans le salon. La petite fille était restée près de la fenêtre. « Tu ne les vois toujours pas?... »

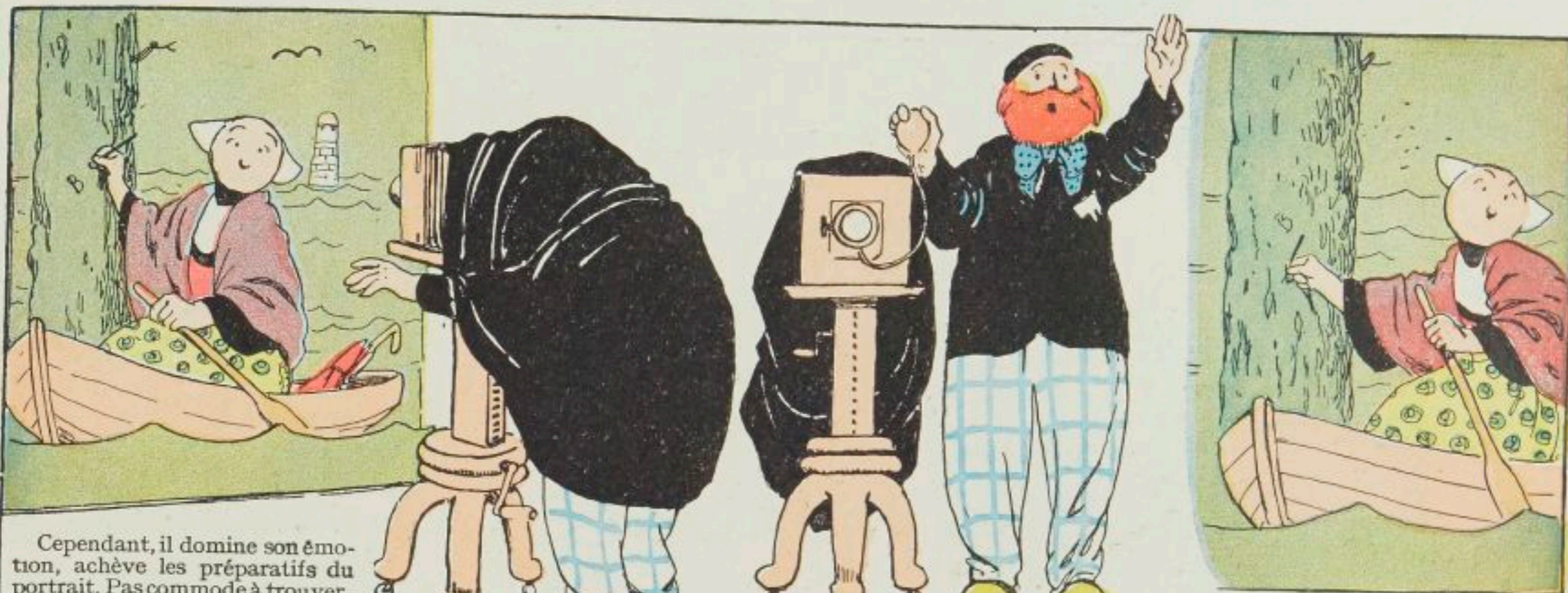


« ... demanda M. Gelatino — Non, papa. — Si tu les vois, appelle-moi. — Oui, papa. » Il rentra dans l'atelier. Pendant qu'il met en place ses accessoires, disons le motif de son agitation. M. Gelatino est un des locataires de l'homme noir que nous avons rencontré dans le tramway. Depuis la guerre, il... »

« ... n'a pas pu lui payer son loyer. L'homme noir l'a menacé de saisie et d'expulsion. Il doit venir aujourd'hui, accompagné de son huissier. M. Gelatino attend leur visite en tremblant. »



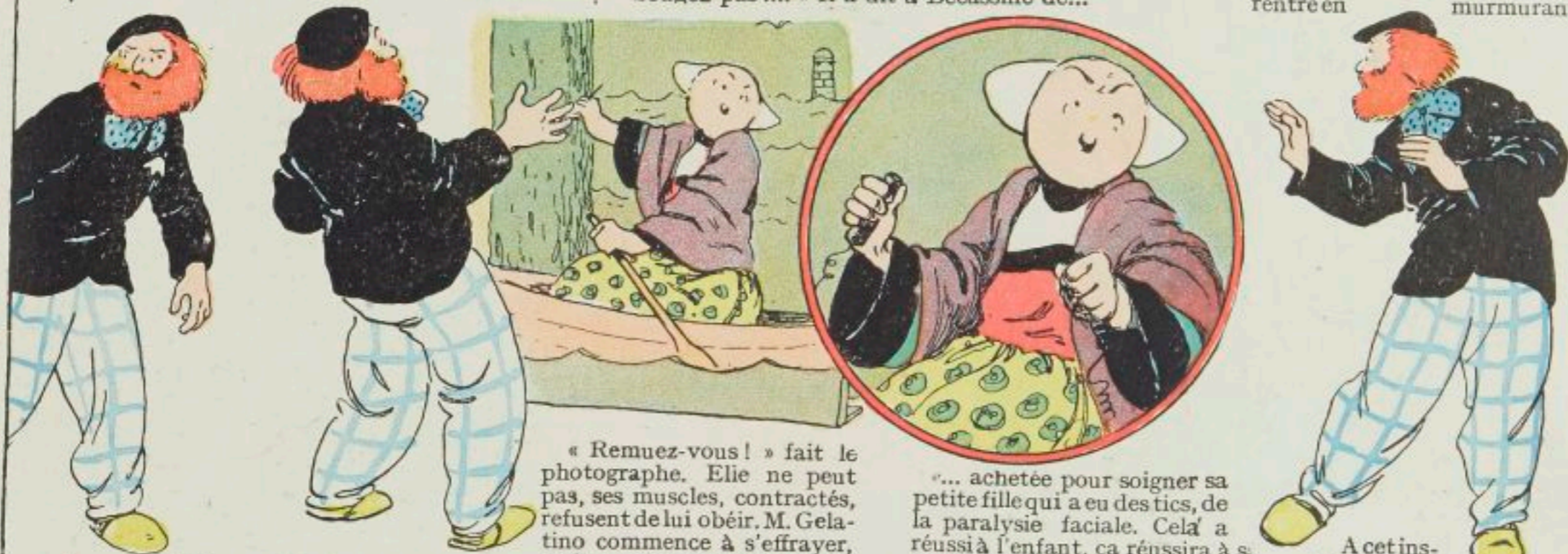
« ... n'a pas pu lui payer son loyer. L'homme noir l'a menacé de saisie et d'expulsion. Il doit venir aujourd'hui, accompagné de son huissier. M. Gelatino attend leur visite en tremblant. »



Cependant, il domine son émotion, achève les préparatifs du portrait. Pas commode à trouver, cette attitude ! « Penchez le corps en arrière... La tête plus à droite. Le bras bien étendu. Regardez en même temps l'arbre et l'objectif. Souriez... Là, nous y sommes, ça plaira beaucoup...

«... Ne bougez plus.» Au moment où il va presser la poire de l'appareil, sa fillette l'appelle : « Une seconde !... Vous permettez... Ne bougez pas !... » Il a dit à Bécassine de...

... ne pas bouger; pour un empire elle ne bougerait, mais que c'est difficile de rester dans cette pose tortillée ! Et il faut sourire ! Au bout de cinq bonnes minutes, M. Gelatino rentre en murmurant :



« Remuez-vous ! » fait le photographe. Elle ne peut pas, ses muscles, contractés, refusent de lui obéir, M. Gelatino commence à s'effrayer, mais une idée lui vient : il a une machine électrique...

«... achetée pour soigner sa petite fille qui a eu des tics, de la paralysie faciale. Cela a réussi à l'enfant, ça réussira à sa cliente. En hâte, il dispose l'appareil, glisse une poignée dans chacune des mains de Bécassine, fait passer le courant.

A cet instant, dans la pièce voisine, la voix de la petite fille crie : « Papa...

« Le propriétaire et l'huissier ont passé sans entrer, ils allaient sans doute chez un autre locataire. » Puis, regardant sa cliente : « Ah mon Dieu ! » s'écrie-t-il. Le sourire, changé en grimace, défigure Bécassine.



«... papa, les voilà. — Une seconde !... Vous permettez ? » dit M. Gelatino, qui se précipite. Bécassine, une fois de plus, reste seule. D'abord elle éprouve un grand bienfait du traitement électrique, mais les minutes passant, des picotements douloureux se font sentir; ses muscles se contractent de nouveau; elle voudrait lâcher les poignées, elle ne peut pas.

Quand le propriétaire et l'huissier sont entrés dans l'atelier, la pauvre fille était dans...

... un tel état qu'ils l'ont prise pour un accessoire supplémentaire, un mannequin, et ont parlé de la joindre aux objets saisis. Cela lui a donné un sursaut d'énergie; elle s'est enfuie; mais elle s'est juré de ne jamais plus se faire tirer en portrait, du moins par M. Gelatino, photographe-artiste, prix modérés.



Pesamment chargés, le major et Bécassine cheminent sur les rochers couverts d'algues qui bordent le petit port de Saint-Briac.

« Faites attention, miss, dit le major, ça glisse. — Pas de danger que je tombe, riposte fièrement Bécassine, j'ai le pied marin. »

Ils arrivent à une digue qui, peu à peu, s'élève au-dessus des rochers, et commencent de la gravir.



Le major a pris de l'avance; au bout de quelques instants, il se retourne. Bécassine a perdu toute fierté. Elle suit péniblement son maître; elle est courbée, hésitante; il semble que ses jambes soient de coton.

« Allô! miss, ça ne va pas? Vous êtes malade? — J'ai le vertige. » Le major ne peut s'empêcher de rire. « Miss, la digue a seulement un mètre de haut. — Ça ne fait rien, j'ai le vertige tout de même. Moi, j'ai pas le pied marin dans la... »

« ... montagne. — Aôh! fait le major redevenu grave, il faut aller malgré le vertige. Cela est le sport. » Bécassine reprend sa marche. Heureusement, peu après on redescend sur les rochers; on atteint une barque. Bécassine y saute d'un bond.



« Aôh! vous n'avez plus peur: voilà le pied *remariné*. » Non. Bécassine n'a pas peur de la mer; elle l'a connue toute petite, elle l'aime. Malgré l'opposition du major, elle a pris les rames...

... et dirige la barque vers le *Floréal* que, depuis quelques jours, en raison de gros temps, on a abrité dans le port. « Hurrah! miss Bécassine, s'écrie Tacy-Turn... »

« ... vous ramez bien; cela est du bon sport. » Encouragée par ces éloges, se piquant d'honneur, Bécassine accomplit une manœuvre savante qui, doucement, sans heurt, range la barque contre le yacht. « Hurrah! hurrah! » crie de nouveau le major. Tous deux montent à bord. En quelques minutes, les voiles sont dépliées et hissées. Il fait une jolie brise, un temps à souhait pour la promenade en mer.



« Prenez la barre, miss. Je dirai les indications pour sa manœuvre. » Pénétrée de l'importance de son rôle, Bécassine s'assied au gouvernail. Difficile, la sortie du port; il y a des barques à éviter; le courant est violent; des écueils rétrécissent...

... le chenal. Sans trop de fautes, elle se tire de cette tâche compliquée. En pleine mer il n'y a plus qu'à se tenir dans le vent, chose aisée. « Hurrah! miss, dit le major, lord Beatty, notre grand amiral n'aurait pas fait mieux. — Monsieur le major se moque de moi. » Non, il ne se moque pas. Il s'amuse...

... et plaisante. « Nous allons faire le lunch et boire à la santé de l'amiral Bécassine. » Il a sorti de son sac une bouteille de son vieux porto; il remplit deux verres. « A votre santé, miss. — J'vous rends bien la pareille, m'sieur le major. »



Des sandwiches composent le repas, que Bécassine trouve délicieux. Penché sur son bord, voiles gonflées, le *Floréal* court d'une allure de cheval emporté, piquant droit sur le cap hautain que domine le phare de Fréhel.



Et voici que, chassés par la marée de la baie de la Fresnaye, de grands vols d'oiseau remplissent le ciel, tourbillonnent autour du bateau. « Sont-ils jolis! sont-ils jolis! s'exclame Bécassine, extasiée. — Passez le fusil, miss. — Le fusil? — Oui, là, l'étui jaune. »



... oiseau, et d'une seule cartouche. Depuis dix ans, jamais il n'a manqué. Et il conclut: « Cela est le bon sport. — Bon sport, ou pas bon sport, murmure, pas trop haut, Bécassine, c'est méchant, c'est cruel! » Mais soudain, d'une voix étouffée, le major dit: « Un canard! baissez-vous. »

Ah! c'est un fusil que contient ce bel étui de cuir. Bécassine le passe, puis soudain: « Monsieur le major ne va pas tuer un de ces jolis oiseaux! ce serait méchant. — Non, pas un de ceux-là, un oiseau de chasse, un oiseau qui se mange. » Tout en montant méthodiquement son fusil, il explique: il ne tire chaque jour qu'un seul...



Un point noir, tout là-bas; et rapidement cela grossit; on voit maintenant le cou étendu, les ailes qui battent. L'oiseau est presque au-dessus du bateau, très haut. Le major a levé son fusil. Juste au moment où il appuie sur la gâchette...



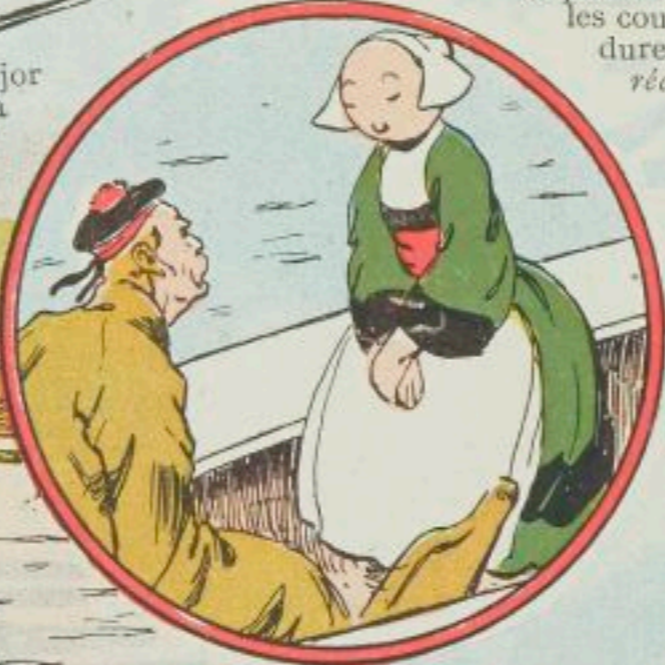
... Bécassine donne un brusque coup de barre. La détonation retentit. Le canard, effrayé, fait un crochet, s'éloigne, disparaît. « Aôh! dit le major, manqué!... Le premier depuis dix ans! » Puis, se tournant vers Bécassine:



« Vous avez fait exprès? — Oui, balbutie-telle. — C'est la faute contre le sport, la faute impardonnable... Quittez la barre. »



Le major a pris la barre. Il a sa figure des heures de grande colère, et de ses lèvres serrées s'échappent de brèves interjections qui ne doivent pas être des avertissements pour la pauvre Bécassine.

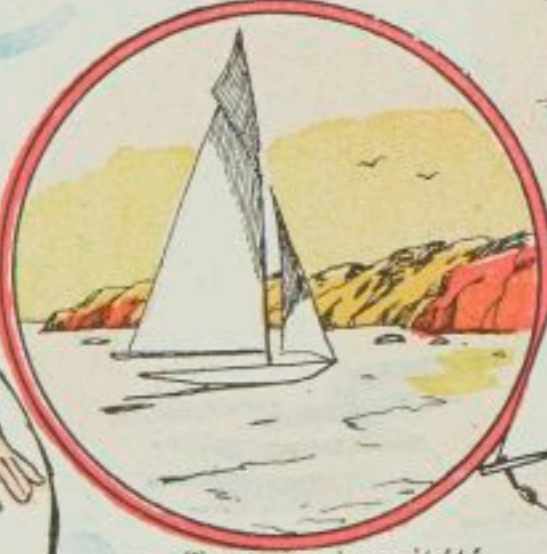


Le major a repris son empire sur lui-même, et c'est d'une voix presque calme qu'il prononce : « Levez-vous, miss Bécassine, j'ai des choses graves à vous dire. » Bécassine se dresse dans l'attitude d'un coupable devant son juge.

Une demi-heure passe ainsi. Maintenant, le cap est doublé; une longue côte rocheuse apparaît, fuyant vers le sud-ouest, dorée par les rayons du soleil qui commence à descendre.



Bécassine regarde la mer où se creusent des vagues profondes, à un mouvement de crainte et répond : « J'ose pas... »



« — Tant pis, ç'aurait été plus sportif... Alors, je vais vous débarquer. » Bécassine se demande si elle a bien compris : la débarquer, comme cela, sans bagages, sans rien, dans ce pays perdu ! Cependant le major gouverne droit sur la côte. On en est tout près maintenant, on distingue une crique rocheuse...

... un sentier en zig-zag, qui est falaise. Dans la crique, l'eau est profonde et calme. Tacy-Turn y conduit le bateau, l'amarre. Il saute sur un rocher, tend galamment la main à Bécassine.

Effrayée, celle-ci s'est réfugiée à l'autre bout du bateau. Elle s'y tient debout, cramponnée à un cordage, car on est juste à la pointe de Fréhel, et les courants secouent durement le *Flo-réal*.



« Vous m'empêchez de voir, crie Tacy-Turn, asseyez-vous ! » Comme un chien que son maître gronde, Bécassine se fait toute petite.



« Miss, continue le major, vous m'avez fait manquer le canard; je ne puis garder une personne qui a fait une si grande faute contre le sport; nous devons nous séparer tout de suite. Voulez-vous vous jeter à l'eau, partir à la nage ? »



« Descendez, miss. » Elle obéit. Tous deux se regardent un instant en silence. Puis le major extrait de son portefeuille des billets de banque, les tend à Bécassine : « Prenez. »



« Pour moi, tout ça? » Le paquet est gros, une vraie fortune, semble-t-il à Bécassine.

« — Oui, pour vous. J'ai dit que je vous chasserais tout de suite si vous faisiez encore une faute contre le sport. Je vous chasse... »

« ... J'ai dit aussi que je paierais largement. Je paye. Cela est juste... » Tacy-Turn hésite à parler encore, car il n'aime pas les longs discours...

... puis, se décidant, il reprend : « Je regrette... Vous êtes mauvaise pour le sport, mais vous êtes bonne du cœur. Je penserai à vous souvent... Secouons les mains ensemble. » Il est ému et Bécassine l'est plus encore.



« Adieu, miss Bécassine. Beaucoup de prospérités je vous souhaite. — A... dieu... M'sieu... l'ma... jor. » C'est tout ce qu'elle peut dire, car elle sanglote, maintenant, comme si elle avait perdu toute sa famille.

Le bateau s'éloigne rapidement. A l'arrière un petit point blanc : le mouchoir du major continue l'adieu. Bécassine agite le sien longuement, puis quand le *Floréal*, doublant la pointe, a disparu, elle dit :

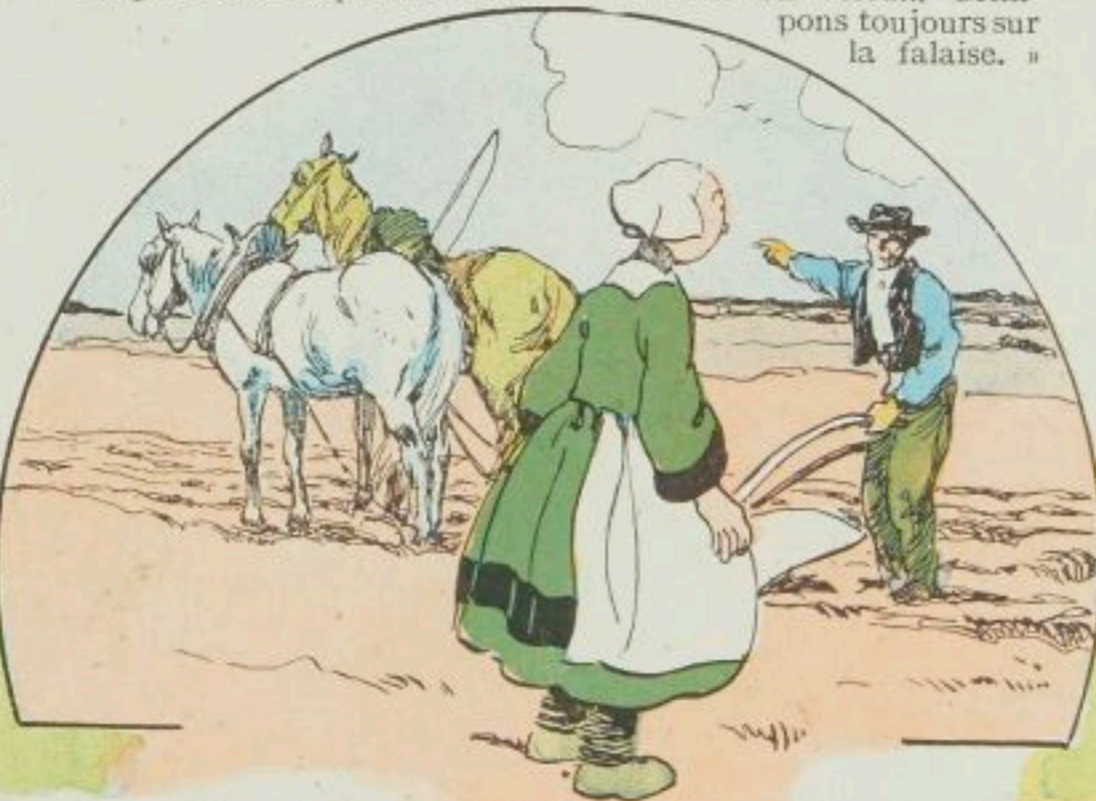
« Je devais être cuisinière, j'ai pas pu arriver à Kercoz. J'ai été compagnon pour le sport, j'ai pas pu le rester. Quoi que je vais faire maintenant?... On verra... Grimpons toujours sur la falaise. »



En haut, c'est la lande immense, déserte. « Faut me presser, reprend Bécassine. Y a plus que pour deux ou trois heures de jour et je me soucie pas de passer la nuit ici. »



Elle se met à marcher très vite. « Heureusement, réfléchit-elle, c'est pas le bagage qui m'alourdit. » Et elle rit, enchantée de cette plaisanterie.



A un croisement de chemins, elle s'arrête, hésitante. Heureusement, un paysan est là, labourant son champ. Bécassine l'interpelle : « Quoi qu'y a de ce côté? — La mer. — Et de ce côté? — La mer. — Et de ce côté? — ... — Hein? vous dites? » Le paysan répète les mêmes mots. « J'avais bien entendu... »



... monologue Bécassine. « Il a dit : de ce côté y a plus rien... Alors c'est le bout du monde; ça doit être curieux, faut que j'aille voir ça... En avant! »



Sur le petit chemin où elle s'est engagée, Bécassine, depuis une heure, marche d'un bon pas. La lande s'étend plate et morne. « C'est vrai, murmure la brave fille, qu'y a rien, plus rien de rien dans cette contrée; tout de même, c'est-y bien le bout du monde?... »

«... Le bout du monde, j'ai lu quelque part que c'était tout neige et glaces, tandis que je me sens une chaleur à changer un œuf dur en poussin. » Soudain, elle tombe en arrêt :

Là-bas... au bord de la route, on dirait... mais oui... un poteau indicateur. Un poteau indicateur au bout du monde !... Qu'est-ce donc qui peut être écrit dessus ? La curiosité fait prendre le pas de course à Bécassine.

Elle atteint le poteau, lit. Brusquement, elle est prise d'une crise de rire. La plaque porte ces mots qui n'ont rien de comique : PLURIEN... 7 kilomètres. Cependant, Bécassine s'esclaffe

« Ce que c'est drôle ! monologue-t-elle. Le paysan a dit Plurien, qui est un nom de village, et j'ai compris plus rien. C'est comme qui dirait un jeu de mots, le premier de ma vie, et je l'ai fait sans le vouloir ! » Son rire redouble.

Mais une pensée moins gaie la remet debout : c'est loin encore, ce Plurien, et elle est fatiguée, et le soleil n'est plus qu'un gros globe rouge tout proche de l'horizon. Hâtivement, elle reprend sa marche.

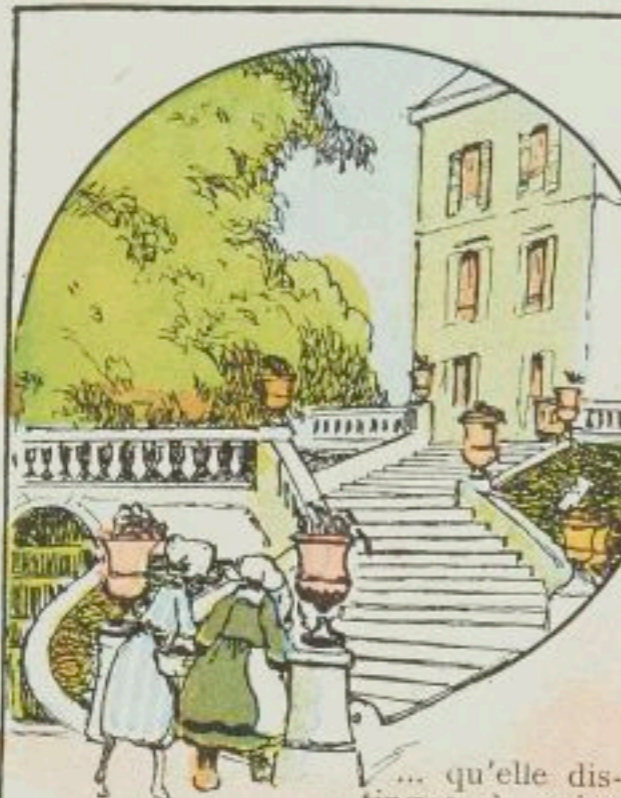
Maintenant, le chemin s'anime de quelques charrettes, de quelques passants; le village apparaît dans le lointain. Il faudrait l'atteindre avant la nuit Bécassine essaie de marcher à grandes enjambées, ce qui amuse fort une troupe de bambins revenant sans doute de l'école. Mais elle se sent à bout de forces, elle ne peut plus avancer.. A gauche de la route, voici une grande grille, une belle allée, au bout de laquelle, dans le crépuscule, on aperçoit un château.

Peut-être qu'on voudra bien lui donner un bol de soupe, lui permettre de coucher dans la grange. Elle offrira de payer. Pourtant c'est bien hardi d'entrer ainsi chez les gens. Elle hésite, puis, timidement, par une porte de service, pénètre dans la ferme du château.

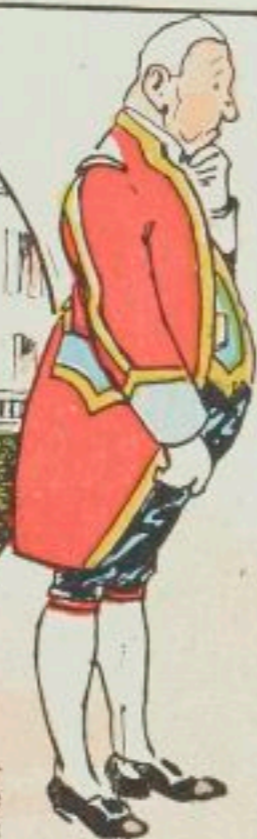
Au milieu de la cour, une femme surveille les derniers travaux de la journée, donne des ordres. Ce doit être la fermière.

Bécassine va à elle, lui expose sa requête :

« Suivez-moi, ma brave fille. » Tiens ! il lui semble qu'elle a souvent entendu cette voix; et n'a-t-elle pas déjà vu cette silhouette...



... qu'elle distingue à peine dans le demi-jour? Mais ce n'est pas à la ferme que la femme la conduit; elle a pris la grande allée, elle marche vers le château. Toutes deux gravissent le perron, pénètrent dans



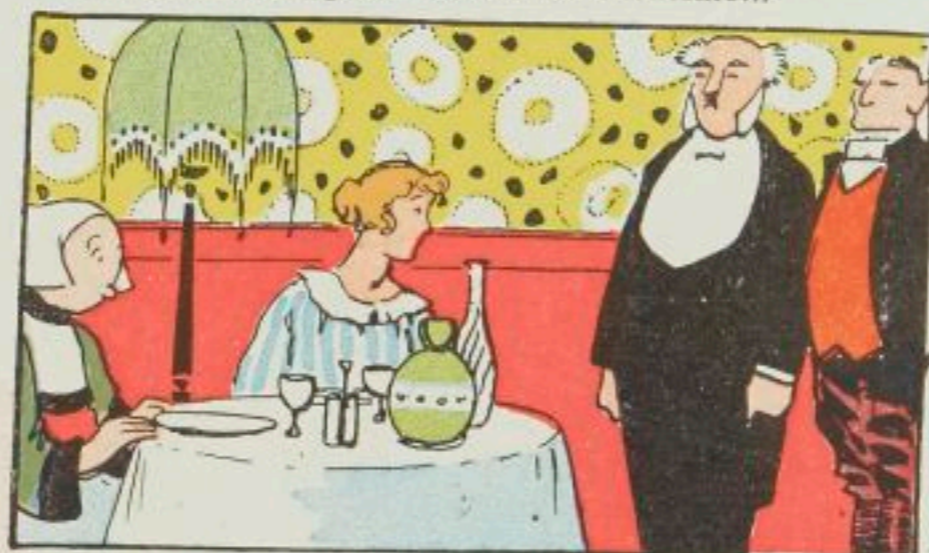
... dont la porte est ouverte par un valet de pied, qui s'incline respectueusement. Et soudain, deux cris retentissent ensemble: « Bécassine! — Virginie! » Les deux amies s'embrassent devant le valet de pied ahuri. « En voilà une surprise! s'exclame Bécassine...



« ... En voilà une chance! C'est drôle, depuis que je suis en Bretagne je rencontre tout le temps des gens de connaissance, et ça n'est jamais des Bretons. » Virginie ne paraît pas moins enchantée qu'elle. Elle l'entraîne dans un petit salon, puis, remarquant ses traits tirés :



« Tu es fatiguée. Assieds-toilà. Tu as faim peut-être? — Une faim d'ogre, avoue Bécassine. — Très bien, nous allons dîner ici, ce sera plus intime. »  
Virginie sonne...



... donne des ordres. En quelques minutes, le couvert est dressé, des plats au fumet appétissant sont disposés sur une table-servante. « Laissez-nous, dit aux domestiques la maîtresse de maison; nous nous servirons nous-mêmes. »



Bécassine a mangé, en effet, comme un ogre. Maintenant, elle retrouve la parole. Confortablement installée dans son fauteuil, elle parle, elle parle, elle évoque tous les souvenirs d'autrefois.



« Tu te rappelles, quand nous étions employées aux tramways de Versailles, que tu portais le calot et la blouse, et que le père Lemboité, notre conducteur, nous grondait pour un oui, pour un non... Si jamais j'aurais pensé te retrouver châtelaine, avec je ne sais combien de domestiques!...



« ... Ce que c'est cossu, chez toi! Des fauteuils tout dorés, des tableaux... on ne sait pas bien ce que ça représente, mais y a de bien beaux cadres...



« ... et de l'or sur les meubles, sur les murs, partout!... Ce que tu dois être heureuse! — Pas tant que tu crois. » Virginie va s'expliquer, mais une femme de chambre entre, annonce que la toilette de soirée de madame est préparée. « Tu t'habilles à l'heure d'aller se coucher! » s'exclame Bécassine.



« Ça m'ennuie assez, mais il le faut... Viens avec moi, nous causerons pendant que je passerai ma robe. » Elles montent aux appartements particuliers.



Dans le cabinet de toilette, Bécassine et Virginie sont seules, celle-ci ayant refusé les services de sa femme de chambre. Bécassine inspecte la pièce, qui est d'un modern-style effarant.

Elle se pâme devant le lavabo où, sculptées et peintes, sont représentées des plantes et des bêtes aquatiques. « C'est-y beau ! répète-t-elle. Ça a dû en coûter un prix... — Un prix fou, confirme Virginie. Mon mari a acheté ça quinze mille francs à l'exposition des Décorateurs Incompris. »



« Quinze mille francs !... » De stupefaction, Bécassine perd un instant la parole, puis elle reprend : « Faut-y qu'il soit riche... »



« ... ton mari ! D'où que ça lui vient, cette fortune ? — Je vais te le raconter. »  
Laissons la châ-quer aux soins lette et résu récit.  
raconte. »  
telaine va- de sa toi- mons son



La dernière année de la guerre, Virginie, jusque-là receveuse de tramways à Versailles, hérita d'une petite ferme située en Bretagne. Elle l'exploita elle-même avec beaucoup de succès.

A chaque marché, les produits de la ferme étaient plus abondants et se vendaient plus cher ; la fermière réalisait de beaux bénéfices. Son mari, Nicolas Despoix, l'avait rejointe. N'aimant pas les travaux des champs, il s'était placé comme contremaître dans une briqueterie des environs.



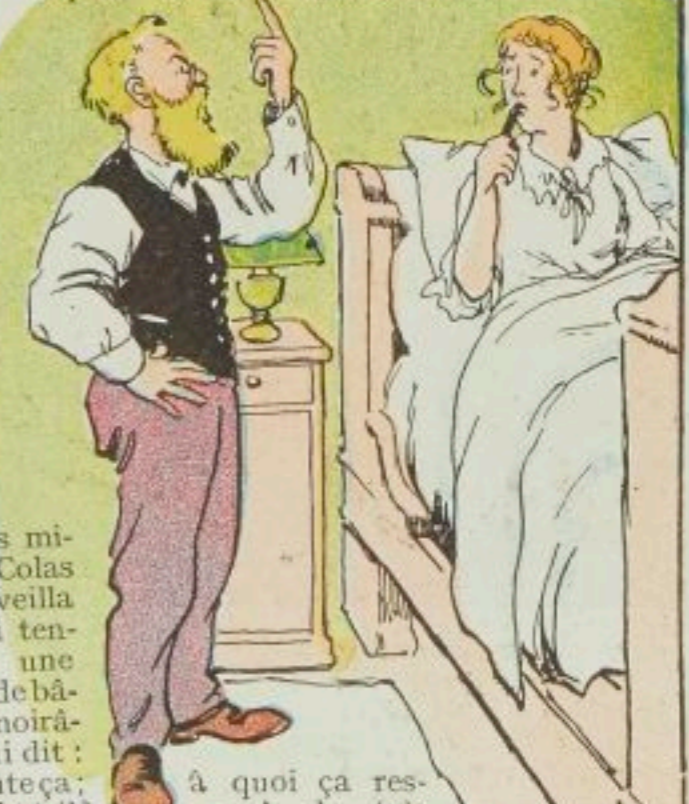
Tandis que Virginie se trouvait parfaitement heureuse, Nicolas — ou Colas, comme on l'appelait ordinairement — maugréait sans cesse. Il était hanté par des désirs de fortune rapide et de grande vie.



Autrefois, ouvrier dans une importante chocolaterie, il se rappelait avec envie le luxe de son ancien patron : ne l'avait-il pas rencontré, un dimanche, conduisant une voiture à quatre chevaux ! « Je ne serai content affirmait-il, que quand j'aurai trouvé un produit, genre chocolat, qui me fasse riche ! »

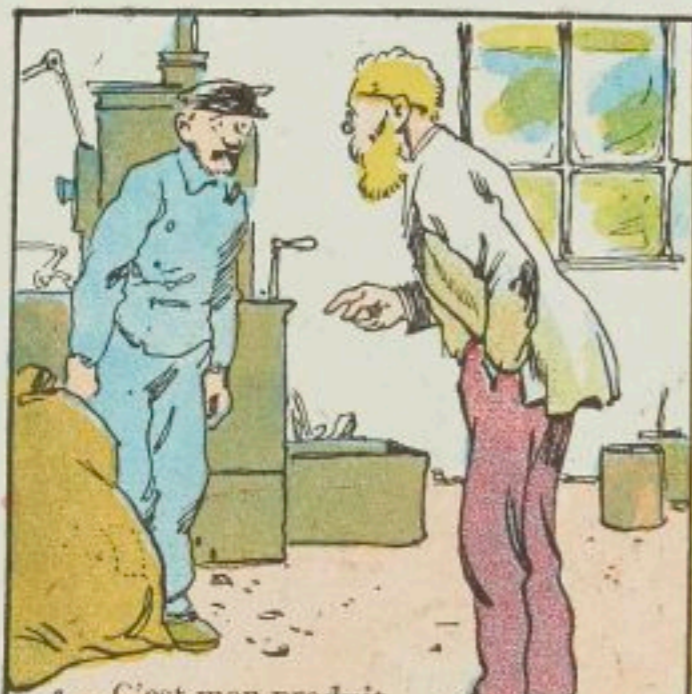


Un soir il arriva à la ferme, transfiguré, radieux. « Je crois que j'ai trouvé, » dit-il. Il s'empara du fourneau et se livra à une mystérieuse cuisine. Virginie s'était couchée et dormait profondément.



Vers minuit, Colas la réveilla et, lui tendant une sorte de bâton noirâtre, lui dit : « Goûte ça ; semble-t-il ? »

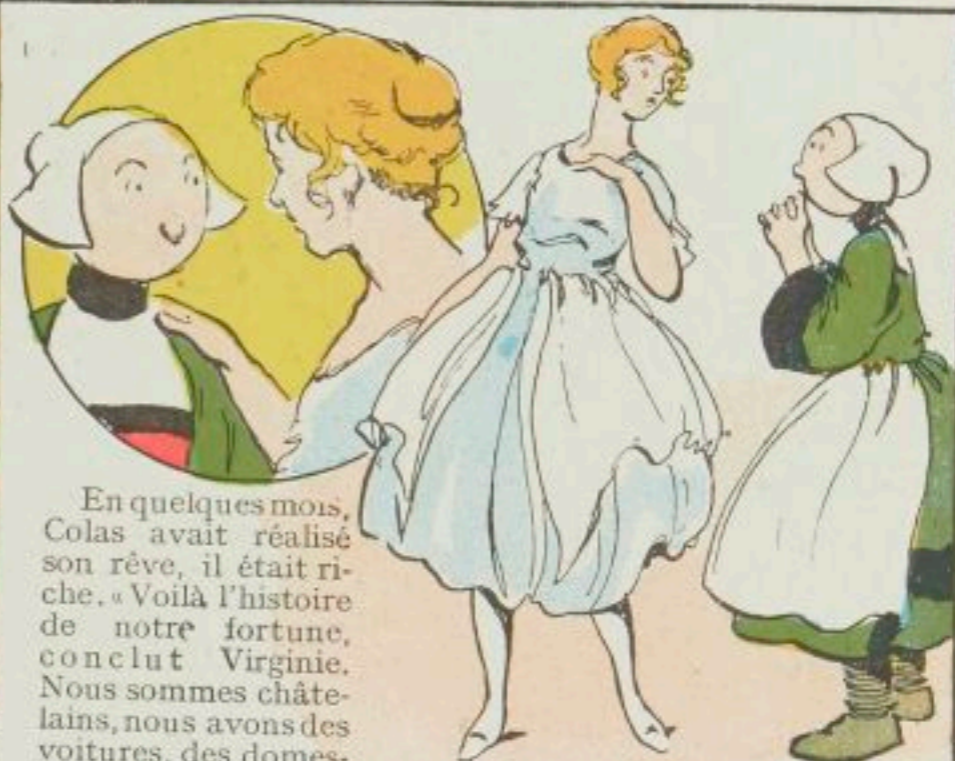
« À quoi ça ressemble-t-il ? — A du très mauvais chocolat. Qu'est-ce que c'est ? — C'est de la terre à briques mélangée de farine, de mélasse et de pulpe de betterave. »



« ... C'est mon produit, mon invention, le Colas. Ça ressemble à du chocolat, tu l'as dit : notre fortune est faite ! » Virginie n'en était pas persuadée ; pourtant elle n'osa refuser à son mari les économies réalisées dans la ferme. Il les employa à monter une petite usine.



Elle vivait penneusement, quand Colas imagina l'affiche que nous reproduisons. Placardée dans toute la France, elle eut un succès fou, fit demander partout le Colas. L'usine décupla d'importance.



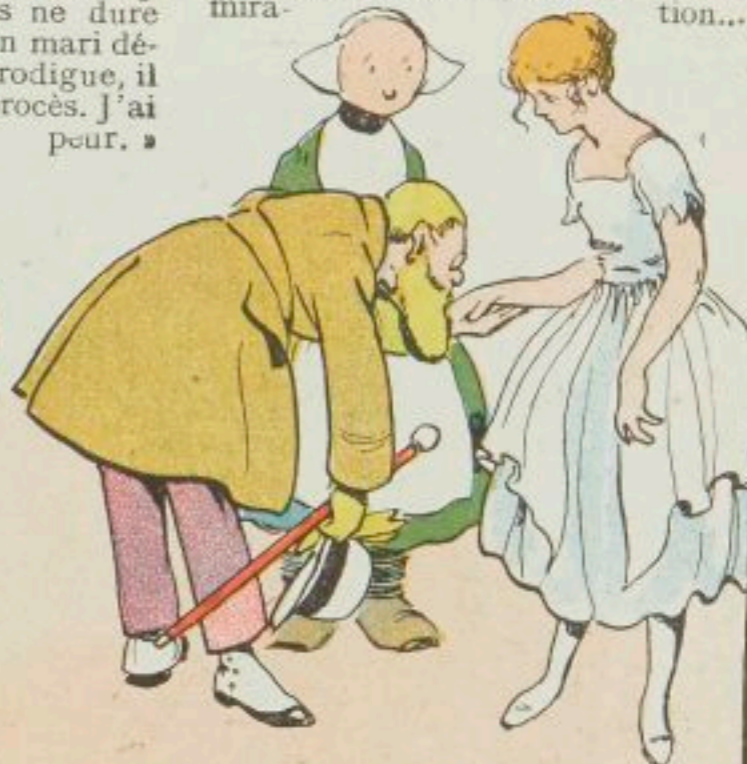
En quelques mois, Colas avait réalisé son rêve, il était riche. « Voilà l'histoire de notre fortune, conclut Virginie. Nous sommes châtelains, nous avons des voitures, des domestiques... Je n'en suis pas plus heureuse. Et j'ai peur : bien trop vite acquis ne dure guère. Mon mari dépense en prodigue, il a de gros procès. J'ai peur. »

Bécassine l'écoutait distraitemment. Elle regardait son amie qui avait achevé sa toilette. Avec admiration...

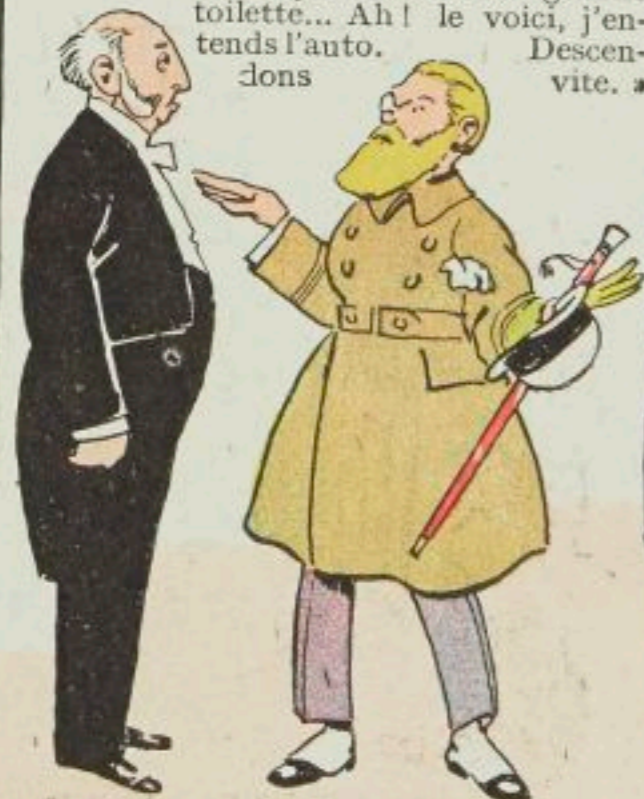


... elle s'écria : « Comme tu es belle ! On ne te reconnaît pas. — Merci du compliment, » fit en souriant Virginie. Bécassine reprit : « Mais enfin, pourquoi changes-tu de robe à cette heure-ci ? — Parce que mon mari revient ce soir de Paris. Il veut toujours me voir en grande toilette... Ah ! le voici, j'entends l'auto. Descendons vite. »

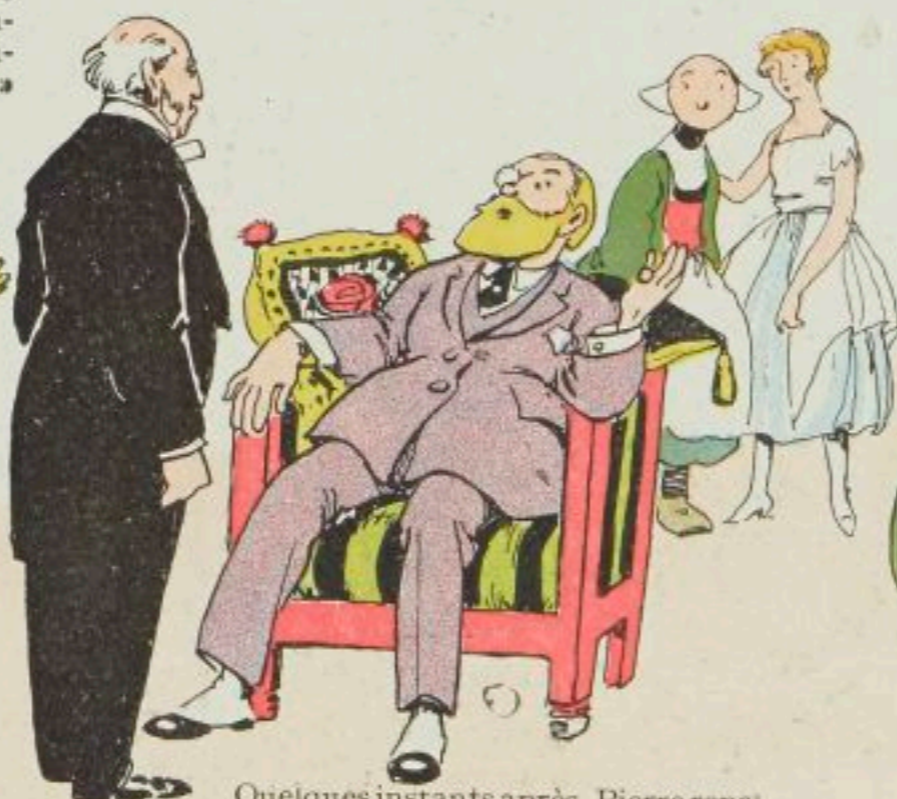
Elles se précipitèrent dans le vestibule ; les domestiques du château s'y alignaient et quand Colas parut, tous crièrent avec un ensemble parfait : « Salut à notre bon maître ! Vive notre bon maître ! » Le châtelain allait de l'un à l'autre, remerciant, enchanté de cette réception qu'il jugeait tout à fait seigneuriale.



Puis il baisa la main de sa femme et désignant Bécassine : « Une nouvelle servante ? demanda-t-il. — Non, dit Virginie, mon amie Bécassine, arrivée ce soir. » Le voyant froncer les sourcils, elle se hâta d'ajouter : « Bécassine Labornez, de Clocherles-Bécasses, vieille famille bretonne. — Très bien, » fit le nouveau riche rasséréiné.



Il se tourna vers le maître d'hôtel : « Pierre, dit-il, qu'on me prépare quelque chose à manger. Je comptais dîner en route, mais je n'ai trouvé aucun restaurant digne de moi. »



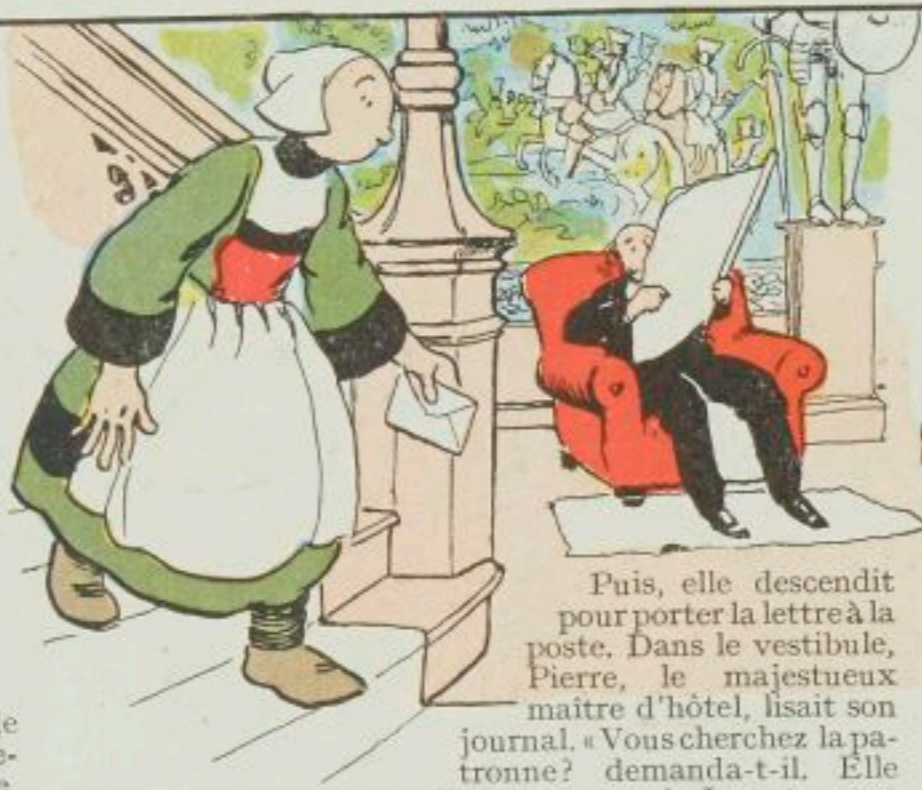
Quelques instants après, Pierre reparut, annonça que Monsieur était servi. Son maître le regarda sévèrement : « Vous oubliez, Madame et Mademoiselle, dit-il. Ne sont-elles pas servies, elles aussi ? — Mais, Monsieur, ces dames ont déjà dîné. » Colas le toisa plus sévèrement encore et prononça :



« Elle peuvent avoir envie de recommencer. Je suis assez riche pour que, chez moi, on puisse dîner deux fois. Ne l'oubliez pas. » Il offrit un bras à Virginie, l'autre à Bécassine, et passa dans la salle à manger.



Le lendemain, à son arrivée, Bécassine, le- vée de bonne heure, constata que sa garde-robe était bien pauvre pour un château. Elle écrivit aussitôt une belle lettre au major Tacy-Turn, le priant de lui renvoyer ses effets.



main de Bécassine, le- bonne heure, doit être à la ferme; elle y passe sa vie. Le patron est dans le parc, habillé... vous verrez comment : c'est tordant. » Il se renversa sur son fauteuil, puis, clignant de l'œil, il reprit :

Puis, elle descendit pour porter la lettre à la poste. Dans le vestibule, Pierre, le majestueux maître d'hôtel, lisait son journal. « Vous cherchez la patronne? demanda-t-il. Elle



« Ce Colas, quel parvenu ! Quel croquant ! — Gardez vos réflexions pour vous, » répondit Bécassine, qui, élevée dans des traditions de respect, n'aime pas qu'on parle mal des maîtres.



Dans le parc, au détour d'une allée, elles'entendit appeler : « Mademoiselle Bécassine de Clocher-les-Bécasses. » Le châtelain accourrait vers elle.



Re- marquant la lettre qu'elle tenait à la main : « Vous allez la porter à la poste ! s'exclama-t-il. Ce n'est pas le rôle d'une invitée. Ce ne serait pas grand genre. J'ai des gens pour ces besognes. »



A quelques pas, un petit garçon planta des fleurs dans une corbeille. Il l'appela : « Aide-jardinier, fit-il avec emphase, allez dire au premier maître d'hôtel de dire au premier valet, de chambre, de dire au groom qu'il porte cette lettre à la poste. »



Satisfait de cette énumération, qu'il jugeait tout à fait grand genre, il revint à Bécassine. Sans transition, il lui demanda : « Comment trouvez-vous mon vêtement? » Il se montrait de face, de dos, en arrondissant les bras. Bécassine considérait avec stupéfaction les nombreux dessins qui bariolaient l'étoffe.



Par politesse, elle répondit : « C'est un beau *panetot*. — Ça s'appelle un pyjama, rectifia Colas ; c'est ce qu'on fait de mieux et de plus cher comme vêtement du matin : tout à fait grand genre... »



« ... En toutes choses, j'aime le grand genre. Ainsi, en ce moment, je fais entourer tout le parc d'une grille, ça sera plus grand genre. Venez voir la grille. » Ils y allèrent. Bécassine admira la grille, remarqua qu'elle devait coûter fort cher, car elle se rappelait le prix effrayant que le marchand...



... avait demandé à M<sup>me</sup> la marquise de Grand-Air rien que pour changer le grillage de ses loges à lapins ; et n'est-ce pas, entre du grillage à lapins et cette grille-là, il y avait un abîme. « Un abîme, en effet, appuya Colas, mais ce que...



«... les choses coûtent m'est égal; pour moi, l'important, c'est qu'elles soient grand genre.» Soudain, il cria : « Ouvriers ! ouvriers ! Pourquoi ne dorez-vous que les piques ? Dorez donc toute la grille, ça sera plus grand genre. »



Descendant de leurs échelles, les ouvriers l'entourèrent, dirent que jamais on ne dorait que le haut des grilles. Bécassine ajouta qu'il en était ainsi au château de Versailles. « Bon, consentit le châtelain, faisons comme à Versailles... Je vois, continua-t-il en souriant... »



«... à Bécassine, que vous aimez le grand genre : vous fréquentez des marquises, vous savez comment sont les grilles des châteaux : nous nous entendrons, mademoiselle de Clocher-les-Bécasses. » Ils continuèrent leur promenade qui les conduisit la ferme.



... ses escarpins vernis, et il secouait son mouchoir parfumé afin de combattre les odeurs des étables. Virginie était là, entourée de tout un petit monde de poules et poussins, à qui elle distribuait du grain. « Ça va être fini, cria-t-elle, nous rentrerons ensemble. »



Pendant le retour, Bécassine lui exposa ses scrupules; elle voyait bien que M. Despoix la prenait pour une demoiselle du monde, la traitait en invitée. Ne pas lui dire qu'elle était une pauvre fille, une servante...

... c'était le tromper, faire une espèce de mensonge. Et puis, elle avait besoin de gagner sa vie. A ce moment, Colas, qui s'était attardé, les rejoignit : « Qu'est-ce que vous comptez ? demanda-t-il. — Nous te le dirons tout à l'heure, » fit Virginie.



L'explication eut lieu après le déjeuner. Tout d'abord, Colas ironça le sourcil : une servante amie, de sa femme, ce n'était pas grand genre. Virginie répliqua : « M<sup>me</sup> de Grand-Air, qui est marquise, la traite presque en amie. »



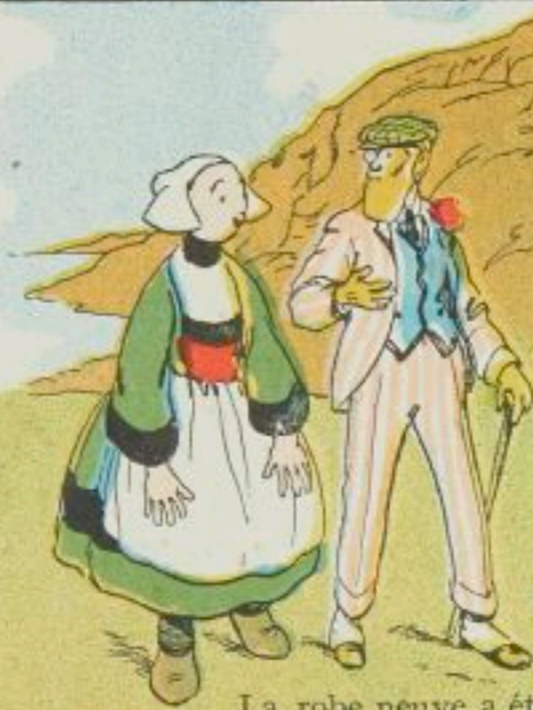
« C'est à considérer, fit Colas ébranlé. — Et puis, insista Virginie, elle est de vieille famille bretonne. — Ça, c'est vrai, confirma Bécassine, je crois bien que depuis Adam pas un seul Labornez n'est né ailleurs qu'à Clocher-les-Bécasses. — C'est à considérer aussi, » dit Colas.



Et, se décidant, il prononça : « Bécassine de Clocher-les-Bécasses, je vous nomme gouvernante de mon château et directrice de mon personnel. Comme insigne de votre grade, nous verrons à ajouter à votre costume des galons et des boutons dorés : ce sera plus grand genre. »



Voici trois jours que Bécassine a été nommée à ses importantes fonctions, et elle n'a rien fait encore. « Quand est-ce que je commencerai à travailler? demande-t-elle. — Quand j'aurai fait mettre de la dorure sur votre robe neuve, » répond son nouveau maître.



La robe neuve a été réclamée par lettre au major Tacy-Turn, chez qui elle était restée. En l'attendant, Colas se promène fréquemment avec Bécassine pour qui il s'est pris d'amitié.

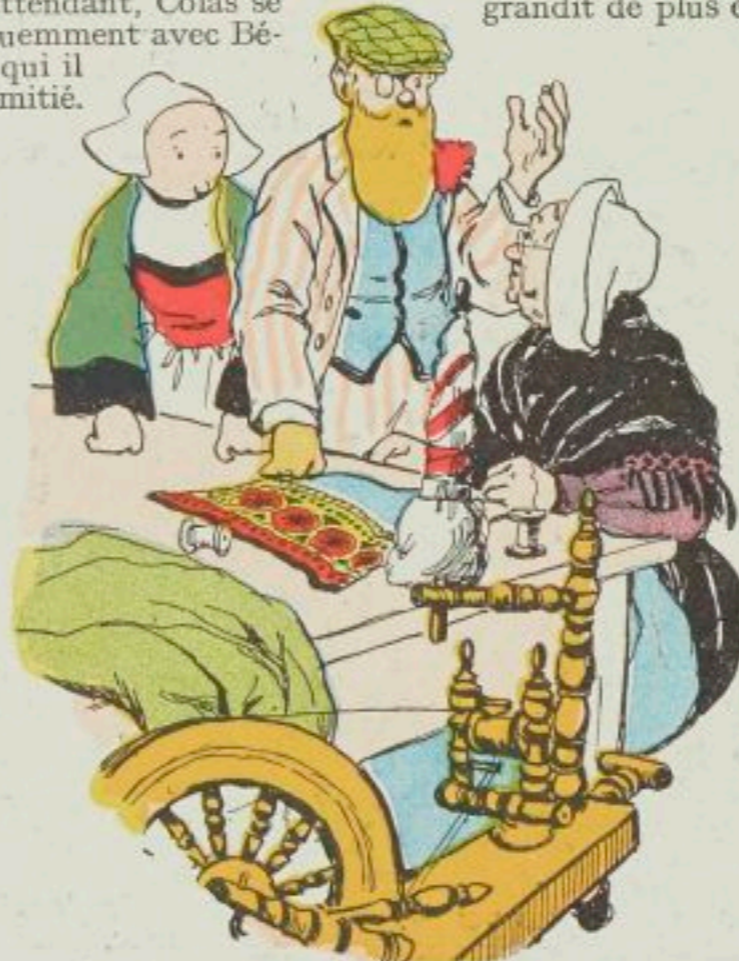


Il lui fait raconter ses aventures, s'en amuse, s'en enorgueillit même. Avoir une servante comme celle-là, qui a été prisonnière des Turcs, ça n'est pas banal, c'est grand genre. Et elle a vécu chez une marquise! Un major de l'armée anglaise faisait du sport avec elle! Le prestige de Bécassine grandit de plus en plus.

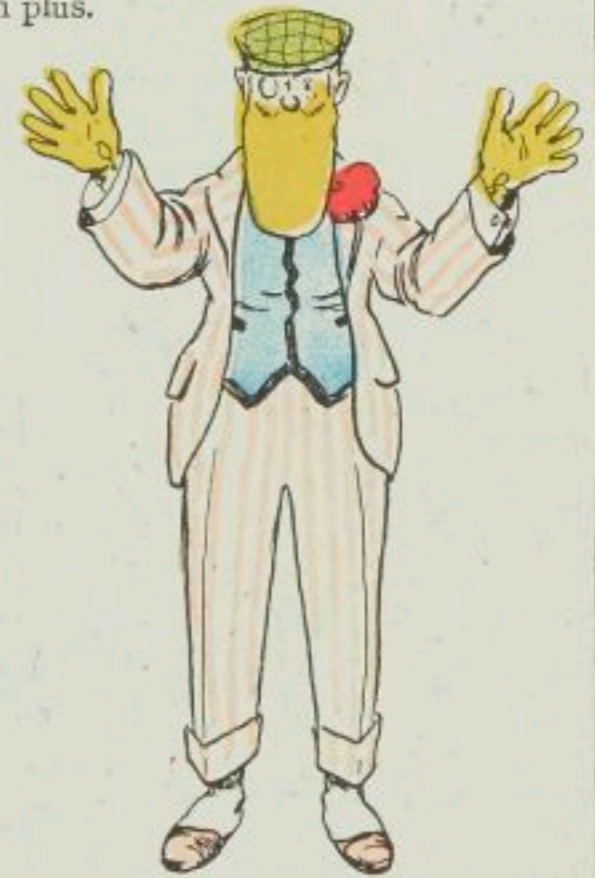


Enfin le messager vient livrer la valise contenant la robe neuve.

Impatient comme un enfant, Colas décide qu'on ira tout de suite au village. Il s'y rend, escorté de Bécassine et du groom qui porte le bagage.



Au village, il y a une brodeuse, M<sup>me</sup> Correntine, réputée pour la perfection de ses gilets bretons. C'est elle qu'on va voir. Colas donne ses instructions.



Il veut des broderies multicolores, il veut de l'or, de l'or surtout. Que ce soit très brillant, que ce soit très vite fait aussi; Colas paiera ce qu'on lui demandera, il est assez riche pour ne pas marchander.



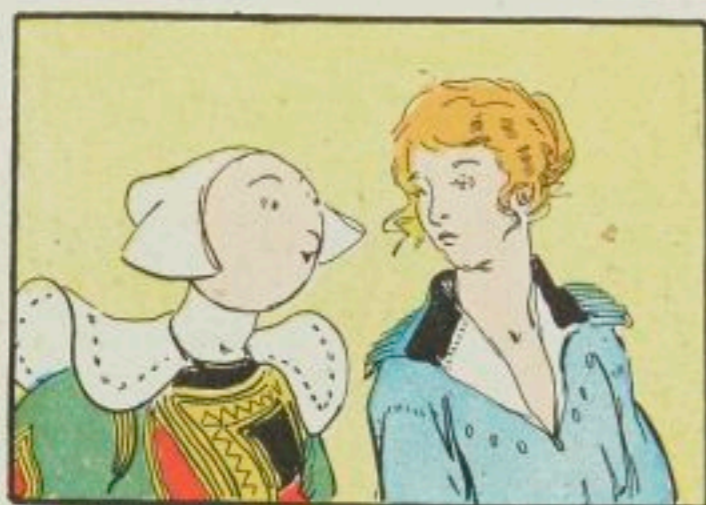
Dès le lendemain, la commande est exécutée, M<sup>me</sup> Correntine s'est surpassée; la robe de Bécassine est une merveille, un éblouissement. « C'est trop beau! » murmure la brave fille, tandis qu'on lui présente le chef-d'œuvre.



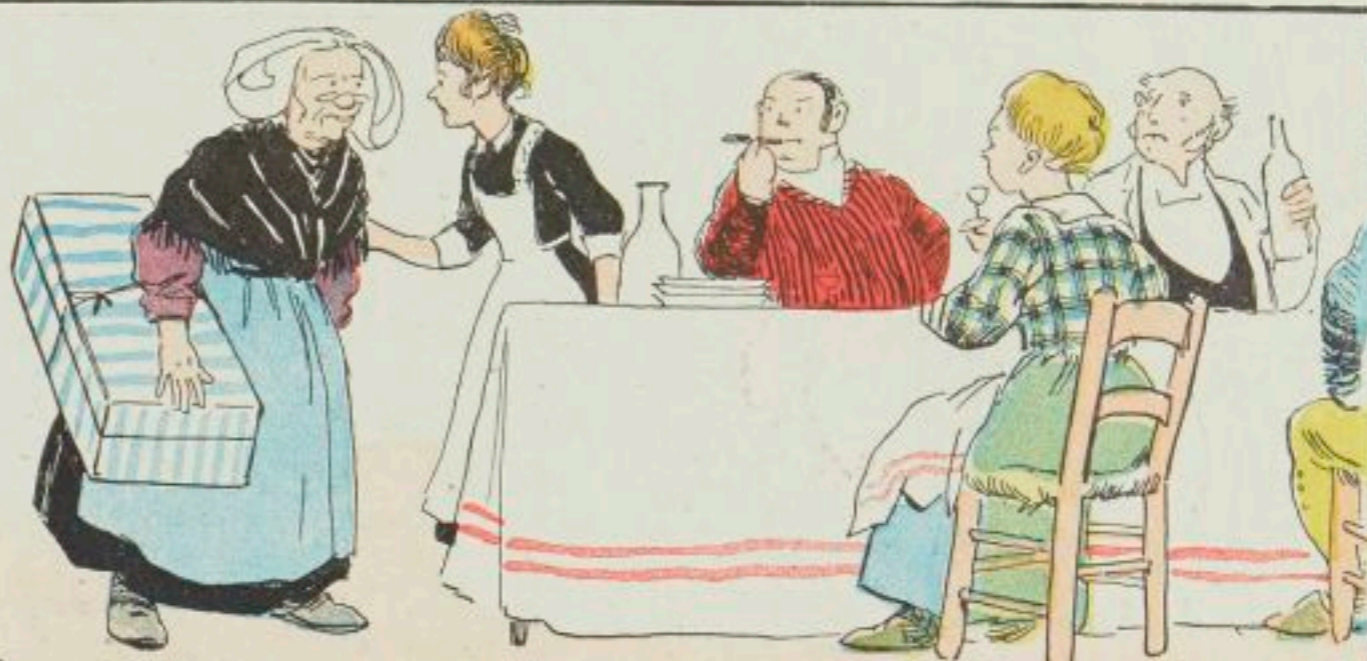
Et, en le faisant admirer à son maître, elle répète encore « C'est trop beau! » Colas est satisfait. Maintenant qu'elle en a les insignes, Bécassine va pouvoir exercer ses fonctions de gouvernante générale...



... et de directrice du personnel. Cela tombe bien, car, lui, Colas, part dans quelques minutes pour Paris. Il sera plus tranquille, sachant que, pendant son absence, la maison sera en bonnes mains. Il prend congé.

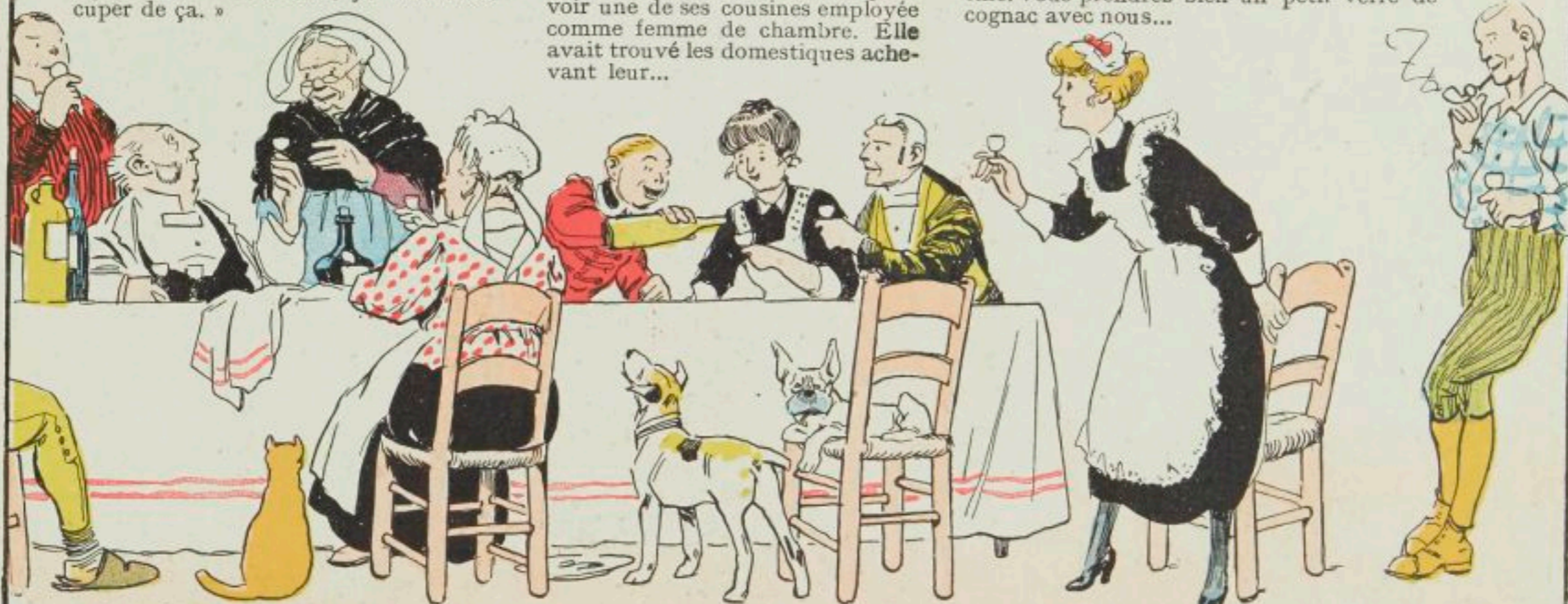


Bécassine reste seule avec Virginie. « C'est des bien beaux titres qu'il me donne, ton mari? dit-elle; mais quoi-t'est-ce que j'aurai à faire? — Fais-toi montrer les livres de comptes. Colas ne veut pas que je les vérifie; il trouve que c'est bourgeois, petit genre, et l'argent file. — Très bien, je vais m'occuper de ça. »



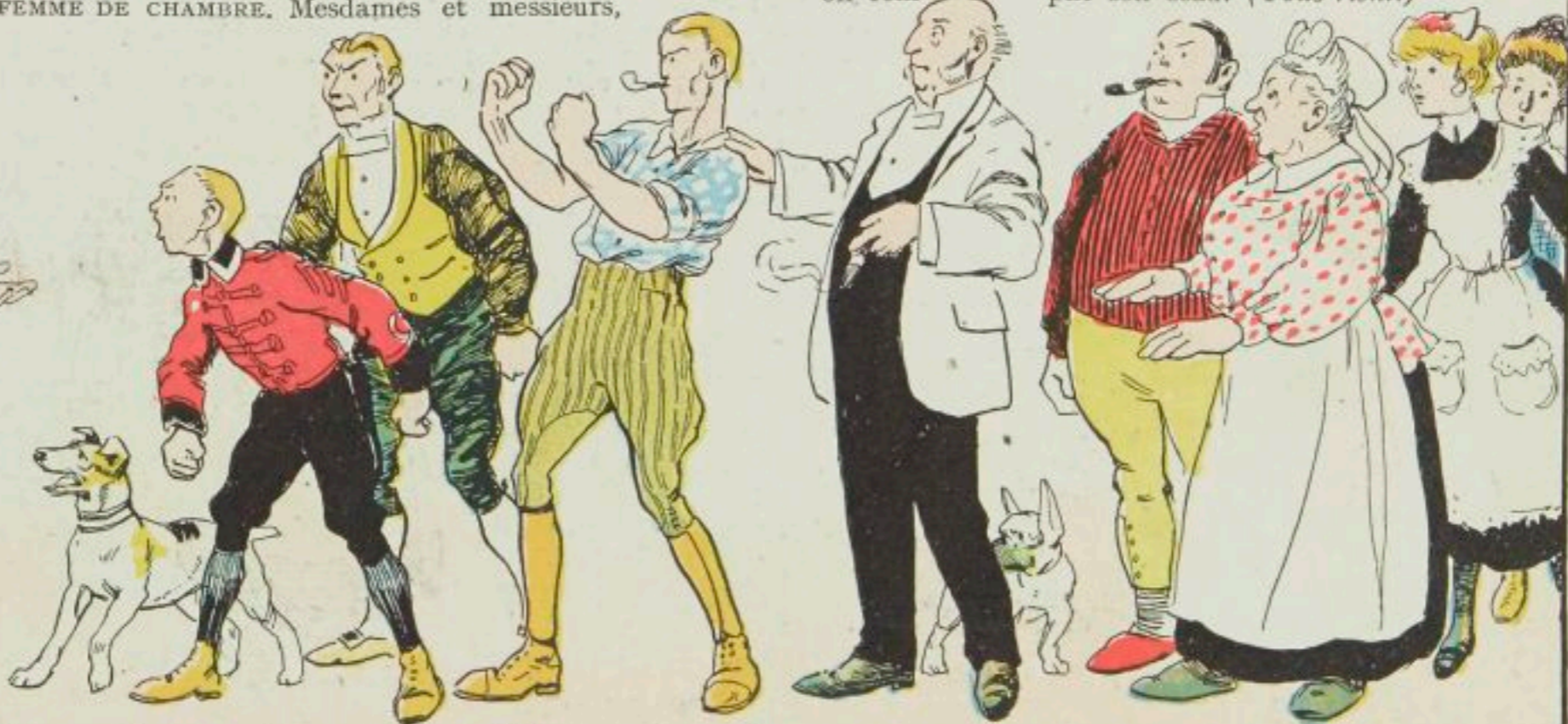
Pendant que ces propos s'échangeaient, Corentine, sa livraison faite, était descendue à l'office pour voir une de ses cousines employée comme femme de chambre. Elle avait trouvé les domestiques achevant leur...

... déjeuner, et la conversation suivante s'était engagée : — LE MAITRE D'HOTEL. Salut, madame Corentine. Vous prendrez bien un petit verre de cognac avec nous...



« ... c'est du bon; ce que le patron a dû le payer! (Il sert Corentine, puis la bouteille circule, arrive au bout de la table où sont les jeunes : groom, femmes de chambre.) Doucement, les enfants, ça n'est pas du lolo, e il ne faut pas abuser, les maîtres finiraient par s'en apercevoir, bien qu'ils ne soient guère regardants. — LA PREMIÈRE FEMME DE CHAMBRE. Mesdames et messieurs, à votre bonne santé...

« ... et à la conservation de nos places, de fameuses places, dans une maison où l'argent coule comme l'eau au ruisseau, et dame, quand on est près du ruisseau, on remplit son seau. (Tous rient.)



M<sup>re</sup> CORENTINE. — Peut-être ne bientôt vous ne les remprez plus, les seaux. (Les ires se figent. Cris divers: Qu'est-ce que vous voulez di? Qu'est-ce que vous savez... »

Alors Corentine raconte ce qu'elle a appris par les conversations entendues pendant la commande et l'essayage du costume : Bécassine est chargée de la surveillance, elle est honnête : finis les gros et petits profits! Fureur générale. Le GROOM. — A l'eau, la Bécassine! — JACK, le palefrenier. — Aôh! je vais la boxer... »

(Il s'élance vers l'escalier, on le retient.) LE MAITRE D'HOTEL. — Du calme, pas de violence. Cette Bécassine est l'amie des patrons, et, d'après ce que je sais de ses aventures, ce n'est pas une femme ordinaire. Il faut l'avoir par la douceur. — LÉOCADIE, la cuisinière: J'ai mon idée. Silence, les jeunes; les tortes têtes vont délibérer. »



La délibération fut courte; la cuisinière la résuma en ces termes : « Je vais faire la bête, et la Bécassine sera roulée, comme une boulette dans la farine... Maintenant, chacun à son travail; des sourires pour la gouvernante... qui ne gouvernera pas longtemps. »



En un clin d'œil, l'ordre le plus parfait fut rétabli dans la cuisine. Léocadie y était seule avec ses aides quand, peu après, Bécassine fit son entrée. Elle redoutait une réception grincheuse; de respectueuses courtisanes l'accueillirent.

LÉOCADIE : « Mes hommages, mam'zelle la gouvernante. Je suis bien contente que les maîtres vous aient chargée de tout inspecter ici, vu que j'aime pas les responsabilités... »



« ... et que pour les achats, il me passe tellement d'argent dans les mains! Alors, on pourrait me soupçonner, et moi, voyez-vous, rien qu'un soupçon, ça me fait dépérir. — BÉCASSINE : Mais je ne vous soupçonne pas, madame la cuisinière. — LÉOCADIE : Ça serait bien injuste, vu que je suis plutôt trop regardante dans l'intérêt des maîtres. Ainsi, tenez, voilà un gigot : ce matin, on l'a servi rôti... »



« ... demain, on le fera en émincés sauce piquante; après, en hachis, et ainsi tant qu'il restera seulement un morceau de viande sur l'os. Ah! je peux le dire, rien ne se perd ici! » Bécassine, peu à peu, est pénétrée d'admiration pour cette cuisinière modèle, cette perle...



... d'honnêteté; mais elle a reçu l'ordre d'examiner les livres de dépenses, elle les demande. — LÉOCADIE : Des livres? mais j'écris jamais. (A ses aides.) N'est-ce pas que vous ne m'avez jamais vue écrire? Je mets mon argent dans ce...



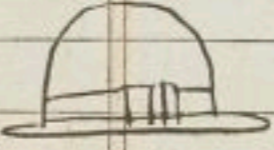
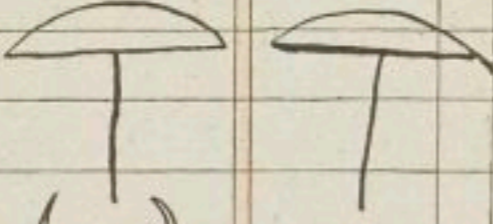
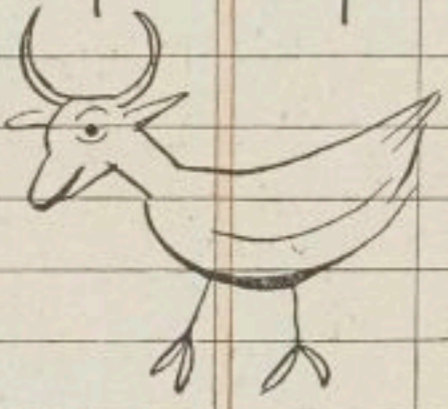
« ... porte-monnaie-ci, celui des maîtres dans celui-là, et y a jamais d'embrouille ni de mélange. Enfin vous voulez un livre; j'ai rien à vous refuser. Je vais faire de mémoire le livre pour les dépenses de la semaine dernière. Ça sera prêt demain. »



Et le lendemain, elle présente le livre. — BÉCASSINE : Je comprends pas; je vois des chiffres et rien d'écrit en face. — LÉOCADIE : Je vais vous dire; c'est que j'ai guère été à l'école, je sais faire les chiffres, mais je sais pas écrire les mots. — LE MAÎTRE D'HÔTEL, qui, comme par hasard, traverse la cuisine :

« Dessinez en face des chiffres les objets achetés. — LÉOCADIE : C'est une bonne idée, m'sieur Pierre. Je vas m'établir dessineuse pour satisfaire mam'zelle la gouvernante, mais ce travail-là, ça me prendra bien la journée. »

Le lendemain, nouvelle présentation du livre de comptes. Nous en reproduisons un bref fragment et résumons la conversation qu'il provoqua.

6,50	
4,35	
21,60	
100000	

BÉCASSINE : Je vois 6 fr. 50 pour un chapeau et 4 fr. 35 pour deux parapluies. Ça n'est pas cher, mais vous êtes donc chargée de ces genres d'achats? — LÉOCADIE : Jamais de la vie. Attendez que je mette mes bésicles... Ah! j'y suis. En haut, c'est un melon; comme je ne réussissais pas les côtes, j'ai fait le chapeau qui s'appelle du même nom; en dessous, c'est des champignons.



BÉCASSINE : Bon. Mais là, qu'est-ce que c'est que cette drôle de bête? — LÉOCADIE : J'ai fait comme le marchand a dit, un oiseau-vache. Mais, j'y pense : vu que ce marchand est un réfugié de je ne sais où et qu'il a un drôle d'accent, peut-être qu'il voulait dire une oie sauvage.

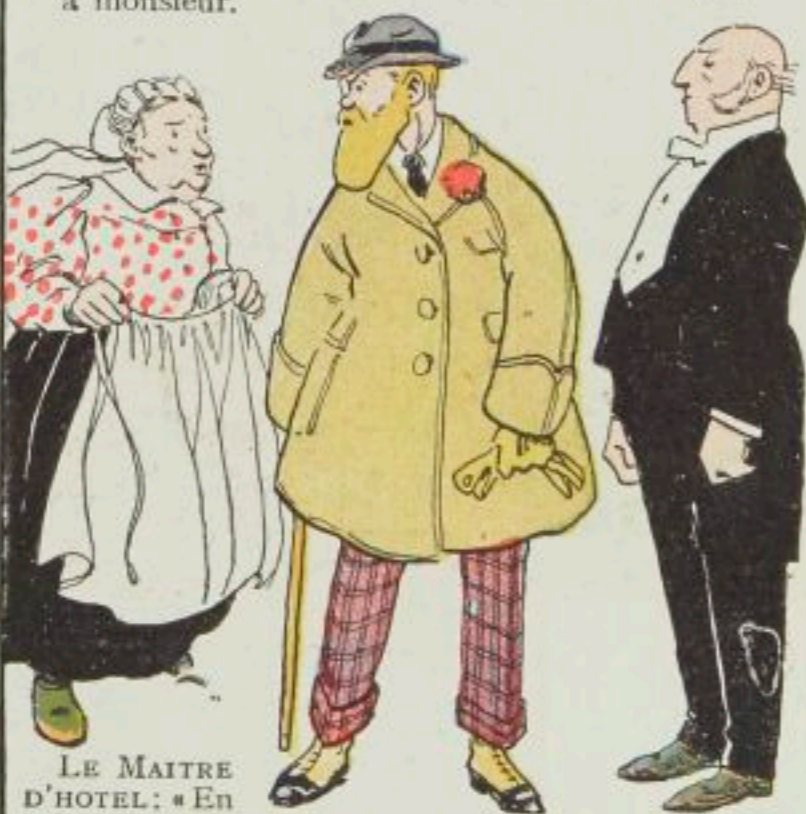


BÉCASSINE : Et après, un 1 et cinq 0, ça fait... voyons... ça fait cent mille francs. — LÉOCADIE : Pour sûr que jamais je n'ai dépensé ni même vu des sommes pareilles... Ah! mais... c'est pas des zéros, c'est des œufs, 10 francs d'œufs. Faut m'excuser, mam'zelle, j'ai de la bonne volonté, mais je suis pas forte dessineuse.



Vérifier des comptes dont chaque article est un rébus, c'est un travail trop ardu pour Bécassine. Elle y renonce bientôt et va rendre compte à Virginie. « N'insiste pas, lui dit celle-ci, Léocadie est une finaude qui se moque de toi et de nous, et avec qui tu n'es pas de force. Nous en parlerons à mon mari qui rentre ce soir. »

Le retour du maître. Dès son entrée, la cuisinière se précipite. — LÉOCADIE : Monsieur mam'zelle la gouvernante m'accuse de dépenser l'argent de la cuisine à des chapeaux, des parapluies, des cent mille francs d'œufs. Je peux pas supporter ça, je rends mon tablier à monsieur.



LE MAÎTRE D'HOTEL : « En raison de l'injure faite à notre chère doyenne, je remets respectueusement à monsieur ma démission et celle de mes collègues. — COLAS, très ennuyé : C'est un malentendu, mes amis. Personne ne vous soupçonne... »



« ... restez à vos postes; M<sup>lle</sup> Bécassine ne s'occupera désormais que de la direction artistique de la maison. — LE MAÎTRE D'HOTEL : Dans ces conditions, monsieur, nous retirons nos démissions. » (Ils sortent.)

« Tas de farceurs! murmure Colas; je les flanquerais à la porte avec plaisir! mais j'ai besoin d'eux pour mes réceptions. »



Puis, se tournant vers Bécassine : « Vous voilà donc directrice artistique; je vous ferai mettre un galon supplémentaire — BÉCASSINE : Y a plus de place sur l'étoffe, monsieur. »



Bécassine était rêveuse. Elle avait un

nouveau titre : « Directrice artistique », avait dit Colas Despoix, mais il n'avait pas dit en quoi cela consistait, et Bécassine se le demandait non sans inquiétude.



Faudrait-il tirer les gens en portrait, à l'exemple de M. Gelatino, photographe-artiste? Ce n'est pas facile; il y a les accessoires à dis-



... on se sert d'appareils qui sont fragiles. Deux fois dans sa vie, des amies lui avaient prêté leur kodak; dès le premier essai, elle les avait détriqués et la réparation avait été ruineuse.



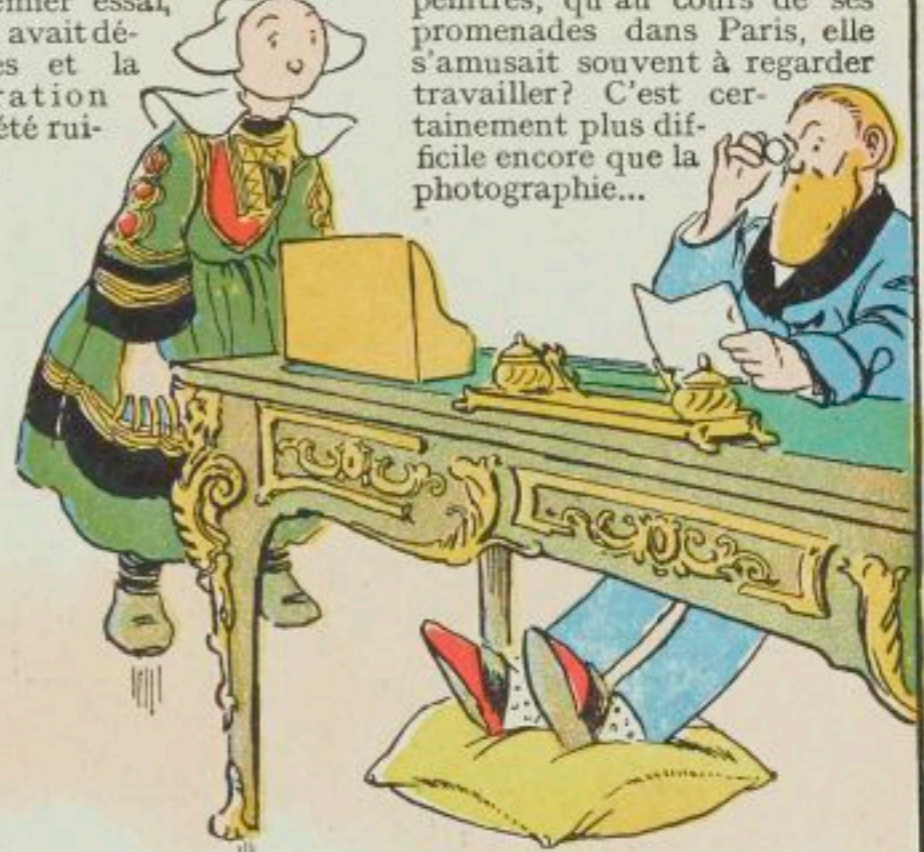
Faudrait-il mettre des couleurs sur de la toile ou du papier comme les peintres, qu'au cours de ses promenades dans Paris, elle s'amusait souvent à regarder travailler? C'est certainement plus difficile encore que la photographie...



... surtout qu'à juger par les tableaux accrochés dans le grand salon, Colas devait aimer une drôle de peinture, dont on ne parvenait...



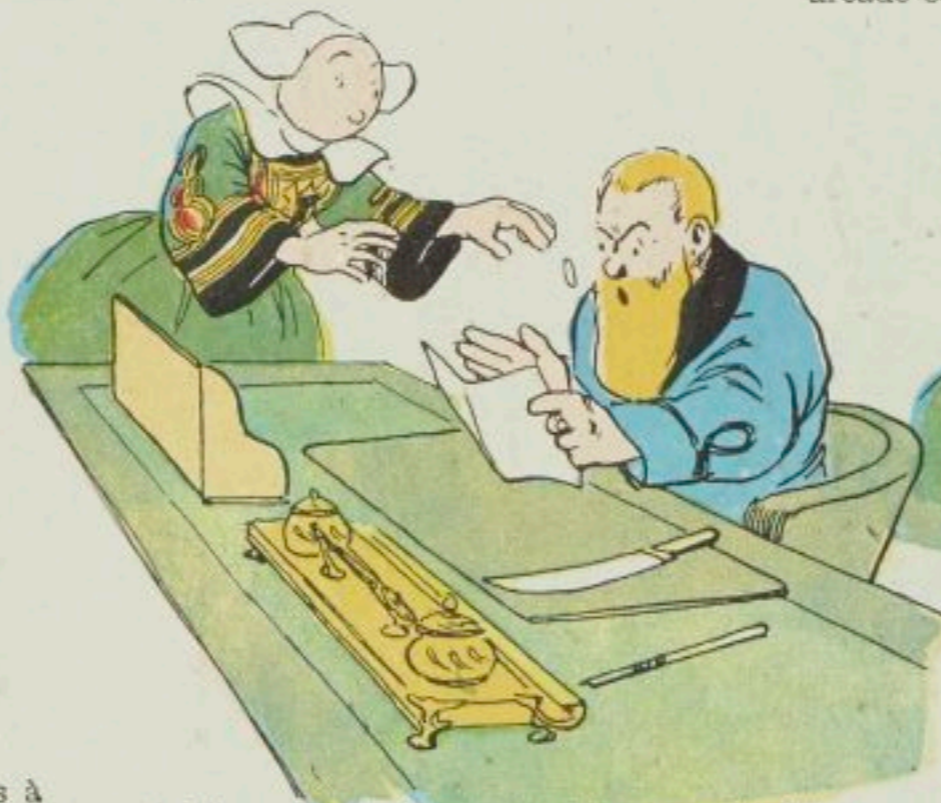
... pas à deviner ce qu'elle représentait. Bécassine en était là de ses réflexions quand le valet de chambre vint la prévenir que le châtelain la demandait : « Il demande aussi le maître d'hôtel, dit-il; je crois que c'est pour vous donner à tous les deux...



« ... des ordres au sujet d'une réception. » Colas était dans son bureau. Tout en lisant une lettre, il s'efforçait de faire tenir un monocle dans son arcade sourcilière.



Lors d'un de ses derniers voyages à Paris, au cours d'un dîner dans un restaurant à la mode, il avait découvert que le monocle était grand genre. Il en avait acheté un : le difficile était de s'en servir.



« Bécassine de Clocher-les-Bécasses, dit Colas, un de mes voisins viendra demain déjeuner ici... Ah! l'animal! » Cette exclamation s'adressait non au voisin, mais au monocle, qui venait de tomber.



Bécassine le saisit au vol. « D'ordinaire il tient mieux! », affirma Colas, en se le remettant dans l'œil avec autant de vigueur qu'il avait voulu l'y incruster.



« Ce ne sera pas une grande réception, reprit Colas, mais je désire que cela donne à la société du pays une bonne idée de ma maison. Vous, Pierre (il s'adressait au maître d'hôtel qui venait d'entrer)...



« ... vous, vous vous desordres de la vaisselle, de l'argenterie. Bécassine sera chargée de la décoration de la salle : quelque chose d'artistique, n'est-ce pas, Bécassine, un petit air de fête. — On tâchera. Monsieur. »



« Elle sortit avec Pierre, qui depuis qu'elle ne s'occupait plus des comptes, était tout à fait réconcilié avec elle. « Dites, monsieur Pierre, demandait-elle, retombant dans ses perplexités, quoi-t'est-ce que je pourrai... »



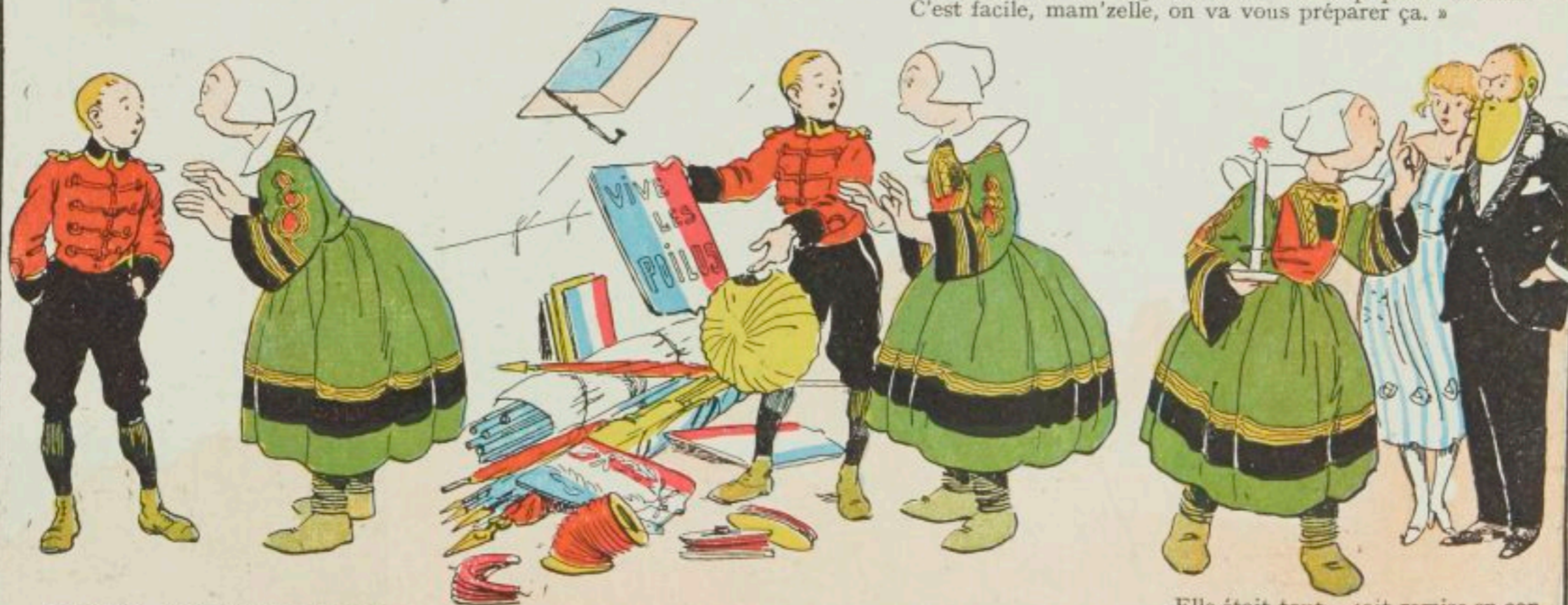
« ... inventer pour le petit air de fête? — Je ne sais pas, moi; vous avez dû en voir, des fêtes, chez votre ancienne maîtresse ou dans votre pays. » Non, il n'y avait jamais de fêtes chez M<sup>me</sup> de Grand-Air; mais Bécassine se rappelait les solennités de...



« ... Clocher-les-Bécasses, la salle de la mairie qu'elle ornait sous la direction de son oncle Corentin, et ce souvenir fut pour elle un trait de lumière.



« Elle se précipita dans le parc, à la recherche du jardinier: « François, lui dit-elle, il me faut pour demain matin des guirlandes de feuillage avec des fleurs piquées dedans. — C'est facile, mam'zelle, on va vous préparer ça. »



« Au groom, dont ensuite elle sollicita l'aide, elle demanda des drapeaux; avec lui elle se mit à explorer les greniers.

« Les drapeaux de l'armistice s'y trouvaient soigneusement empaquetés. « Ça va, ça va! » répétait Bécassine, admirant leur nombre, leur grandeur et la beauté des écussons.

« Elle était tout à fait remise en confiance. « Je crois que je ferai quelque chose de très bien! » dit-elle le soir à Colas et à Virginie en prenant congé d'eux avant d'aller se coucher.



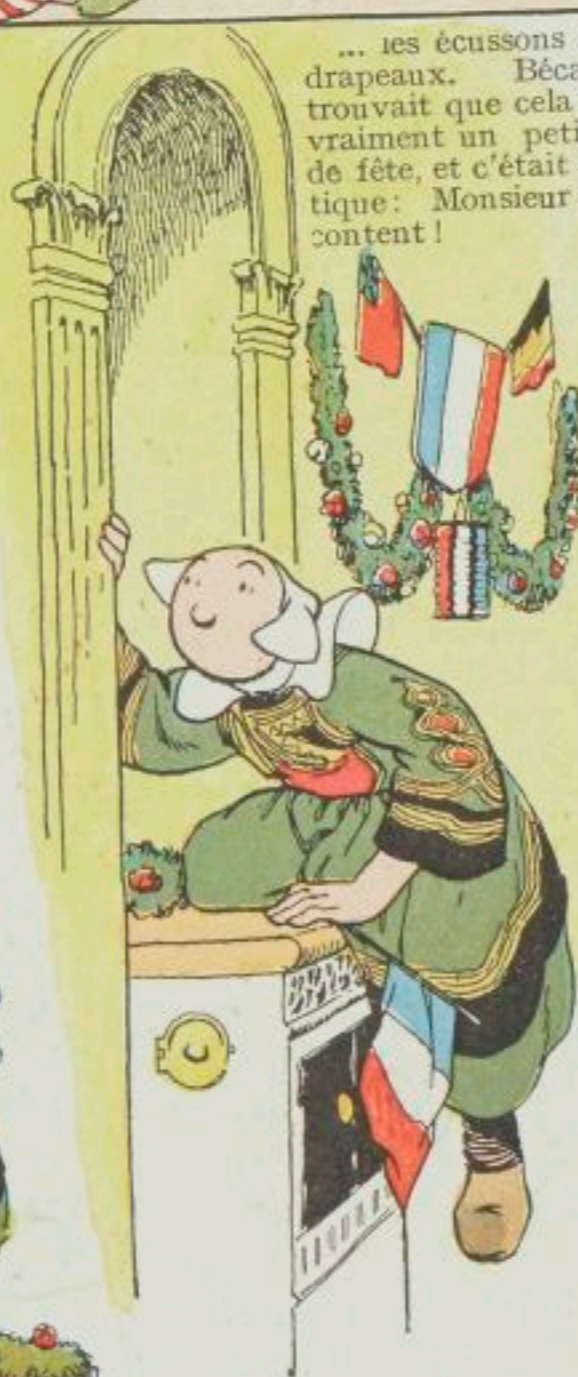
De bonne heure, le jour de la réception, Bécassine attaqua sa besogne; aidée du groom, elle disposa autour de la salle à manger les guirlandes de feuillage... puis ils fixèrent...

... les écussons et les drapeaux. Bécassine trouvait que cela avait vraiment un petit air de fête, et c'était artistique: Monsieur serait content!

Vers dix heures, elle rendit au groom sa liberté. Elle contempla une fois encore son œuvre, et, à ce moment seulement, elle constata une lacune: une niche, ménagée au-dessus du poêle, n'avait reçu aucune ornementation.



« Ça ne peut pas rester comme ça! » reconnut Bécassine. Elle prit un morceau de guirlande...



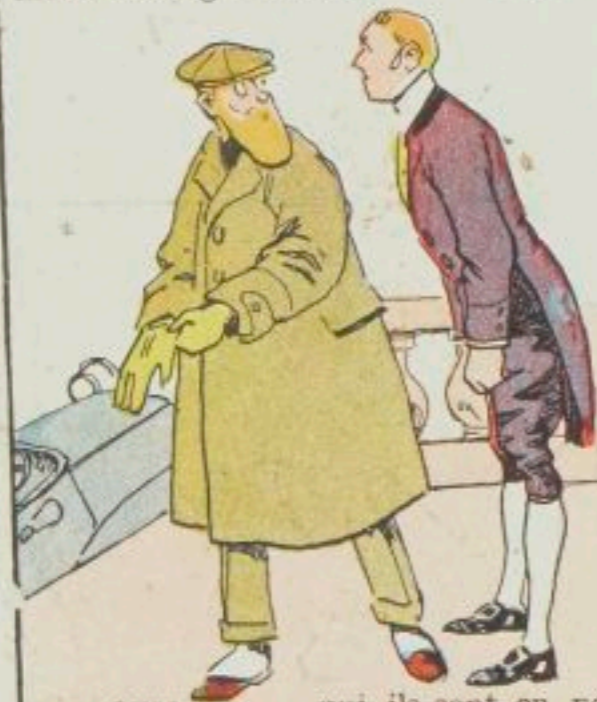
... un drapeau et se hissa sur le poêle avec une agilité qui faisait honneur aux leçons de gymnastique qu'elle avait reçues à l'école.



Elle se dressait sur la pointe des pieds pour atteindre un clou où elle comptait fixer le drapeau, quand un bruit...



... de voix s'éleva dans la pièce voisine qui était le vestibule. Nous allons nous y transporter, et nous y trouverons un ménage de braves paysans parlementant avec un valet de pied. Ils ont été convoqués par Colas.



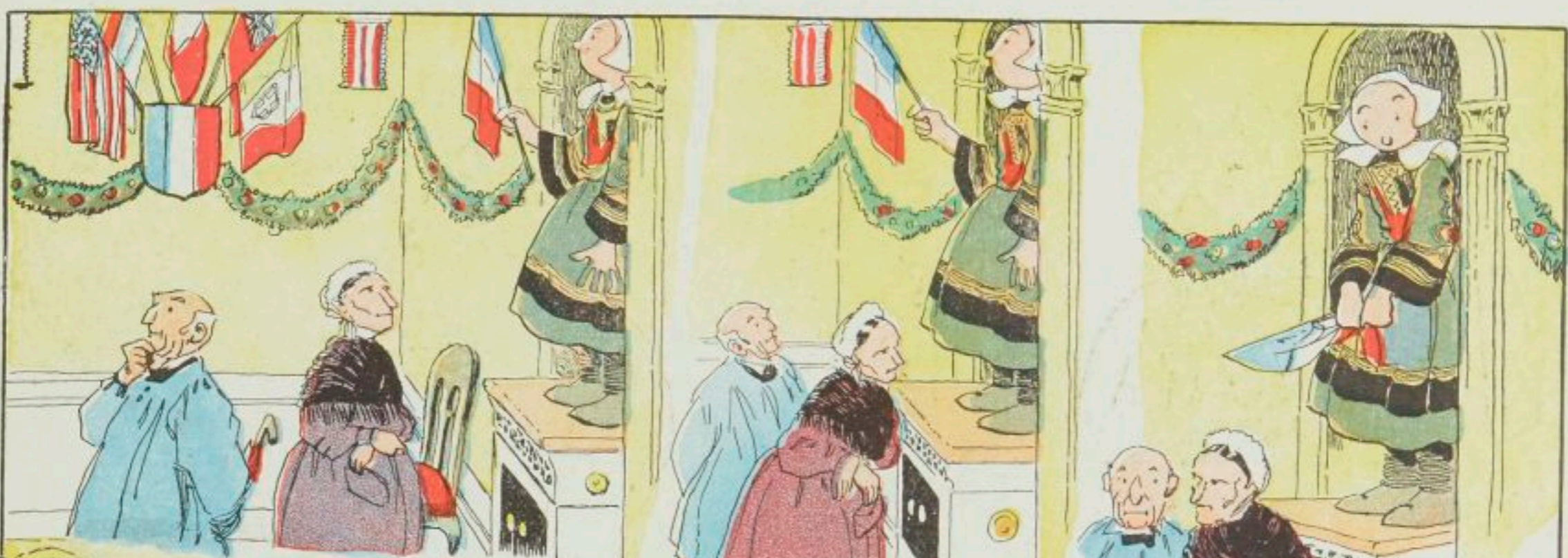
... avec qui ils sont en pourparlers pour la location d'une de ses fermes; mais Colas, tout à sa réception, les a oubliés. Il vient de sortir, il a été en auto à Dinard, acheter des friandises.



« J'en ai pour une demi-heure, » a-t-il dit. Yves, le fermier, et Fine, sa femme, veulent attendre le châtelain: ce qu'ils ont à lui dire est pressé. Mais dans tout le château c'est le grand branle-bas de réception: on balaie, on cire on frotte, on époussette.



Le valet de pied ne sait que faire des visiteurs. Enfin, il les pousse dans la salle à manger: c'est encore là, pense-t-il qu'ils seront le moins gênants.

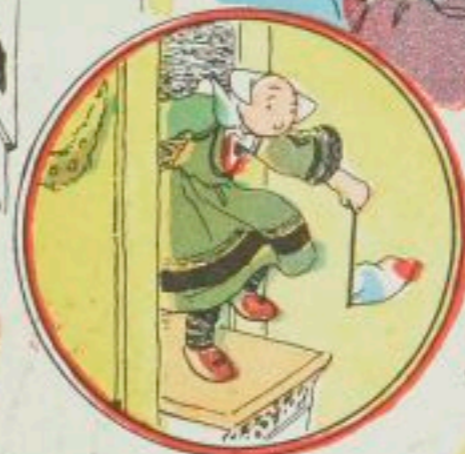


YVES : « C'est plaisant, ici; ça ressemble à la salle d'école, les jours de distribution des prix. — FINE : Tiens, il y a une nouvelle statue dans la niche.

Du temps de l'ancien monsieur, c'était un joueur de binou. — YVES : J'aime mieux la statue de maintenant. Comme c'est bien imitée! Ça paraît vivant.

Bécassine ne descendre de son perchoir. se fige dans sa pose; elle est très fière...

... d'être prise pour une statue car, elle se le rappelle, de tout ce qu'il trouvait à son goût, son oncle Correntin avait coutume de dire :



... s'efforcent de ne pas regarder du côté de la niche. — BÉCASSINE, à elle-même : « Est-ce qu'ils ne vont pas bientôt partir? Je ne peux pourtant pas faire la statue toute ma vie; c'est éreintant. Et puis, voilà que le poêle commence à chauffer. Ou you you ye... Ça me brûle les pieds...

... « Tant pis, je m'en vais; tâchons qu'ils ne s'en aperçoivent pas. » (Avec de minutieuses précautions, elle descend, gagne la porte; malheureusement elle heurte celle-ci.)

« C'est beau comme une statue. » Mais bientôt l'immobilité la fatigue; elle profite de ce qu'on ne la regarde plus pour se donner un instant de repos. — YVES : C'est drôle, il me semblait que la statue tenait son drapeau de la main droite. — FINE. Mais oui. — YVES : Elle l'a dans la main gauche maintenant. — FINE : Ya de la magie là-dessous; c'est bien connu que ces messieurs de Paris, ils sont tous un peu sorciers. »

Vaguement inquiète, elle entraîne son mari, qui n'est pas plus rassuré qu'elle, à l'autre bout de la pièce, devant la fenêtre; ils guettent impatiemment le retour du châtelain et...



... heurtent au châtelain, enfin rentré, qui descend d'auto et veut excuser son retard. — FINE : « Parle pas au sorcier, mon homme, ça porte malheur! » (Elle s'enfuit en entraînant Yves.) — COLAS, à Bécassine qu'il rencontre dans le vestibule : Ces gens sont fous, savez-vous ce...

... qui les met en cet état: — BÉCASSINE : Ben, voilà, m'sieur, c'est que j'ai été tellement artistique qu'ils m'ont prise pour une statue... — COLAS, à part : Serait-ce elle qui aurait le cerveau dérangé?...

Au bruit, le ménage s'est retourné. — YVES : « Ah! ma doué! la statue qui s'en sauve! — FINE, au comble de la terreur. Allons-nous-en! Allons-nous-en! Je te disais bien que c'était une maison de sorcier! » Au pied du perron ils se...



En quelques mots, Bécassine expuqua l'incident des fermiers. « Très bien, » approuva Colas, qui, occupé de sa réception, l'écoutait à peine. Il lui tendit une brochure et reprit : « J'ai acheté à Dinard cette revue, *Le Grand Genre*.

« ... vous y trouverez peut-être des idées pour faire la table plus jolie. » Bécassine feuilleta la brochure et commença de lire un article intitulé : *Les Poissons rouges décoratifs*

L'auteur décrivait les étranges produits des éleveurs chinois : poissons à bosse, à gros yeux, à tête de chien, à double et quadruple queue. Il était, ajoutait-il, tout à fait grand genre de placer de ces poissons rouges sur les tables de salle à manger.



Parvenue à cet endroit, Bécassine eut à couper la page pour lire la fin de l'article. Elle le fit avec tant de hâte qu'elle arracha le feuillet. Il glissa sous le buffet où, malgré ses efforts, elle ne put parvenir à l'atteindre. Elle remit la recherche à plus tard, pensant que le plus pressé était de se procurer des poissons rouges. Elle en avait vu dans la petite pièce d'eau devant la salle à manger.

Elle s'y rendit. « Je ne sais pas, » monologua-t-elle, si ces poissons-là sont chinois ou pas; le sûr, c'est qu'ils sont rouges, et donc, c'est grand genre de les mettre sur la table. »

Et elle procéda à la pêche. Quand elle rentra dans la salle à manger, le maître d'hôtel avait disposé le couvert, un beau couvert, vraiment, tout étincelant...

... d'argenterie et de cristaux. Bécassine l'admira, puis se demanda, avec perplexité, dans quels récipients elle pourrait fourrer ses poissons. Elle réfléchit : dans son pays, aux repas de noce, on ne mettait que du cidre et du vin sur les tables. Et voici qu'elle voyait là deux carafes d'eau. Elles devaient y être pour l'ornement; un homme aussi riche que Colas ne pouvait...



... songer à offrir à son invité de l'eau, qui ne coûte rien, qui est une boisson de pauvre. Les carafes seraient plus jolies encore quand...

... elles contiendraient les poissons rouges. Délicatement, Bécassine y introduisit ceux-ci. Elle contemplait son œuvre...

... quand par la porte qu'elle avait omis de fermer, un courant d'air pénétra dans la pièce et fit voltiger un feuillet de papier. Bécassine le happa au passage. « Tiens, dit-elle, la fin de l'article sur les poissons rouges, que le vent...



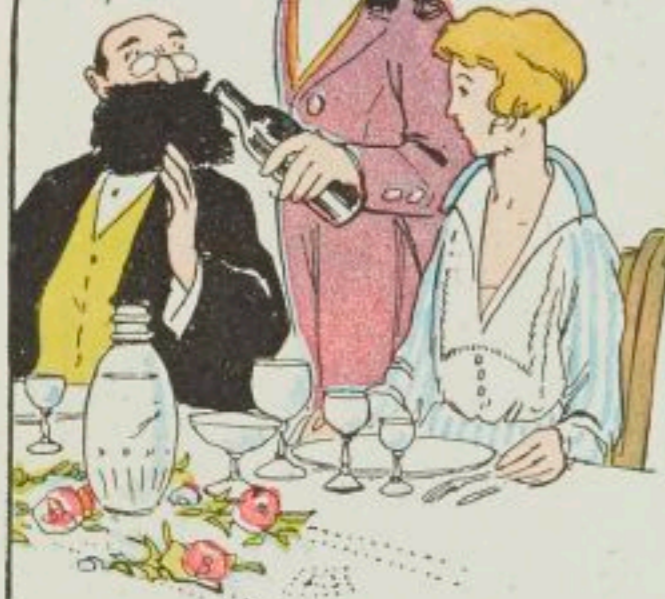
« ... a sorti de dessous le buffet. » Elle lut rapidement. « Ah, mon Dieu ! s'écria-t-elle, je m'ai trompé... »



« ... c'est dans une coupe de cristal qu'on met les poissons rouges. » En grande hâte, elle alla chercher une coupe, l'installa, y jeta les poissons. Il était juste temps : le maître d'hôtel venait d'annoncer le déjeuner et Virginie entra, donnant le bras à M. Gévu, en l'honneur de qui se faisait la réception.



M. Gévu est voyageur, collectionneur, membre d'un grand nombre d'académies provinciales; il a un léger défaut, qui est de faire un peu trop étalage de son savoir; et c'est ainsi que, félicitant les maîtres de la maison sur leur installation, il évoqua à ce propos Rome, Athènes, l'Égypte, les Indes et quelques autres pays. « J'ai vu tout cela, » fit-il en se rengorgeant.



Cependant, un domestique se préparait à lui verser du vin. « Merci, dit-il, j'ai vu les plus célèbres vignobles du monde, mais je ne bois que de l'eau. » Il en remplit son verre, le porta à ses lèvres et...



... ne put retenir une forte grimace. « C'est curieux, fit-il, je me suis désaltéré dans le Gange, le Saint-Laurent, le Nil. L'eau des ces fleuves, si poissonneux, ne sent cependant pas autant que celle-ci le poisson. » Sur un signe...



... de Virginie, le domestique enlevait la carafe. M. Gévu la retint : quelque chose attirait son attention, un...



... minuscule poisson rouge, que Bécassine, dans sa hâte, avait négligé de rejeter dans la coupe. « Voilà, dit M. Gévu, qui est plus curieux encore. Il me paraît évident que ce poisson a sauté de la coupe dans la carafe. J'ai vu des poissons sauteurs en Chine.. »



« ... dans le fleuve Jaune. L'espèce est très rare; je vous félicite, mes chers voisins, d'avoir pu l'acclimater en Bretagne. » M. Gévu, à ce moment, se retourna, étonné : il lui avait semblé entendre un rire étouffé. Et, en effet, Bécassine, qui s'était dissimulée dans un...



... coin de la salle à manger, s'enfuyait en ayant peine à ne pas éclater. Elle revint quand le déjeuner fut terminé. Elle prit la coupe et, riant encore : « Je vais les faire sauter dans leur bassin, dit-elle, ces poissons sauteurs. » Et, s'approchant de la fenêtre, un à un, elle les jeta dans la petite pièce d'eau. M. Gévu se promenait...



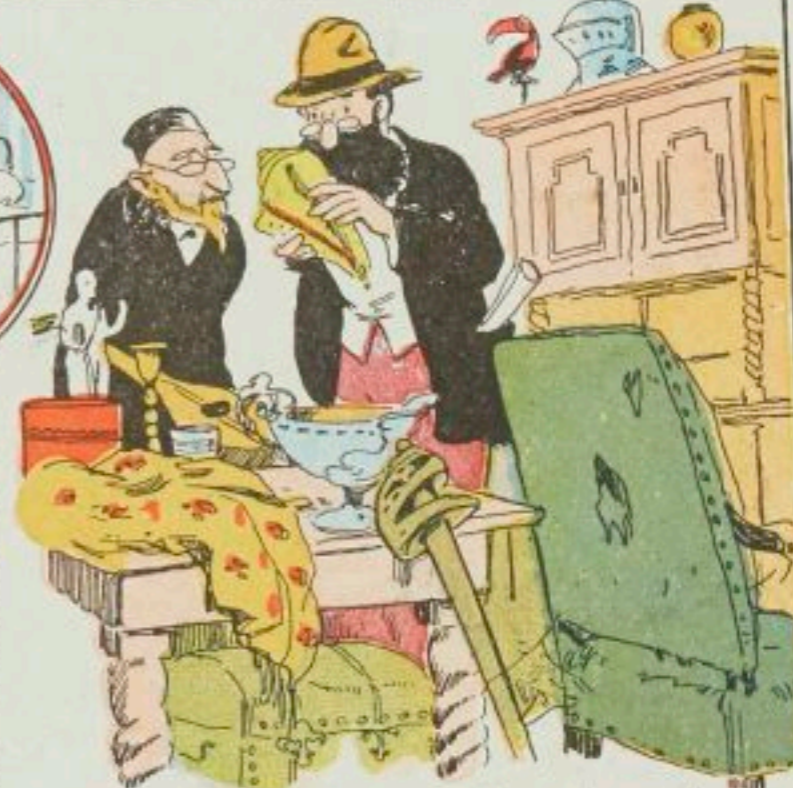
... avec ses hôtes dans le jardin. D'où il était, il ne pouvait apercevoir Bécassine. « Les poissons qui sautent, s'écria-t-il. Quels sauts magnifiques ! Mon cher voisin, dans mes innombrables voyages, je n'ai rien vu d'aussi curieux. »



Au seuil de son logis, M. Gévu attend Colas, qui a annoncé sa visite; il est impatient et anxieux. Qu'est-ce que son riche voisin va penser du « petit musée » ?



Le « petit musée » — c'est ainsi qu'avec une feinte modestie M. Gévu dénomme sa collection — le petit musée est sa joie, son orgueil. Il lui consacre presque toute sa maison, ne se réservant qu'une chambre exigüe et austère comme une cellule de moine. A compléter et entretenir le petit musée, M. Gévu dépense le meilleur de ses revenus...



... qui sont minces. Quel regret, quand, rencontrant chez un brocanteur un objet convoité pour le petit musée, il constate que ses finances ne lui permettent pas de l'acheter !



Son petit musée! M. Gévu le voudrait connu, célèbre, toujours rempli de visiteurs. Par tous les moyens, il s'efforce d'en recruter. On a vu son vieux domestique distribuer des invitations à la sortie de la grand messe.



On a vu M. Gévu lui-même en glisser sur la table du salon, dans les hôtels du voisinage, quand la saison des bains de mer les emplit. Hélas! cette publicité ne donne guère de résultats.



Le petit musée est trop modeste pour tenter les curiosités. Parfois, les jours de pluie, une famille de baigneurs, pour tuer le temps, s'y aventure. Elle a tôt fait de constater le petit nombre, le médiocre intérêt des objets exposés...



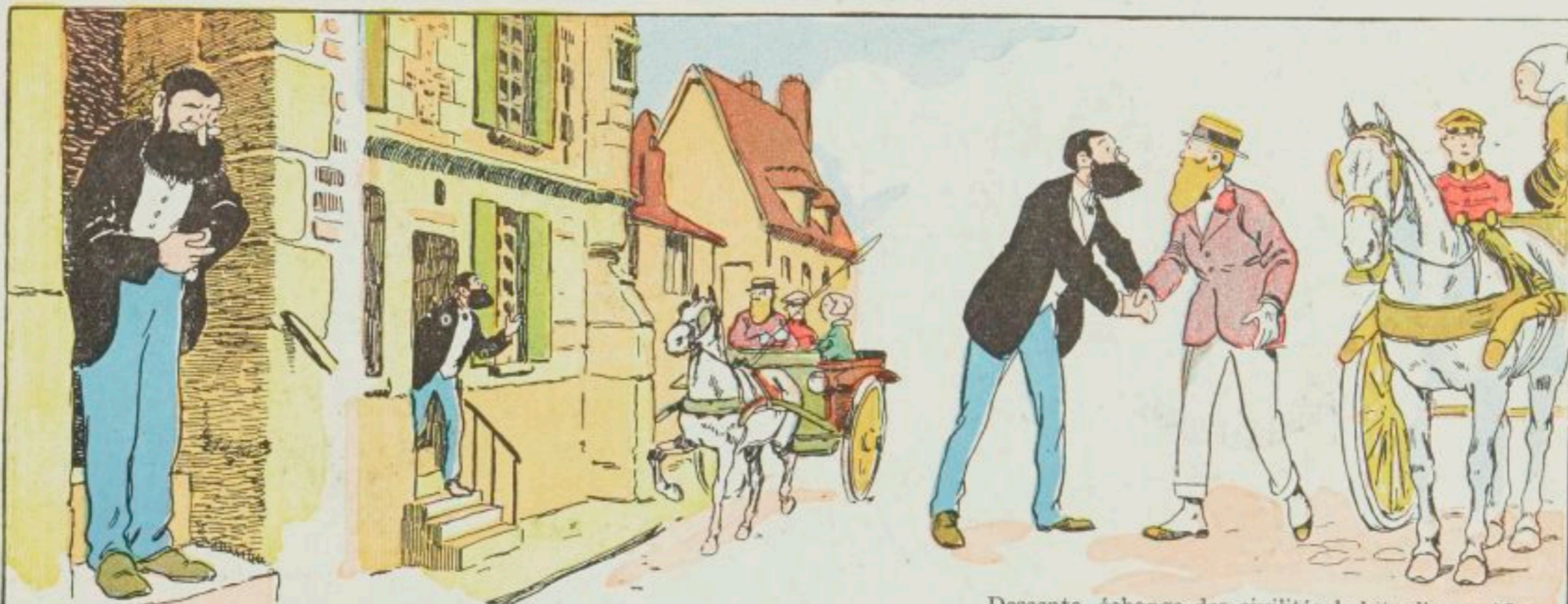
... et elle s'enfuit, se disant pressée, malgré les instances que fait M. Gévu pour la retenir. Parfois aussi, surpris par l'averse, des navsants rentrant du marché viennent...



... s'y mettre à l'abri. Ils n'ont pas un regard pour les collections et continuent à discuter du prix des denrées ou des choses de la politique. « Ils ne comprennent pas! » murmure tristement...



... M. Gévu, tout en aidant son unique serviteur à faire disparaître les flaques d'eau et les traces de boue laissées par ces visiteurs qui ont des yeux pour ne point voir.



Mais aujourd'hui est jour de revanche, de triomphe: Colas Despois, le châtelain, colossalement riche, dit-on, va venir. M. Gévu l'attend avec une impatience fébrile, qui, à chaque minute, lui fait consulter sa montre.

Là-bas, au tournant de l'allée, un bruit de roues, le trot d'un cheval. Un « tonneau » apparaît, que Colas conduit lui-même, assez gauchement d'ailleurs. M. Gévu se précipite.

Descente, échange des civilités habituelles: « Mon cher voisin, que c'est aimable à vous! — Mais non, mais non, je suis charmé! — Et Mme Despois? Pas souffrante, j'espère? — Un peu grippée, excusez-la...



« Je reviens avec elle. — Vous reviendrez!!! » M. Gévu a eu, en prononçant ces deux mots, l'accent du parfait ravissement: ce sera la première fois qu'un visiteur reviendra au petit musée.

Cependant, Bécassine, à son tour, est descendue de la voiture. Elle multiplie les salutations, elle plonge dans sa jupe avec autant d'énergie que si elle voulait s'y perdre, y disparaître à jamais.



M. Gévu, jusque-là occupé de son invité, la remarque enfin, et Colas fait la présentation: « Bécassine de Clocher-les-Bécasses, la directrice artistique de ma maison. » Il a pris, explique-t-il, la liberté de l'amener, certain qu'elle aurait beaucoup à apprendre en regardant le Petit Musée. Peut-être a-t-il été indiscret. « Mais non, bien au contraire, affirme M. Gévu, qui prodigue les plus affables sourires, tantôt à Bécassine et tantôt à son maître.



Mais il a hâte de commencer la visite, doucement il pousse ses hôtes vers l'entrée, et en même temps, son inquiétude reparait, grandit.



« Vous serez indulgent, murmure-t-il, c'est un pauvre petit musée, la simple réunion de mes souvenirs de voyage. » Colas se déclare certain de n'avoir pas besoin d'indulgence.



Il est disposé à tout admirer, car il est enchanté de l'accueil de M. Gévu; et il se sent infiniment flatté de ce que celui-ci lui demande d'apposer sa signature sur le Livre d'Or réservé aux visiteurs de distinction, et dont les feuillets sont presque immaculés.



Si bien disposé qu'il soit, Colas a peine à réprimer un geste de désappointement en constatant que le musée tient en trois pièces, petites et pauvrement garnies.

Au seuil, on lit : *Ce que j'ai vu en Asie... Ce que j'ai vu en Afrique, etc.* — Le musée. J'ai vu ! » fait M. Gévu en riant de son jeu de mots. Il est transfiguré depuis qu'il fait les honneurs de sa collection.



Le moindre de ces objets lui rappelle un souvenir, une anecdote, lui fait revivre le temps regretté de ses voyages. Il décroche du mur un arc, des flèches, raconte dans quelles circonstances il les a acquis d'un chef congolais.



Sur ses instances, Bécassine fait vibrer les cordes d'une sorte de guitare rudimentaire, et M. Gévu décrit des danses qu'au son de cet instrument les nègres exécutent, le soir au clair de lune... Ses récits sont un peu longs, mais l'excellent homme y met tant d'entrain et de simplicité que, peu à peu, ses auditeurs sont conquis.



Colas admire l'érudition de son voisin et regarde, sans se lasser, les photographies qu'il lui présente; Bécassine regarde avec lui et, enhardi, multiplie les réflexions et les questions.



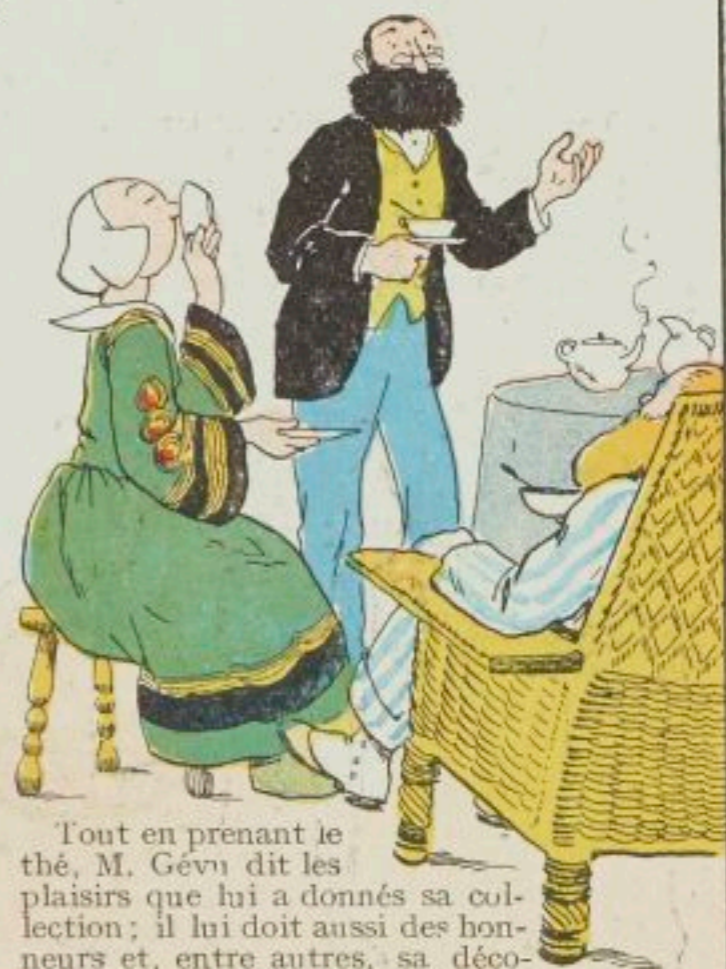
« L'Amazone, dit M. Gévu. — Je vois un cheval près d'une rivière, fait Bécassine, mais où qu'est la dame? — Quelle dame? — Ben, l'amazone! » Il faut lui expliquer que l'Amazone est un fleuve.



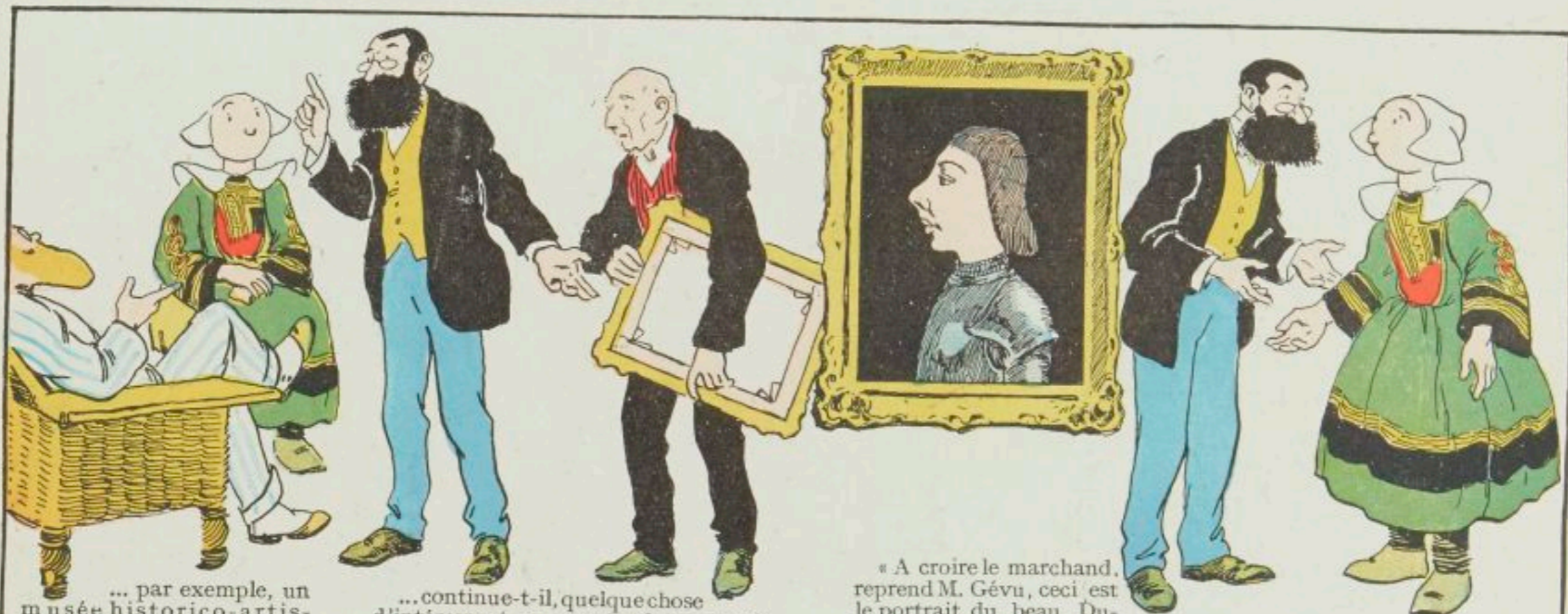
« Le Tigre » reprend M. Gévu, en présentant un autre panorama fluvial. Et Bécassine qui, sur le titre, s'attendait à un portrait de M. Clemenceau, s'obstine à chercher celui-ci dans un groupe de personnages qui figurent au premier plan.



Ces confusions amusent fort M. Gévu; Colas, au contraire, fronce le sourcil : il craint que sa directrice artistique ne lui fasse pas honneur, ne paraisse pas à la hauteur de ses fonctions. Heureusement, la visite est interrompue par le domestique qui annonce le goûter.



Tout en prenant le thé, M. Gévu dit les plaisirs que lui a donnés sa collection; il lui doit aussi des honneurs et, entre autres, sa décoration d'officier d'Académie. Pourquoi son cher voisin, qui est si riche, ne constituerait-il pas, lui aussi, un musée...



... par exemple, un musée historico-artistique? — J'y penserai, je ne dis pas non, » fait Colas, très alléché par l'idée de la décoration. — Vous direz oui? — insiste M. Gévu, enchanté. « J'ai peut-être là...

... continue-t-il, quelque chose d'intéressant pour votre futur musée, un tableau qu'un antiquaire me propose. Je vais vous le montrer. M<sup>lle</sup> Bécassine nous dira ce qu'il faut en penser au point de vue artistique. » Sur un signe, le domestique apporte le tableau.

« A croire le marchand, reprend M. Gévu, ceci est le portrait du beau Dunois, le compagnon de Jeanne d'Arc, peinture du quinzième siècle. Qu'en pensez-vous, mademoiselle? — Je pense, riposte Bécassine, que ce bonhomme-là n'est pas beau, mais qu'il a bien l'air d'une oie. Je pense aussi que je l'ai déjà vu quelque part, mais où donc? »



Elle s'absorbe dans ses réflexions, et, soudain, le souvenir lui revient. Lors de son dernier voyage dans son pays il y avait, pensionnaire...



... à l'auberge, un artiste qui, du matin au soir, peignait des paysages pour un marchand de Quimper. Un jour, le marchand était venu lui dire qu'il ne voulait plus de paysages, ça ne se vendait plus, il lui fallait maintenant des personnages...



... genre ancien: tous les nouveaux riches en demandaient; ils les accrochaient, dans leurs salons comme portraits de famille. Alors, le peintre avait repris ses paysages...



... et sans même les gratter, il avait peint dessus les personnages genre ancien. Ce M. Dunois, il l'avait peint... Ah! elle se rappelle bien... sur une vue de la place de l'Eglise où il y avait représenté un gamin à bicyclette. Bécassine, pendant qu'elle évoque ces souvenirs, est restée silencieuse. « Eh bien? » questionne M. Gévu.

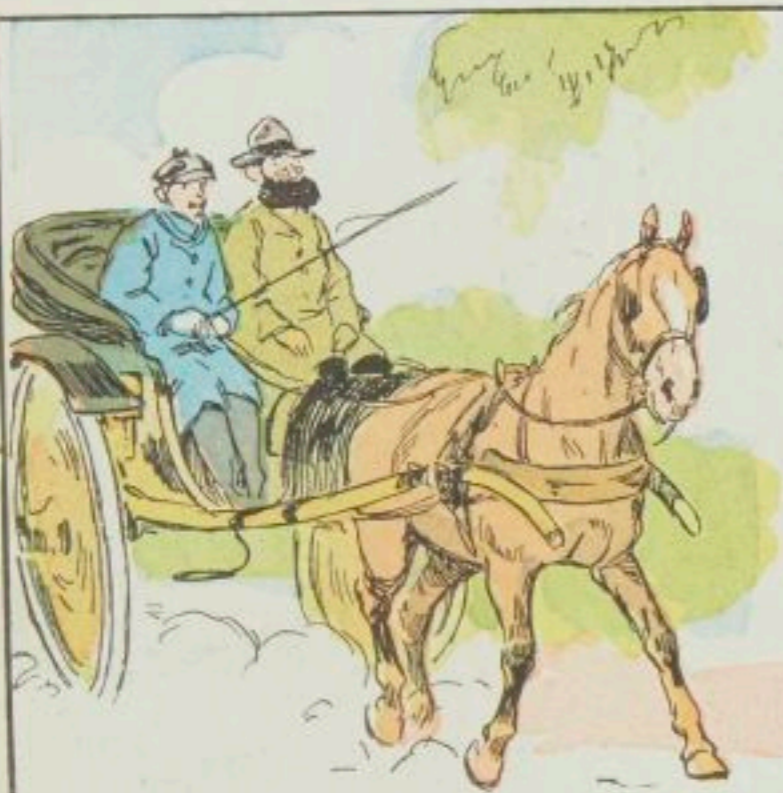


« En bien! fait-elle avec assurance, c'est pas une peinture du quinzième siècle, c'est une peinture de 1915. Je vas vous le prouver. Donnez-moi un chiffon et de la benzine. » Doucement, elle frotte. Peu à peu, la peinture de dessus est enlevée et...



... voici qu'apparaît celle de dessous. « Vous voyez, s'écrie Bécassine triomphante; y avait de bicyclette, que je crois, du temps de Jeanne d'Arc. Alors... — Canaille de marchand! » murmure M. Gévu. Puis, se retournant vers Colas: « Mes félicitations, mon cher voisin, d'avoir une directrice artistique si fine connaisseuse. C'est un musée...

... qu'elle devrait diriger. — Elle en dirigera un, le musée historico-artistique Colas Despois! » riposte le châtelain. La haute compétence dont Bécassine vient de faire preuve a triomphé de ses dernières hésitations. Et, de nouveau, il pense à la décoration que son musée lui vaudra peut-être et qui ferait un si bel effet à sa boutonnière!



Peu de jours après avoir reçu la visite de Colas, M. Gévu vint au château : « Mon cher voisin, dit-il, en descendant de la carriole qui l'amenait, je me rends à un très intéressant congrès géographique, je dois y lire un rapport sur la forme du nez... »



« ... des peuplades papoues. Je n'ai pas voulu partir sans vous parler de votre musée. Vous êtes tout à fait décidé à le créer? — Tout à fait, fit Colas. — Bon. Ce que je vous conseille, c'est un musée artistico-historique spécialement consacré à la Bretagne ancienne... »



« ... Mes hommages, mademoiselle la directrice... » Ces derniers mots s'adressaient à Bécassine, qui venait de faire son apparition.



M. Gévu développa son programme : il était d'avis de chercher d'abord des objets ayant appartenu aux plus anciens ducs de Bretagne; peut-être en trouverait-on à Dinan, ville historique, ville artistique... Colas approuvait, Bécassine prenait des notes.



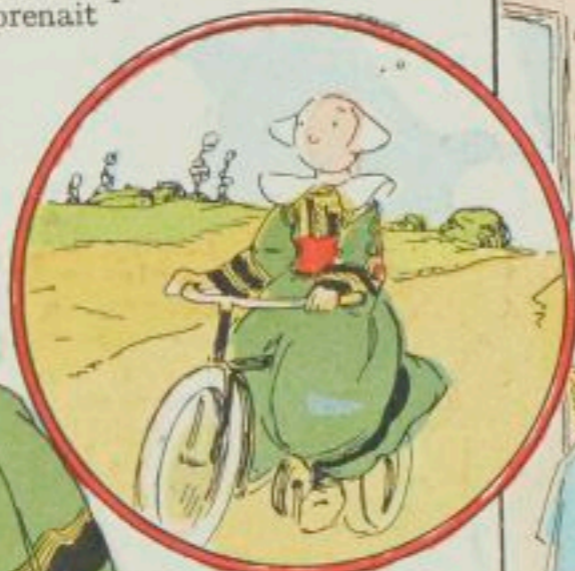
Mais M. Gévu regarda sa montre : « Ah ! mon Dieu ! fit-il, je me suis mis en retard, je vais rater mon train. » Précipitamment, il regimba dans la carriole. « Au revoir, mon cher voisin, au revoir, mademoiselle la directrice. J'espère qu'à mon retour, le musée sera en bonne voie. »



« — Eh bien, Bécassine de Clocher-les-Bécasses, dit Colas, il faut aller tout de suite à Dinan, commencer les recherches; mon auto de maître de quarante-chevaux va vous y conduire. » Bécassine protesta : bien sûr, on n'allait pas, pour une pauvre fille comme elle, déranger une auto, quarante-chevaux et un chauffeur.



Elle allait à bicyclette jusqu'à la gare et là, prendrait le train. Joignant l'acte à la parole, elle sortit de la remise la bicyclette de Virginie et partit.



Elle était toute heureuse de cette petite excursion, enchantée de se dégourdir les jambes : elle se les rouillait, depuis qu'elle était au château, à faire la riche, à s'asseoir dans une voiture pour la moindre course. Le trajet s'effectua sans encombre. Dans le train...



... elle tenta d'obtenir de ses voisines quelques renseignements complémentaires sur les ducs de Bretagne : celles-ci ne savaient même pas qu'il y avait eu des ducs de Bretagne. « Faut pas s'en faire, réfléchit Bécassine avec son... »



« ... optimisme habituel : M. Gévu a dit que je trouverais ce que je cherche à Dinan, attendons d'être à Dinan. » Elle connaissait la ville, et, en arrivant, fila tout droit...



... vers le quartier des rues tortueuses et des maisons à pans de bois. « C'est où que c'est le plus ancien, se disait-elle, non sans logique, que les ducs devaient habiter. » Elle avisa une boutique, petite, sombre, au-dessus de laquelle on lisait *Antiquaire*. Elle entra et demanda :

« — C'est-y, des fois, que vous auriez des choses ayant appartenu aux ducs de Bretagne? »



S'il n'y avait pas de musée, son rôle de directrice artistique se réduirait à rien. Alors, qu'est-ce qu'elle ferait au château? Elle ne voulait pas y rester sans travailler; il faudrait donc quitter cette maison où elle était si bien, chercher une place; c'était bien ennuyeux.



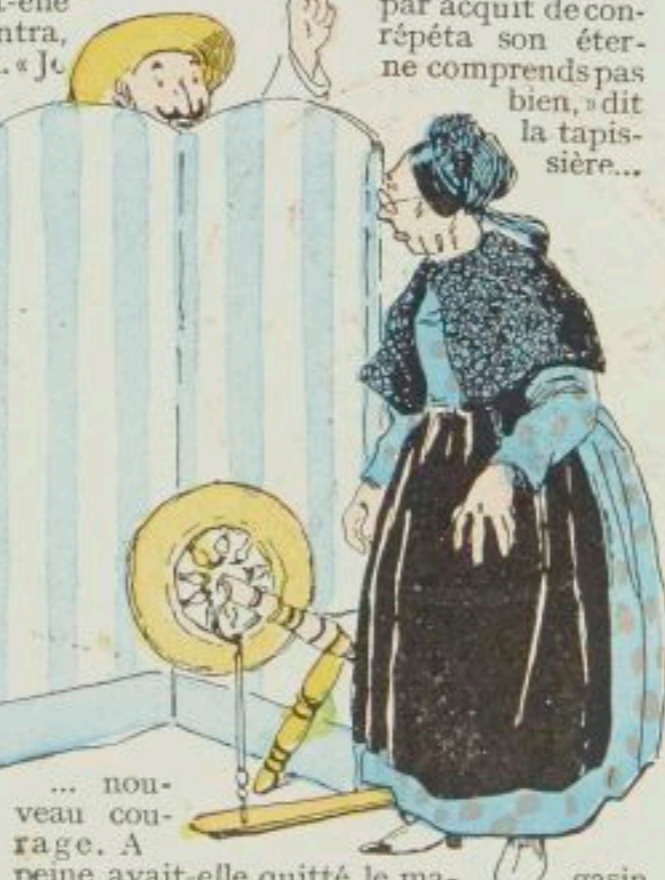
La marchande l'écoutait, partagée entre une forte envie de rire et la sympathie qu'inspire toujours Bécassine. Elle entreprit de la reconforter : « C'est bien difficile. Enfin, ne vous désolerez pas. Je tâcherai de vous aider, je chercherai. » Bécassine la quitta animée d'un...



« — Quels ducs? grommela une voix. — Je sais pas, moi, des ducs de dans les temps. » Le marchand crut à une mauvaise plaisanterie et, sans répondre...



Elle en était là de ses réflexions mélancoliques, quand elle avisa la devanture d'un tapissier dont l'enseigne annonçait qu'il vendait des meubles anciens et des antiquités de tous genres. « Essayons par acquit de conscience. Elle entra, répéta son éternelle question. « Je



... nouveau courage. A peine avait-elle quitté le magasin, un jeune homme sortit de derrière un paravent qui le dissimulait : « Madame, dit-il, je reviendrai une autre fois examiner vos vieilles gravures. Aujourd'hui, j'ai à m'occuper des ducs de Bretagne et de la...



... d'autres magasins d'antiquaires. Il y en a beaucoup à Dinan. Elle les visita tous et partout se fit éconduire. Peu à peu, sa confiance disparaissait; elle se sentait lasse, découragée. Ça ne marchait pas, ce musée.



... à qui elle s'adressait. Puis, remarquant son air de fatigue : « Asseyez-vous, mademoiselle, et expliquez-vous plus clairement. » Mise en confiance, Bécassine dit son nom, celui de son maître, leurs projets, l'intérêt qu'elle avait à la création du musée.



« ... jeune Bécassine. — C'est-à-dire, mauvais sujet, que vous allez lui jouer un de ces tours dont vous avez l'habitude. Pauvre fille! Ne soyez pas méchant pour elle! — N'ayez pas peur, assura-t-il, rien qu'une petite farce dont vous serez la première à rire! »



Bécassine était à peine installée dans son compartiment, qu'un inconnu y monta, la dévisagea avec insistance, puis s'inclinant : « Mademoiselle Bécassine, je crois? demanda-t-il. — Sois-moi, monsieur. — Moi, je suis Aloysius du Gay-Castel, artiste et archéologue. »



Et comme Bécassine se taisait : « Artiste et archéologue, répéta-t-il, c'est assez vous dire si la création de votre musée m'intéresse. — Vous savez donc?... — Ovi, j'étais chez le tapissier, je vous ai entendue. » Il alla aux portières, fit mine de regarder s'il n'y avait pas de curieux...



... à proximité, puis, revenant, il reprit d'une voix basse, mystérieuse : « Je suis sur la piste d'une cachette où, dans les temps troublés, les ducs dissimulaient leurs plus précieux souvenirs de famille. Trésor inestimable! Si vous le voulez, il est à vous. — Ah! mon Dieu! »



... s'exclama Bécassine. Mais une paysanne montait. « Plus un mot, ordonna Aloysius d'une voix presque indistincte. Il s'agit d'un trésor, soyons prudents. » Et pendant le trajet, il resta muet, mettant de temps à autre son doigt sur ses lèvres. Bécassine descendait à la station précédant celle de l'archéologue artiste.



Quand on y arriva, il lui donna rendez-vous, pour le lendemain, à un endroit assez proche du château, puis il recommanda : « Pas un mot, n'est-ce pas, même à vos maîtres. C'est promis? »



« — C'est promis! — Bon, alors le trésor est à vous. » Bécassine reprit sa bicyclette à la consigne et, toute songeuse, s'achemina vers son domicile.



Etant la franchise personnifiée, il lui coûtait de faire, même dans une bonne intention, des cachotteries à ses maîtres; mais elle avait promis : une promesse, c'est sacré! A l'entrée du parc, elle vit son amie et apprit d'elle que Colas...



... était parti brusquement pour Paris, appelé par un télégramme. Virginie était triste, préoccupée. Bécassine ne le remarqua pas : elle pensait au musée, au trésor. Fatiguée de sa rude journée, elle...



... demanda de bonne heure la permission d'aller se coucher. Tandis qu'elle dort d'un sommeil où, plus d'une fois, Aloysius lui apparaît en rêve, présentons ce nouveau personnage. De son vrai nom, il s'appelle Louis Dugué. Son père tenait rue Lepic, à Montmartre, un petit restaurant fréquenté par les artistes et les écrivains, nombreux en ce quartier.



A cause de ses relations avec les clients, le jeune Louis avait pris le goût de l'art et de la littérature, mais il avait constaté que ceux qui s'y adonnent s'enrichissent rarement. En garçon pratique, il s'était dit :

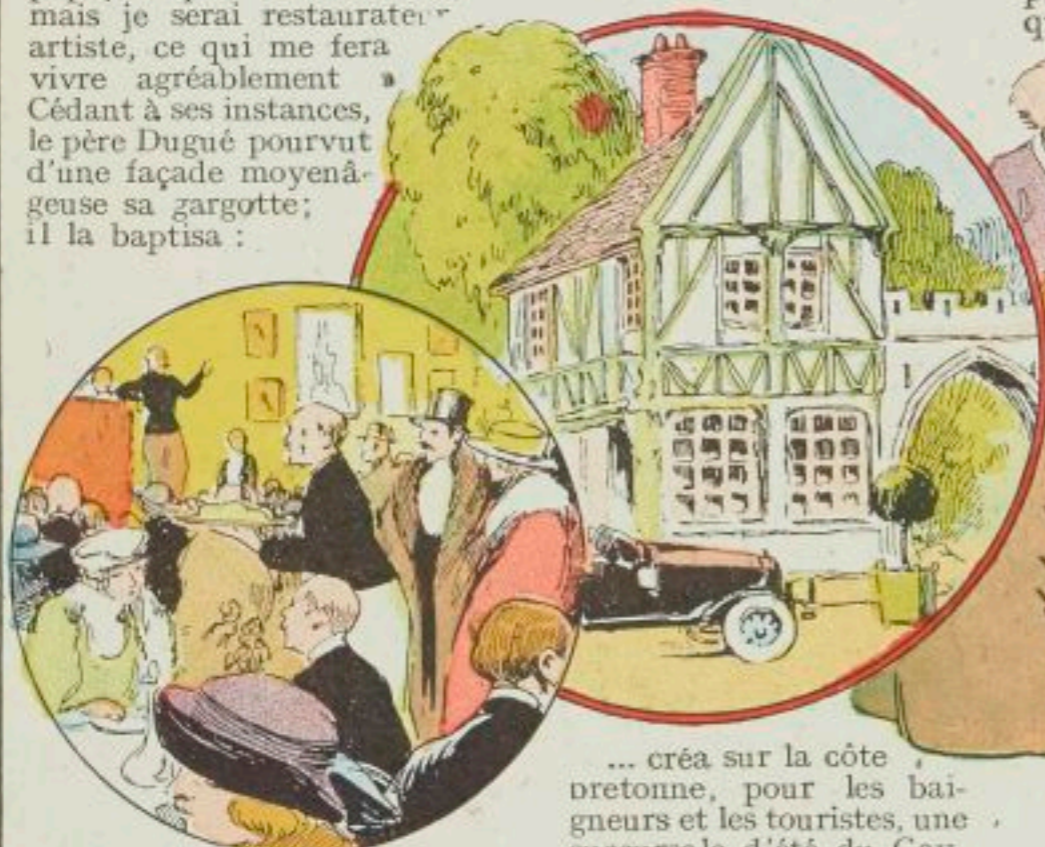


Au Gay-Castel, restaurant des Arts et des Lettres! De larges crédits furent consentis aux anciens clients : ils les payaient, les uns en tableaux dont peu à peu les murs l'ornèrent, les autres en chantant ou récitant leurs productions pendant les repas. Louis avait troqué son nom trop bourgeois contre celui d'Aloysius du Gay-Castel. Au dessert, on annonçait :

« Tout peut s'arranger : je serai restaurateur comme papa, ce qui me fera vivre, mais je serai restaurateur-artiste, ce qui me fera vivre agréablement » Cédant à ses instances, le père Dugué pourvut d'une façade moyenâgeuse sa gargotte; il la baptisa :

« Notre bon cavres, » et il détaillait, sur pleins d'esprit et quelques oisifs du

marade Aloysius dans ses œu- des sujets d'actualité, des couplets de verve. Le hasard amena au Gay-Castel monde élégant; ils s'y amusèrent, en parlèrent, et brusquement ce fut une de ces vogues subites comme on n'en voit qu'à Paris.



La rue Lepic devint trop étroite pour les autos; les tables du restaurant furent prises d'assaut. Encouragé par ce succès, Aloysius...

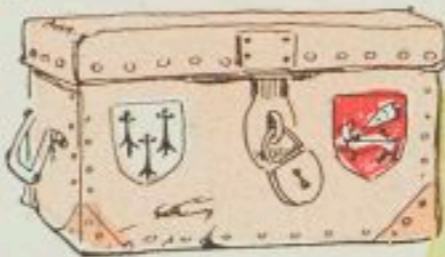
... créa sur la côte bretonne, pour les baigneurs et les touristes, une succursale d'été du Gay-Castel. Là aussi, il réussit admirablement. A l'automne, il se donnait un peu de bon temps. Fermant l'hôtellerie aux clients, il y hébergeait une demi-douzaine d'amis, comme lui Parisiens de...

... Montmartre, comme lui pleins d'entrain, ayant le goût des farces de rapins... Quand Aloysius rentra de Dinan, ses hôtes l'attendaient impatientement. « Arrive vite, lui crièrent-ils, on meurt de faim. — Je suis en retard, concéda-t-il, mais j'apporte quelque chose de fameux : notre plus belle farce de la saison. »

Il raconta la rencontre de Bécassine, sa conversation avec elle, le rendez-vous du lendemain. Ce fut une explosion de cris enthousiastes : « Vive le musée Bécassine ! — Je les vois d'ici, les souvenirs de famille des ducs de Bretagne ! »



« — Avant de les voir, interrompit Aloysius, il faut les faire. A l'ouvrage ! » Au milieu de rires et de plaisanteries, ils confectionnèrent une douzaine d'objets plus...



... baroques les uns que les autres, les rangèrent dans une caisse simulant une vieille cassette. Les heures avaient passé avec une rapidité incroyable, le petit jour pointait quand l'œuvre s'acheva. Les travailleurs se rendirent dans un champ proche...



... du Gay-Castel, y enfouirent la caisse. « Maintenant, dit Aloysius, allons nous reposer; dormez bien, mais pas trop. Tout le monde ici à deux heures, pour la grande scène. »



Bécassine arriva au rendez-vous avec une exactitude militaire, Aloysius l'attendait. Il la conduisit vers un groupe qui se tenait un peu à l'écart, et fit la présentation. « Des amis, archéologues comme moi, qui m'aident dans mes recherches...

« ... et qui, par dévouement à l'art et à l'histoire, veulent bien faire les terrassiers. » Ils saluèrent, Bécassine salua. Alors Aloysius reprit : « Le trésor est là, quelque part dans ce champ... »

« ... nous vous attendions, mademoiselle, pour commencer les fouilles. Allez, mes amis ! » Les pioches et les bêches fouillèrent la terre. Cela dura un quart d'heure, puis l'un des travailleurs dit qu'il croyait sentir quelque chose. « Du soin, les plus minutieuses précautions, recommanda Aloysius. Ce trésor est si précieux ! » La terre fut enlevée par petites pelletées, par pincées presque, et soudain...



... la cassette apparut. Bécassine s'était approchée, très émue, son cœur battait à se rompre. Cependant, Aloysius faisait mine d'examiner le contenu de la cassette. Il se redressa et, avec solennité, dit : « C'est bien le trésor, l'inestimable trésor des ducs de Bretagne ! L'ayant découvert...

« ... il m'appartient. Mademoiselle, devant ces témoins, je vous le donne pour votre musée. — Ben le merci, Monsieur. » C'est tout ce que put répondre Bécassine, l'émotion l'étouffait. Mais Aloysius venait de prendre un parchemin dans la cassette. Il le parcourut rapidement, puis le tendant à Bécassine : « Voilà, dit-il, qui va nous faire connaître la provenance du trésor. Vou-

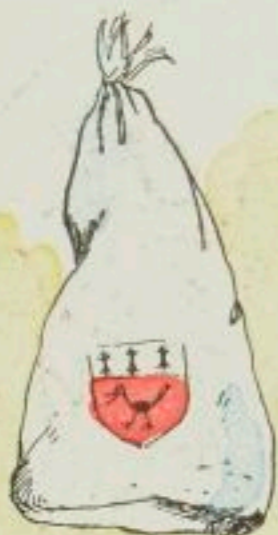
driez-vous, mademoiselle, nous lire ? » « ... haute voix ce vénérable grimoire ? » En balbutiant, car l'écriture était fort pâle, comme mangée d'humidité, Bécassine lut ce qui suit :

Ce Jeudi quatorzième d'avril de l'an de grâce 1338 moi Jean III 48<sup>e</sup> duc de Bretagne, partant pour la guerre de cent ans, et craignant pour mon Ducal Palais les entreprises de mes ennemis, ai confié à cette cassette les objets énumérés dans le ci-joint inventaire, et qui ayant appartenu à mes plus lointains ancêtres, me sont plus précieux qu'or et pierreries.

Jehan.

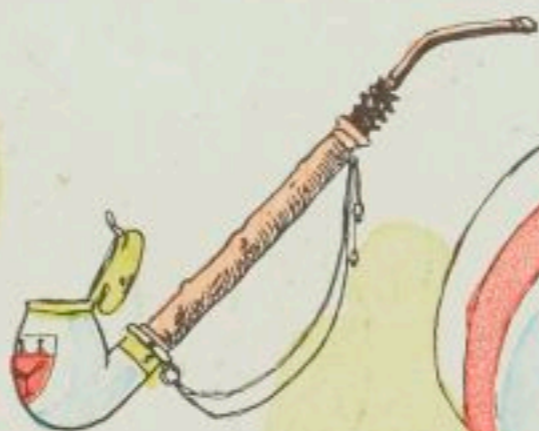
« Alors, questionna Bécassine, il n'en est pas revenu, de la guerre, le duc Jean III ? — Naturellement, dit Aloysius; pensez donc, une guerre de cent ans ! » Bécassine fut confuse de sa question. Mais Aloysius reprit : « Mademoiselle va nous lire maintenant l'inventaire, Messieurs, veuillez sortir les objets de la cassette... »





« ... à mesure que mademoiselle les nommera. » Et Bécassine lut :  
INVENTAIRE.

N° 1. — Coiffure de nuit, dite bonnet de coton, dont le duc Erech (464) s'ornait le chef en cas d'inflammation nasale. Il est de laine et porte en son devant les armoiries dudit duc.



N° 2. — Pipe dénommée *des diplomates*. Le duc Judicael (632) l'offrait à fumer aux ambassadeurs étrangers quand il avait conclu un traité avantageux avec leur pays. Elle est d'écume et le fourneau affecte la forme d'une poire.



N° 3. — Tasse dans laquelle le duc Gurmalthon (907) prenait son café au lait. Elle porte en son revers la marque du Louvre, nom du palais des rois de France, ce qui nous fait supposer qu'elle tasse fut offerte à mon ancêtre par le roi Charles le Simple.



L'inventaire décrivait une douzaine d'objets, également ahurissants. Nous vous ferons grâce des neuf autres. Dès qu'ils étaient présentés, Aloysius et ses amis s'exclamaient : « Quelle découverte ! que de révélations historiques ! Heureux le musée qui possédera ces merveilles ! »



Etourdie, ahurie, Bécassine fut prise de scrupules.

« Alors, c'est bien vrai, vous me donnez tout cela ? — Je vous le donne. — Ça vaut des cent et des mille. Vous ne voulez pas d'argent ? — Pas un sou ! pas un centime ! — Comment que je peux vous remercier ? »



« — En installant vite votre musée. Il faut en faire la surprise à vos maîtres. Nous allons vous aider à transporter le trésor. » Ainsi fut fait. Virginie était sortie. Avec l'aide de ses compagnons, Bécassine disposa dans le grand salon les précieuses reliques des ducs de Bretagne.



Quand elle fut seule, elle revint contempler la coiffure de nuit, la pipe diplomatique, etc. Chose étrange, maintenant qu'elle n'est plus grisée par les boniments d'Aloysius elle admire son cadeau.



Des doutes lui viennent ; elle se rappelle des clins d'œil suspects, des envies de rire dissimulées. « Qu'est-ce que c'est que ce bric-à-brac ? » demande Virginie qui entre. Bécassine lui raconte ce qui vient de se passer.

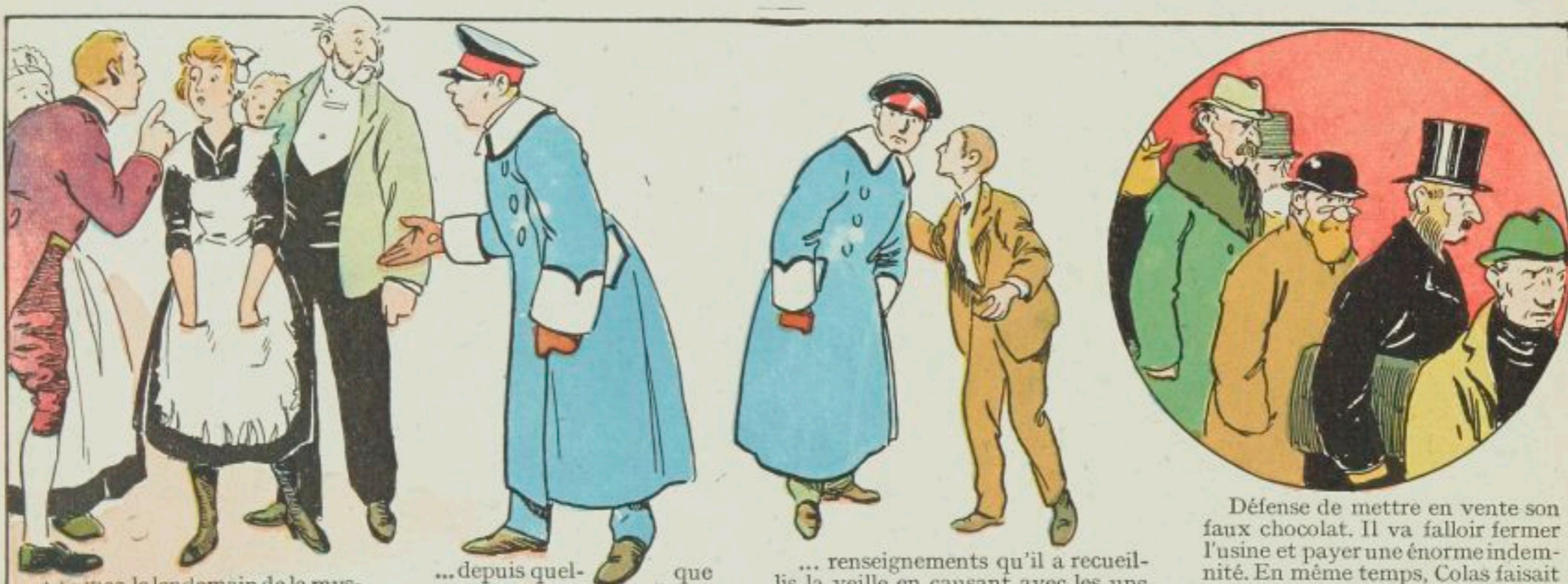


Virginie, qui est soucieuse et triste, ne peut cependant réprimer un sourire. « Ma pauvre fille, dit-elle, il n'y a pas pire farceur que cet Aloysius. Il s'est moqué de toi. » Elle commande à un domestique de reporter le...



... trésor au Gay-Castel. « Enfin, reprend-elle, ce ne serait grave que si ça avait coûté de l'argent, car nous n'en avons plus, ou guère. » Mais elle voit Bécassine près de pleurer, navrée de sa déconvenue. Et elle se tait, remettant au lendemain la suite de ses confidences.





Alors, le lendemain de la mystification d'Aloysius. Une vive émotion y règne. Le valet de chambre vient de raconter que Colas est rentré de Paris au milieu de la nuit; il avait une figure de catastrophe. Est-ce que les mauvais bruits qui couraient...

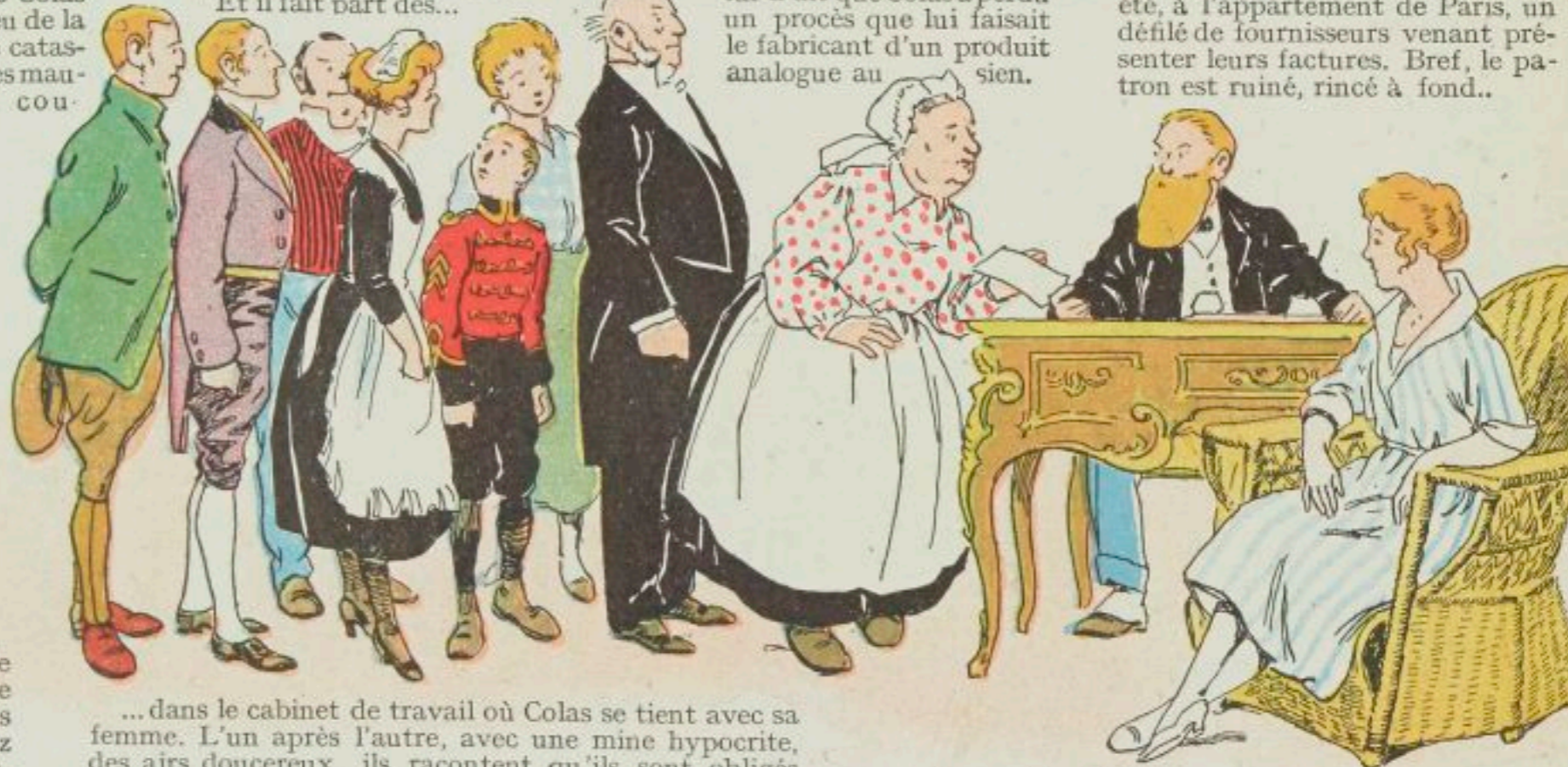
... depuis quel- que temps sur ses affaires seraient vrais? — Rien de plus vrai, » confirme le chauffeur, Et il fait part des...

... renseignements qu'il a recueillis la veille en causant avec les uns et les autres pendant qu'il attendait son maître. Le petit clerk de l'avoué lui a dit que Colas a perdu un procès que lui faisait le fabricant d'un produit analogue au sien.

Défense de mettre en vente son faux chocolat. Il va falloir fermer l'usine et payer une énorme indemnité. En même temps, Colas faisait à la Bourse des spéculations qui ont mal tourné. Déjà le bruit s'en était répandu. Toute la journée, ç'a été, à l'appartement de Paris, un défilé de fournisseurs venant présenter leurs factures. Bref, le patron est ruiné, rincé à fond..



Alors, déclare Léocadie, j'vas lui rendre mon tablier; c'est pas dans mes habitudes de servir chez des gens pannés. Les autres domestiques l'approuvent, la suivent...



... dans le cabinet de travail où Colas se tient avec sa femme. L'un après l'autre, avec une mine hypocrite, des airs doucereux, ils racontent qu'ils sont obligés d'aller soigner une mère, un père, un frère, tombés brusquement malades...

... ils regrettent bien de quitter si vite monsieur et madame, mais ils ne peuvent faire autrement. Sans un mot, Colas leur remet leurs appointements, signe les certificats.



Mais voici que paraît Bécassine. « Ah! dit tristement Colas, vous aussi, vous nous quittez! — M'sieu a pu croire!... » Très émue elle reprend: « Je resterai ici tant que je pourrai vous servir à quelque chose. Et puis, permettez-moi de vous offrir ça... »



Incapable de parler davantage, elle pose sur le bureau des billets, de la monnaie, toutes ses pauvres économies qu'elle voudrait donner à ses amis dans la peine. « Oh! la brave fille! » s'écrient ensemble Colas et Virginie; et Bécassine est embrassée...



... comme elle ne l'a jamais été. Pendant deux semaines, elle s'est multipliée, rangeant et étiquetant les meubles qui vont être vendus, mettant de l'ordre dans le château que déjà un autre nouveau riche a acquis.



Peu à peu le calme s'est rétabli; tous les créanciers seront payés, c'est l'important. Le ménage Despois s'est réservé la ferme. « J'aime mieux être fermière que châtelaine, déclare Virginie. — Et moi, je vais travailler dur pour l'aider; on se remontera, » affirme Colas. Il n'a plus de monocle, il ne porte plus de costumes extravagants; le malheur l'a débarrassé des ridicules...

... que lui avait donné sa trop rapide fortune. Maintenant, c'est l'heure de la séparation. On a offert à Bécassine de rester, mais la ferme est trop petite pour qu'elle puisse y être utile.

Elle va donc rentrer à Versailles, chercher un emploi. Colas la déposera à la gare en allant livrer son auto à un propriétaire du voisinage qui la lui a achetée. Ils partent, après des adieux émus à Virginie. Ils roulent rapidement: puis, soudain, des ratés de moteur, arrêt brusque...



« La fâcheuse panne, dit Colas; ça sera long à réparer. Vous allez manquer votre train. » Mais Bécassine est fille de ressources. A peu de distance, on aperçoit un village; elle y trouvera bien une bicyclette à louer, grâce à quoi elle arrivera encore à temps à la gare.

A toute vitesse, Bécassine prend la route du village. Devant elle, à petits pas, cheminent deux dames âgées... C'est curieux comme l'une d'elles ressemble à... Bécassine presse l'allure, la dame se retourne...

Plus de doute, c'est bien M<sup>me</sup> de Grand-Air. « Bécassine! » s'écrie celle-ci. Et s'adressant à sa compagne qui n'est autre que la comtesse de Kercoz: « Ma chère amie, voici en fin arrivée la cuisinière que vous attendiez, depuis trois mois. » Avec un peu de sévérité, elle reprend: « Ce n'est pas bien Bécassine, de m'avoir laissé si longtemps sans nouvelles.

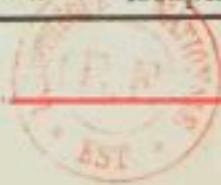


Bécassine n'a pas eu le temps d'écrire, elle a fait tant de choses: « Je ne sais pas combien de métiers, madame, plus de cent peut-être. — Quels métiers, Bécassine? »

Elle énumère: compagnon pour le sport, au golf, en moto, en yacht, gouvernante générale, directrice artistique, directrice de musée. « Ça ne fait pas cent métiers, Bécassine, — C'est vrai, madame. Je croyais qu'il y en avait davantage.

— Et ça n'a pas dû vous fatiguer, ces métiers-là. — Pas trop, madame! — La vague de paresse! Elle a passé sur presque toute la France! » conclut philosophiquement M<sup>me</sup> de Grand-Air.

Ces paroles semblent électriser Bécassine. « C'est fini de la paresse et des fainéants! elle. Puisque M<sup>me</sup> la comtesse veut bien me prendre à son service, je vais travailler ferme... » Et, retroussant ses manches, elle se dirigea vers la cuisine.



## TABLE DES MATIÈRES



	Pages.		Pages
Les cent métiers de Bécassine.....	3	La colère du major.....	34
Les suites d'une annonce.....	4	Le bout du monde.....	35
Quelques situations mouvementées.....	5	Dans la lande déserte.....	36
La question des cuisinières.....	6	Virginie châtelaine.....	37
Le discours de Marie.....	7	La fortune de Virginie.....	38
Où l'on revoit une vieille connaissance.....	8	Colas le nouveau riche.....	39
Les fantaisies de l'aiguilleur.....	9	Le grand genre.....	40
L'embarquement difficile.....	10	Bécassine engagée.....	41
Bécassine en sleeping.....	11	Galons et broderie.....	42
Mademoiselle Sanbone.....	12	A l'office.....	43
... Et ses domestiques.....	13	Léocadie fait la bête.....	44
Le frein récalcitrant.....	14	Le livre de comptes.....	45
Lerouge et Lenoir.....	15	Directrice artistique.....	46
La fin du voyage.....	16	Préparatifs de réception.....	47
Le monsieur noir.....	15	Une niche à orner.....	48
Pas de monnaie.....	18	Maison de sorcier.....	49
La lettre à M <sup>me</sup> de Kercoz.....	19	Les poissons rouges.....	50
Un peu de flânerie.....	20	Plus fort qu'en Chine.....	51
Les dangers de la falaise.....	21	Le petit musée.....	52
Choses de sport.....	22	L'émotion de M. Gévu.....	53
Le toast du major Tacy-Turn.....	23	Les erreurs de Bécassine.....	54
Les devoirs de l'orienteur.....	24	Le portrait historique.....	55
Les premiers kilomètres.....	25	L'idée de M. Gévu.....	56
Cent vingt à l'heure.....	26	Bécassine chez les antiquaires.....	57
Contre le sport.....	27	Une rencontre en chemin de fer.....	58
La tristesse de Bécassine.....	28	Aloysius du Gay-Castel.....	59
En route pour Dinard.....	29	Le trésor du duc Jean.....	60
M. Gelatino, photographe-artiste.....	30	L'installation du musée.....	61
Bécassine menacée de saisie.....	31	La déconfiture de Colas.....	62
L'embarquement pour Frehel.....	32	Bécassine retrouve M <sup>me</sup> de Grand-Air.....	63
Le major a manqué.....	33		

